This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

73-G

Vet. Ger. II B. 230

ZAHAROFF
FUND

54-6

NOUVEAU
THÉATRE
ALLEMAND,
OU
RECUEIL
DES PIÈCES
Qui ont paru avec ſuccès ſur les Théatres des Capitales de l'Allemagne.

HUITIEME VOLUME.

AVIS.

Il paroît régulièrement tous les trois mois un Volume de cet Ouvrage. Le nombre des Volumes eſt fixé à douze.

Le prix des huit Volumes du nouveau Théatre Allemand, eſt de 32 livres, port franc par la Poſte. On les trouve

A Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Chez COUTURIER fils, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins, au Coq.

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne.

Chez NYON l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue du Jardinet.

Chez BARROIS le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins.

A Verſailles, chez BLAIZOT, Libraire, rue Satori.

A Deſſau. Au Bureau de la Librairie des Savans.

A Leipſick, chez M. DYCK.

EN FRANCE.

Pour recevoir les Volumes, franc de port par la Poſte, on s'adreſſera directement à Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, à M. FRIEDEL, Profeſſeur des Pages du Roi.

Il faut affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND.

PAR MM. FRIEDEL

ET DE BONNEVILLE.

HUITIEME VOLUME.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 FEB 1976
OF
LIBRARY

ELFRIDE,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES

ET EN PROSE.

PAR

M. BERTUCH, Conſeiller
& Secrétaire du Cabinet de
S. A. S. le Duc de Saxe Weimar.

Repréſentée pour la premiere fois à Weimar, ſur le théatre de la Cour, le 4 Septembre 1773.

— — — Give me that man
That is not paſſion's ſlave; and I will wear him
In my heart's core; ay, in my heart of heart.

SHAKESPEARE.

PRÉFACE.

IL y a vingt ans que M. Maſon, Poëte Anglais, voulant remettre ſur le théatre de ſa Nation l'ancienne Tragédie grecque avec ſes chœurs, a choiſi pour ſon eſſai une partie des malheurs d'Elfride, & n'a ſuivi l'Hiſtoire que pour le fonds ſeulement. M. BERTUCH nous prévient qu'il a tiré comme lui ſon ſujet de l'Hiſtoire d'Angleterre, par M. Hume; mais que dans le développement de ſes caracteres, Peintre des paſſions, & non Hiſtoriographe, il a uſé de tous les droits du Poëte.

PERSONNAGES.

DUNSTAN, Abbé de Glaſtenbury.

OLGAR, Comte de Devonshire.

ELFRIDE, Fille d'Olgar.

Le Comte ATELWOLD, Epoux d'Elfride.

EDGAR, Roi d'Angleterre.

EDWIN, Ecuyer d'Atelwold.

EMMA, } Femmes d'Elfride.
ALBINE, }

ELFRIDE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Le Palais d'*EDGAR *à Londres.*

SCENE PREMIERE.

DUNSTAN *ſeul ſe promene, en liſant une lettre.*

FORT bien, voilà préciſément ce que je deſirois ! — (*Il lit.*) A merveille, bon Vieillard ! Tu veux venir toi même ? Oh ſi je t'avois pu tout dire ! — Non, il vaut mieux pour moi que tu le découvres toi-même. (*Il lit.*) Quoi ? dès demain ? — Très-bien ; tu l'y trouveras. (*Il met la lettre dans ſa poche. Il ſonne, un Page entre.*) Les échecs ; le Roi veut jouer. (*Le Page ſort.*) Edgar ! Ah comme toute ſa colere va s'allumer !

— Tu ſauras bientôt, Atelwold, s'il eſt dangereux d'offenſer un Evêque, & de le rendre ſuſpect à ſon Prince. (*Le Page apporte les échecs, les poſe ſur la table, & ſort. Dunſtan prépare les échecs.*) Je ne donnerois pas ce pion pour ta vie, Atelwold ! tu as toi-même aiguiſé le poignard.— Cela devoit être ainſi. — L'un de nous devoit céder, moi ou toi ! Il n'y avoit pas ici aſſez de place pour nous deux.

SCENE II.

LE ROI, DUNSTAN.

LE ROI *ſort de ſon cabinet, des papiers à la main.*

VOICI ce que vous demandez. Je l'ai ſigné. Que vos Moines ſeuls occupent préſentement leurs cloîtres, les Séculiers en ſortiront.

DUNSTAN *prenant l'Edit du Roi.*

Que la bénédiction du ciel deſcende ſur la tête de Votre Majeſté. Notre ſainte Egliſe gémiſſoit de l'indécence des Séculiers. Ils prenoient part à toutes les joies criminelles des Laïques ; ils vivoient avec eux dans une intimité ſcandaleuſe ;

une fois à peine dans l'année faiſoient-ils raſer la ſainte couronne de leurs têtes ; ils étoient le ſcandale des cloîtres. Mais à préſent .....

LE ROI.

Soit. Pourvu que tout aille bien à préſent.

DUNSTAN.

Oh très-certainement, Sire. Moi & les Evêques, nous y veillerons.

LE ROI *ſe tournant vers la table.*

Voilà encore notre partie, je crois. La finirons-nous ?

DUNSTAN.

Si vous l'ordonnez Sire. (*Ils s'aſſeyent.*)

LE ROI.

A qui à jouer ? à moi ?

DUNSTAN.

Oui.

LE ROI.

Voyons un peu. Mon jeu n'eſt pas brillant.

DUNSTAN.

Pas ſi mauvais, ce me ſemble, que vous le croyez, Sire. (*Après différens coups.*) Echec au Roi !

LE ROI.

Au Roi? — Ils en veulent tous au Roi. Vos cavaliers ſont là comme les Ecoſſais; mais ma cavalerie les recevra ſur les frontieres. (*Il joue.*) A couvert! (*Ils jouent quelques minutes ſans parler.*) Vous avez gagné, Dunſtan. Quel dommage qu'Atelwold ne ſoit point ici; il me vengeroit. Il eſt plus heureux au jeu que moi.

DUNSTAN *ſouriant.*

Quelquefois, peut-être, Sire! — Mais où eſt donc le Comte?

LE ROI.

Je lui ai demandé ce matin un ſervice, qui l'occupera tout le jour. Et demain, il part pour Harewood.

DUNSTAN.

Pour Harewood — hem — pour Harewood?

LE ROI.

Oui pour Harewood, chez ſa femme; il y va ſouvent. Cela vous étonne?

DUNSTAN.

Non, Sire, non pas abſolument. Il eſt nouvellement marié, & on la dit ſi belle. D'ailleurs je le crois très-ami du beau ſexe.

LE ROI.

Belle? — Au contraire; elle eſt, m'a-t-il dit, laide, très-laide. Sans cela, depuis long-temps ne l'auroit-il pas préſentée à la Cour?

DUNSTAN.

Si je connois bien le Comte, la conſéquence ne me paroît pas certaine, Sire.

LE ROI.

Pourquoi pas?

DUNSTAN.

Peut-être a-t-il ſur cela des idées ſingulières. Peut-être même ſeroit-il jaloux.

LE ROI.

Vous n'êtes jamais amis. Ils ſe jugent toujours mal! Ne ſuffit-il pas qu'Atelwold me l'ait aſſuré?

DUNSTAN.

C'eſt plus que ſuffiſant, Sire; car il eſt impoſſible qu'un homme tel que le Comte, ait trompé Votre Majeſté.

LE ROI.

Trompé? — Jamais Atelwold ne m'a trompé.

(*Vivement.*) Je ne voudrois pas que ce fût ici la premiere fois.

DUNSTAN.

D'ailleurs, ce ne ſeroit qu'une bagatelle ſans conſéquence.

LE ROI.

Elle en pourroit avoir plus que vous ne croyez.

DUNSTAN.

Je doute preſque moi-même de la beauté prétendue de la Comteſſe : un de mes Valets qui eſt de Devonshire, & qui dit la connoître, ſoutient qu'elle eſt très-belle. Ce drôle m'en a ſans doute impoſé, & dès aujourd'hui, je le chaſſe.

LE ROI.

Il vous en a certainement impoſé. Pour vous en convaincre, & pour ſauver l'honneur du Comte, je veux voir par moi-même. Je pars demain pour Gloceſter, & c'eſt me détourner de bien peu que de prendre par Harewood. J'y paſſerai. — On nous attend, la table eſt ſervie, Dunſtan. (*Ils ſortent.*)

SCENE III.

Grande Place dans le Parc de Harewood, devant le Château d'Atelwold. Sur l'aîle droite du Château, un berceau très-couvert. L'Aurore.

OLGAR *en habit de Mendiant, avec une fauſſe barbe & un biſſac. Il jette le biſſac ſur un gazon, & s'aſſied.*

Ah que je ſuis las! — Sans toi, mon Elfride, je n'en aurois certainement pas tant fait. (*Il regarde le Château.*) C'eſt donc ici que tu es enfermée, ma fille? & il y a déja trois mois? — Pauvre femme récluſe! — Et pourquoi? Pourquoi n'eſt-elle pas avec vous à la Cour, Atelwold? — Non! non! Je n'y conçois rien! — Et je n'en ſaurois rien encore, ſi tu ne me l'avois écrit, Dunſtan. C'eſt bien digne d'un honnête homme, quoique tu ſois Moine! — Ma fille, la joie de mes cheveux blancs, te l'aurois-je donnée, Atelwold, ſi je n'avois pas prétendu qu'elle brillât à la Cour? N'eſt-elle pas belle? riche? la fille du Comte Olgar? fille du Comte Olgar, qui compte des Rois parmi ſes Ancêtres? — Elle pourroit être la premiere à la

Cour d'Edgar ! — Et elle n'y a pas été préſentée ? — A cette idée, j'entre en fureur ! (*Il reſte penſif quelques minutes, il tire enſuite une lettre de ſa poche.*) Voyons, Dunſtan. (*Il lit.*) « *Le Comte doit avoir pour cela quelques raiſons particulieres.* »—Certainement. Qui agit ſans raiſon ? Un ſot ! — (*Il lit*) « *Peut-être jalouſie* ». — Sottiſe ! Non, non, vous ne me perſuaderez jamais cela, mon Révérend. (*Il lit.*) « *ou enfin d'autres raiſons ſecretes* ». On les découvrira. Je ſaurai, & dès aujourd'hui, pourquoi Atelwold, depuis qu'il a épouſé ma fille, ne l'a point encore préſentée à la Cour, ne l'a pas même amenée à Londres. Pourquoi ne vient-il jamais la voir qu'à la dérobée ? — Il y viendra donc aujourd'hui, cela eſt sûr, Dunſtan l'écrit. Caché ſous ces haillons, j'obſerverai, je découvrirai tout. Je m'en ſuis couvert pour entendre la vérité. Un mendiant l'entend toujours. — Je veux être dans ta maiſon, Atelwold, ſans que tu puiſſes même t'en douter ; je veux te pénétrer, je veux ſurprendre ton ſecret dans ton cœur. (*Il ſe leve bruſquement.*) Ciel, ſi tu m'avois trompé ! ſi l'honneur de mes cheveux blancs... Et je ſerois tenté de le croire. — Tremble, tremble ! — Ce vieux bras là n'a point encore perdu toutes ſes forces. (*Il s'aſſied.*) Mais ceux

qui le connoiſſent, diſent que c'eſt un brave homme, qui a l'entiere confiance & l'amitié de ſon Roi. — Cependant Elfride eſt ici renfermée? — Je n'y conçois rien. — Nous allons voir; peut-être que tout ira bien encore. Peut-être? Dieu le veuille! (*On entend du bruit dans le Château.*) Paix! Allons!

SCENE IV.

EMMA *ſortant du Château*, OLGAR.

OLGAR *ſe levant tout tremblant.*

BON jour, belle jeune fille.

EMMA *étonnée.*

Qui êtes-vous?

OLGAR.

Un pauvre-infirme-Vieillard. J'ai tremblé la fievre pendant une année entiere, je n'en puis plus. (*Il s'aſſied avec une foibleſſe apparente.*)

EMMA.

Comment êtes-vous entré dans ce Parc?

OLGAR.

La porte en étoit ouverte, ma chere enfant, voilà comme je me ſuis traîné juſqu'ici. Soyez ſenſible, ma chere enfant, ayez pitié de moi. J'ai paſſé la nuit ſous cet arbre, & je me ſens de nouveau malade à mourir.

EMMA.

Pauvre Vieillard!

OLGAR.

Bon Dieu! Si vous vouliez ſeulement me faire entrer dans ce Château, & me donner une goutte de bouillon, cela me rendroit un peu de courage.

EMMA.

Dans ce Château? Ah pauvre cher Vieillard! je ne puis y laiſſer entrer perſonne.

OLGAR *la fixant.*

Pourquoi donc pas?

EMMA.

Le Maître nous l'a défendu.

OLGAR.

Hum! — Quel eſt donc votre Maître?

EMMA.

Le Comte Atelwold de Londres.

OLGAR.

Il eſt donc bien cruel envers les malheureux?

EMMA.

Oh non. C'eſt le meilleur des Maîtres, c'eſt la ſeule défenſe qu'il nous ait faite. Tu ne peux même pas reſter ici dans le Parc. Le Comte ne tardera pas à venir. J'accourrois même pour voir s'il n'arrivoit pas; je tremble qu'il ne te ſurprenne.

OLGAR.

Grand Dieu!

EMMA.

Retournez dans le village, bon Vieillard, j'aurai ſoin de vous.

OLGAR.

Ah! ma chere enfant, je ne puis; je ne pourrai pas me traîner juſques-là. Ayez donc pitié d'un pauvre-infirme-Vieillard; cachez-moi dans ce Château, dans une écurie ſeulement, & donnez-moi quelque choſe à manger.

EMMA.

Je ne puis, je ne le peux pas mon bon ami.

OLGAR *d'une voix mourante.*

Que Dieu ait donc pitié de moi! Je mourrai donc devant vos yeux. Pourrez-vous me voir mourir, ma bonne & chere enfant? — Hélas! ſi j'étois déja mort, mes peines au moins ſeroient finies! (*Il pleure.*)

EMMA *attendrie, eſſuie ſes larmes.*

Non, vous ne mourrez pas. Il me vient une heureuſe idée. — N'auriez-vous pas aſſez de force pour aller juſqu'à ce berceau? Venez, que je vous y conduiſe. Vous y pourrez repoſer au moins. Je vous porterai à manger, rien ne vous manquera; mais ſi vous ne vous cachez pas bien, & que mon Maître vous découvre....

OLGAR.

Je me cacherai; ne craignez rien ma bonne enfant. Que Dieu vous récompenſe pour vos bienfaits envers un foible Vieillard. (*Emma lui donne le bras pour entrer dans le berceau.*)

EMMA *revient ſeule.*

Voilà qui eſt bien. — Mais, grand Dieu, la

Comteſſe ! Comme elle doit m'attendre avec impatience ! Courons vîte, voyons s'il ne vient pas.

(*Elle s'enfonce dans le bois.*)

SCENE V.

ELFRIDE *ſortant du Château.*

IL ne vient pas? — Je ne puis concevoir ce qui l'arrête ! Il arrivoit toujours avec l'aurore. — Et Emma ne revient point? Oh ſi elle l'avoit apperçu, elle ſeroit déja accourue me l'annoncer. — Je ne l'ai jamais attendu avec une impatience ſi brûlante. — O Nature, Nature ! pourquoi mon cœur n'eſt-il qu'amour? T'en dois-je remercier? (*Pauſe.*) Dieu ! voilà des heures mortellement longues ! Et mon ame ne fut jamais ſi triſte ! Oh ! viens, viens donc cher Atelwold, amene le bonheur à ton épouſe ! Loin de toi, il n'en eſt point pour Elfride. — Mais pourquoi donc la ſéparer de toi, mon bien-aimé? Pourquoi ne puis-je pas être toujours avec toi, & te ſuivre à Londres? — Oh, là, là, tue ce ver qui ronge mon cœur & je vivrai d'une double vie. Je veux l'arracher ce voile effrayant dont tes pas ſont couverts. Il me découvrira ce myſtere — s'il m'aime !

— Non — Oh alors, Elfride, tu es malheureuſe; alors une autre partage ſon cœur! — Où me conduis-tu, ſiniſtre penſée? Fuis, hideuſe furie! — Je veux, oui je veux courir au-devant de tes pas, Atelwold; tu viendras, tu viendras. (*Comme elle entre dans le bois, Emma arrive.*) Ah Emma! Vient-il; vient-il, chere Emma?

SCENE VI.

ELFRIDE, EMMA *triſte, répond par ſon ſilence qu'il ne vient pas.*

ELFRIDE.

De ta part, Atelwold, cela eſt cruel! bien cruel! (*Elle couvre ſes yeux de ſa main.*) Ne pouvois-tu pas me tromper, Emma?

EMMA.

Ma bonne Maîtreſſe, il viendra; certainement il viendra! Des affaires l'ont retenu, peut-être.

ELFRIDE.

Crois-tu? — Cherche, bonne fille, tout ce qui peut ranimer mon eſpérance. J'en ai beſoin. Je ſuis aujourd'hui ſi triſte.

EMMA.

Vous l'êtes preſque toujours, Madame, quand M. le Comte n'eſt pas ici. N'allons-nous pas bientôt avec lui à Londres? Cela vous diſſipera.

ELFRIDE.

Non, Emma.

EMMA.

Pourquoi pas, Madame?

ELFRIDE.

J'aime la campagne, & Harewood me plaît. C'eſt ici, & non à la ville, qu'on voit la Nature. Je trouve dans ces bois tout ce qui ſuffit à mon bonheur.

EMMA.

Excepté....

ELFRIDE.

Quoi?

EMMA.

Votre.... (*Elfride détourne la vue, & ſoupire.*) A Londres, vous l'auriez toujours.

ELFRIDE.

Paix! Ecoute — un cheval dans la forêt. L'en-

tends-tu hennir. Grand Dieu, reçois mon hommage. C'eſt lui! mon Atelwold! Cours, bonne Emma, & qu'il trouve tout préparé pour ſe rafraîchir.

EMMA.

Ne l'ai-je pas dit, Madame? (*Elle ſort.*)

ELFRIDE *avec tous les tranſports d'une douce inquiétude & d'une vive impatience.*

Ah! heureux, heureux moment! Enfin le voici encore! — Tu viens, mon Atelwold? Que ne puis-je à l'avenir te poſſéder ſans trouble, cœur noble & généreux, que je ſerois une femme heureuſe! (*Elle vole au-devant de lui.*) Dieu! le voici!

SCENE VII.

ATELWOLD, ELFRIDE.

ATELWOLD, *en-dehors.*

PRENDS garde au cheval. (*Il entre, apperçoit Elfride; ils ſe précipitent dans les bras l'un de l'autre.*)

ATELWOLD. } Elfride!
ELFRIDE. } Ah Atelwold!

ATELWOLD.

ATELWOLD.

Déja ici ?

ELFRIDE.

Pouvois-je t'attendre ſi froidement ?

ATELWOLD.

Femme chérie ! (*Il l'embraſſe.*)

ELFRIDE.

Et cependant, mon ami, tu me laiſſes languir ſi long-temps.

ATELWOLD.

Pardonne, ma bien aimée. Une commiſſion du Roi m'a retardé dans ma route. Ah, c'eſt ſouvent un fardeau que la faveur des Rois !

ELFRIDE.

Pieds nus, en Pélerine-pénitente, je ſerois allée aujourd'hui juſqu'à Londres, ſi j'avois cru hâter ton arrivée. Mon cœur palpitant s'élançoit vers toi. C'eſt toi, Atelwold, toi ſeul qu'il deſiroit. O mon ami, ſi tu n'étois pas arrivé aujourd'hui, que ſerois-je devenue ! (*Elle l'embraſſe.*) Tu m'aimes encore ?

ATELWOLD *dans ſes bras.*

Eternellement ! éternellement, Elfride ! — Ah

Dieu! la plénitude de ma joie me ſuffoque!—Ç'en eſt trop, ç'en eſt trop pour un mortel. Elfride, Ange parmi les humains, ſi j'avois pu.... ſi je pouvois au moins te mériter! — Laiſſe-moi répandre ſur ton ſein cette larme de joie. (*Il appuie ſon front ſur l'épaule d'Elfride.*) O fortune, ne me laiſſe qu'Elfride, & je ſuis encore aſſez riche! (*Il s'arrache des bras d'Elfride avec inquiétude, & devient triſte.*)

ELFRIDE *lui ſerrant la main.*

Quelle ſiniſtre penſée attriſte tout-à-coup mon Atelwold? Qu'a-t-il?

ATELWOLD.

Rien, ma douce amie, rien.

ELFRIDE.

Tu veux cacher ce que je lis dans tes yeux. Peux-tu avoir quelque peine que je ne partage pas avec toi?

ATELWOLD.

Ame céleſte! Oh, ſi je pouvois....

ELFRIDE.

Eh quoi?

ATELWOLD.

Oh ſi je n'étois pas à la Cour d'Edgar!

ELFRIDE.

Mais il t'aime. N'as-tu pas ſa confiance ?

ATELWOLD.

La confiance du Souverain eſt un écueil ſur le bord d'un précipice. Dunſtan s'efforce de m'y précipiter, parce que j'ai arraché à ſes Partiſans leurs armes inviſibles.

ELFRIDE.

Que crains-tu ? L'innocence eſt ton bouclier.

ATELWOLD.

Oh s'il me couvroit tout entier. Il laiſſe expoſé à la vengeance un ſeul endroit, préciſément au cœur. Si Dunſtan le découvre, je ſuis bleſſé à mort.

ELFRIDE.

Ton imagination, trop ſombre, mon ami, te montre des dangers, où peut-être il n'y en a pas. Tu es toujours ſi ſeul ; tes affaires t'attriſtent. Emmene Elfride à Londres, je puis te rendre le calme & la gaieté. Quand la Cour te deviendra ennuyeuſe, un ſourire de ton épouſe éclaircira ton front. Laiſſe-moi t'accompagner.

ATELWOLD *vivement.*

Non. Je t'en conjure, ma bonne amie.

ATELWOLD.

Ces traits ne ſont-ils pas trop dangereux pour la Cour d'Edgar ?

ELFRIDE.

Et tu craindrois mon cœur ?

ATELWOLD.

Ton cœur ? Non, mais ta beauté. Si la roſe ne fleuriſſoit point à la vue, la roſe ne ſeroit point cueillie.

ELFRIDE *avec un doux ſourire.*

Tu veux te mocquer de moi.

ATELWOLD.

J'aimerois mieux donner ma vie, Elfride, que de t'expoſer aux yeux d'Edgar.

ELFRIDE.

Ton amour, Atelwold, embellit les traits de ton épouſe ; mais ils n'ont pas tes yeux. D'ailleurs je ſuis à toi. Qui veut m'enlever à toi ? qui peut m'enlever à moi-même ? Edgar ? Non, il n'eſt qu'un Roi, &, ſi je t'en crois, un bon Roi.

ATELWOLD.

Oui, mon Elfride, Edgar eſt un bon Roi ;

mais hélas ! ne l'eſt pas toujours. Ah ! je connois trop ce qui peut le ſéduire, l'entraîner au crime. Beauté, beauté, tu changes ſouvent en un tigre féroce le plus doux des Souverains. Lorſqu'il pourſuit ſa proie, les plus ſaintes loix, ſon devoir, l'humanité, rien n'arrête ſa fureur. N'a-t-il pas arraché des murs ſacrés de ſon cloître la Religieuſe Eliſabeth & la Comteſſe Matilde du ſein de ſa mere déſeſpérée ? — Vois, Elfride, comme Edgar eſt terrible dans ſes paſſions.

ELFRIDE.

J'apperçois Edwin, cher Comte ; comme il accourt à la hâte. Il faut qu'il ait des nouvelles bien importantes.

SCENE VIII.

EDWIN, ATELWOLD, ELFRIDE,

ATELWOLD.

QUELLE nouvelle, Edwin ?

EDWIN.

Le Roi vient à Harewood.

ATELWOLD *très-effrayé.*

Dieu ! Le Roi ? Le Roi, dis-tu ?

EDWIN.

Oui, Monſeigneur. Peut-être eſt-il déjà près d'ici. Il eſt parti ce matin pour Gloceſtre, & vous ſachant à Harewood, il veut vous rendre viſite, & chaſſer dans ce Parc. J'ai précipité ma courſe pour vous en prévenir.

ATELWOLD.

Dieu! mon cœur ſerré me le diſoit! — Dunſtan! le coup part de toi.

EDWIN.

La ſuite eſt peu nombreuſe. Dunſtan eſt avec lui.

ATELWOLD.

Lui? Dunſtan?

ELFRIDE *l'embraſſant.*

Cher Atelwold! Tu es hors de toi. Parle donc — parle. —

ATELWOLD.

Laiſſe-moi. — Je ſuis perdu. (*Il s'arrache de ſes bras.*)

ELFRIDE *prenant ſa main.*

Non — non — Atelwold.

ATELWOLD.

Ah ! Elfride, ſi ce regard pouvoit m'ôter la vie !

ELFRIDE.

Moi, qui racheterois ta vie de mon ſang.

ATELWOLD.

Que tu vas me haïr !

ELFRIDE.

Toi ?

ATELWOLD.

M'abhorrer !

ELFRIDE.

Quel affreux ſecret te tourmente ?

ATELWOLD.

— Quand tu apprendras..... & il faut que tu l'apprennes ; le Roi va tout découvrir.

ELFRIDE.

Dieu de bonté ! qu'apprendrai-je ?

ATELWOLD.

Que..... Non. Avant que tu les fuies comme des ſerpens vénimeux, ces bras doivent encore une fois te preſſer contre mon cœur. (*Il l'a ſerre contre ſon cœur.*)

ELFRIDE.

Oh ſi j'y pouvois mourir!

ATELWOLD.

Ç'en eſt fait!—Ton amour & le bonheur de ton époux ſont étouffés pour jamais dans ces derniers embraſſemens. (*Elfride le retient dans ſes bras.*) Laiſſe-moi. —Oh, mon cœur ſe briſe. — Ne me repouſſe pas.

ELFRIDE *pleurant.*

Jamais—jamais! Oh dis!....

ATELWOLD.

Je ſuis un traître! & c'eſt toi que j'ai trahie!

ELFRIDE.

Dieu! Que veux-tu dire?

ATELWOLD.

Je t'ai ravi une couronne. — Tu devrois être Reine.

ELFRIDE.

A moi? une couronne? — Je ne te comprends pas! Oh Atelwold! ne ſuis-je pas ton Elfride? ta femme?

ATELWOLD.

Ecoute, prononce ma ſentence.

ELFRIDE.

Tu es innocent.

ATELWOLD.

Ardulphe, il n'y a pas long-temps, fit à la table du Roi un ſi grand éloge de ta beauté, qu'Edgar en fut épris. — Dès qu'il me trouva ſeul, il faut, me dit-il, il faut que je l'épouſe. Il faut qu'Edgar ſe marie, le peuple le demande, elle deſcend d'une Maiſon illuſtre; elle ſera Reine. Pars ſecrétement, & ſi Elfride eſt auſſi belle que ſa renommée, offre lui ma main & mon cœur. — Oh Edgar! dois-je maudir ou bénir le jour où tu m'ordonnas de partir pour Devonshire? — J'arrive — je vois Elfride — je ne puis finir! —

ELFRIDE.

Tu vins cher Comte, & tu me fis ton épouſe. — Eſt-ce pour ce crime affreux que je dois te haïr? Oh que tu as méconnu ton Elfride! Viens, approche-toi de mon cœur, cher époux. (*Elle l'embraſſe.*) Que cet embraſſement t'aſſure de mon amour immortel. Donner une couronne pour ton cœur, ce n'eſt point l'acheter trop cher.

ATELWOLD.

Tu me pardonnes?

ELFRIDE.

Je n'ai rien à te pardonner.

ATELWOLD.

Ame céleſte !

ELFRIDE.

Mais quelle a été ta réponſe au Roi ?

ATELWOLD.

Je l'ai trompé : j'ai trahi la confiance du meilleur des Maîtres. J'ai blaſphemé la beauté, & j'ai ſu l'arracher de ſon cœur, en défigurant ſes traits. O penſée dévorante, tu ronges ma vie ! — Elfride, tu es Reine ! (*Il lui donne ſon poignard.*) De grace, tue moi. Prends ce poignard, plonge-le dans ce cœur qui a oſé t'aimer, te poſſéder, te ravir un trône.

ELFRIDE *l'arrachant de ſes mains.*

Quelle horreur ! (*en le cachant ſous ſa robe.*) Non, tu n'es point fait pour le ſein de mon époux. — Mais le Roi ſait que je ſuis ta femme ?

ATELWOLD.

Sous le prétexte que tu étois riche, j'ai obtenu ſon conſentement. Oh alors, il n'avoit aucun ſoupçon de ma perfidie !

ELFRIDE.

Edgar ſait que je ſuis ta femme? Il n'y a donc plus rien à craindre.

ATELWOLD.

Tu oublies donc que tu es Elfride ? Il vient, il te verra ; — ſon premier regard ſur toi ne m'accuſera-t-il pas ?

ELFRIDE.

Il ne me verra point. Emma mettra mes habits.

ATELWOLD.

Ils la reconnoîtront. Elle eſt de Londres.

ELFRIDE.

Cela eſt vrai ! — Cependant..... (*Atelwold ſoupire.*) Tu veux mabandonner ?

ATELWOLD.

Non, par le ciel, non !

ELFRIDE.

Où eſt donc ton courage ?

ATELWOLD.

Un ſcélérat ne manqueroit pas de courage ; mais un homme qui fut toujours ſans reproche,

eſt terraſſé par un ſeul remords : il ſe voit à découvert, & tremble.

ELFRIDE.

Oh infortunée ! — Mais — oui — le ciel m'inſpire, pour nous ſauver.—Je veux être malade, cher Atelwold. Dans une chambre de malade à peine éclairée, une alcove obſcure me cachera aux yeux d'Edgar. Ah ! jamais Roi ne deſire un tel ſpectacle, & ne s'approche d'un lit funebre pour y voir une femme qu'il ne ſait pas belle.

ATELWOLD.

Eſt-ce un Ange ? — Ton cœur mérite un trône ; — conduis ton époux, dirige ſes pas ; ſon ame eſt ſombre. Tu lui redonnes un rayon d'eſpérance. Si aujourd'hui je pouvois ne pas voir le Roi !

EDWIN.

Et cependant, Monſeigneur, il eſt néceſſaire que vous le receviez vous-même ; ne ſeroit-ce que pour donner du temps à la Comteſſe.

ATELWOLD.

Ah reçois-le pour moi. Cours, vole au-devant de ſes pas, cher Edwin : mon ame eſt en déſordre ; & de honte, je n'oſerois lever les yeux. Mes regards pourront-ils jamais feindre ?

EDWIN.

Il le faudra, Monſeigneur ; car....

ELFRIDE.

Ne te rends pas ſi malheureux, cher époux. Ce n'eſt point un crime qu'un excès d'amour, dont tant de Héros ſont coupables. Que ſommes-nous, quand l'amour s'empare de nos cœurs?

ATELWOLD.

Oh ſi l'amour, l'amour puiſſant, irréſiſtible, pouvoit juſtifier mon crime, je ſerois ſans reproche, comme les Anges. Mais cet amour l'augmente encore. Tes graces, ta beauté, tous tes attraits m'accuſent; car je les ai ravis au meilleur, au plus ſenſible des Maîtres : & par une lâche trahiſon! — Ciel compâtiſſant, éloigne de moi cette horrible penſée! — (*Il regarde Elfride.*) Et cependant je l'aime encore, ce crime qui me déſeſpere : & pour m'en rendre coupable, j'expoſerois encore aujourd'hui ma vie. (*Se jettant dans les bras d'Elfride.*) Oui, Elfride, tu me reſteras, ou je ne veux plus vivre.

ELFRIDE.

Vis ou meurs, reçois-en le ſerment que je fais devant Dieu : Je ſuis à toi juſqu'à la mort!

ATELWOLD.

Digne épouſe ! Que Dieu récompenſe ta fidélité. Tu me rends le courage que j'avois perdu, & je vais plus calme, au devant du Roi. Viens Edwin.

(*Ils ſortent.*)

ELFRIDE.

Anges, veillez ſur mon époux.

SCENE IX.

ELFRIDE *ſeule.*

OH tu me reſteras, Atelwold ! — Je puis te rendre heureuſe ! Toi ? toi ? toi ? — Edgard a-t-il une couronne qui me rende auſſi heureuſe que cette penſée ? — Allons, Elfride, acheve ton ouvrage, & ſens toute la joie d'avoir acheté le bonheur de ton époux. (*Elle veut rentrer, & rencontre Olgar qui ſort du berceau.*) Ah ! Qui — qui es-tu ?

SCENE

SCENE X.

OLGAR, ELFRIDE.

OLGAR.

NE connoiſſez-vous plus ma voix, Comteſſe?

ELFRIDE *ſurpriſe.*

Mais — Il me ſemble — non (*Elle veut le regarder de près.*)

OLGAR *ôte ſon chapeau & ſa barbe.*

Ni ce viſage, Elfride?

ELFRIDE.

Jeſus Maria! mon Pere! (*Elle tombe à ſes pieds preſque évanouie, Olgar la ſoutient.*)

OLGAR.

Je me ſuis trop preſſé. — Ma fille, comment te trouves-tu? Elfride?

ELFRIDE *encore ſurpriſe.*

Ah, mon Pere! Pourquoi cette ſurpriſe? pourquoi donc ce déguiſement?

OLGAR.

Pour te ſauver ma fille.

ELFRIDE.

Moi? — Vous ſavez....

OLGAR.

Tout. Ici dans le berceau, j'ai tout appris de ſon aveu. Que l'enfer & la mort..... Te ravir une couronne! Un trône à ma fille, à mes enfans! —Traître, je ſerai vengé!—Quand je l'ai entendu, j'aurois voulu ſortir comme un lion, & le déchirer; mais j'ai étouffé ma rage. Il doit aller lui même chercher ſon juge!

ELFRIDE.

Malheureuſe! malheureuſe! ô mon Pere!

OLGAR.

Qu'avez-vous, Elfride?

ELFRIDE.

Tout eſt perdu.

OLGAR.

Quoi? ma fille?

ELFRIDE.

Mon bonheur, mon repos.

OLGAR.

Rien n'eſt perdu. Me voici. Je te le ferai rendre.

ELFRIDE.

En m'arrachant l'un & l'autre ?

OLGAR.

Quoi ? — Je veux te venger du traître qui t'a renfermé dans ces bois, qui t'a ravi la couronne ; je veux.... Tu ſeras Reine encore, toi, ſeule branche de ma race, qui jadis portoit auſſi des couronnes.

ELFRIDE.

Dieu ! Dieu ! (*Elle tombe aux pieds de ſon Pere.*) Je vous en conjure, ô mon Pere, arrêtez. Chaque mot déchire mon cœur. Bon Pere, le meilleur des Peres, ne ſoyez point inexorable. Pardonnez-lui, c'eſt mon époux, mon bien-aimé, mon cher époux, que j'ai reçu de votre main. Oh ne le perdez pas !

OLGAR.

Ton époux, dis-tu ? Ce perfide, ton époux ? Il t'a ravie à ton Pere, il t'a trompé. Je veux que tu le haïſſe, que tu le mépriſe.

ELFRIDE.

Je ne puis. Il m'eſt auſſi cher que mon ame.

OLGAR.

Tout mon ſang bouillonne. Le malheureux !

— Elfride, ma fille, ma fille unique. Obéis. Je veux te rendre heureuſe, rends-moi heureux. Je ne puis vivre, je ne puis mourir, ſi tu n'es Reine. (*Il la ſerre dans ſes bras.*) O Elfride, Elfride! Reine d'Angleterre! — Abandonne, rejette Atelwold, — & tout finira heureuſement. — Elfride, Elfride, il faut que tu l'abandonnes, ou je meurs déſeſpéré. Je perce de mon épée le cœur de ce miſérable, avant qu'il rentre dans ſa maiſon.

ELFRIDE *levant les yeux vers le ciel.*

Ah!

OLGAR.

Viens ma fille, viens, prends ta parure. Le Roi te verra, tu es belle encore, tu lui plairas. Edgar auſſi eſt beau, tu l'aimeras, tu....

ELFRIDE.

Jamais, jamais, mon Pere! — Vous me donnez la mort.

OLGAR *la repouſſant.*

Loin de moi, malheureuſe! — J'aime mieux te voir morte, morte à mes pieds, que dans les bras du ſcélérat qui m'a ravi mon honneur, ma fille, qui m'a tout ravi. (*Il fait quelques pas en ſe frappant la tête.*) Ah! Pourquoi n'avoir pas écraſé ce ver quand il étoit là étendu, rampant à ſes pieds.

ELFRIDE.

Vous calomniez un homme reſpectable.

OLGAR.

Tu l'aimes.

ELFRIDE.

Oui ; juſqu'à la mort ! Et voilà mon orgueil.

OLGAR.

Honte de mon ſang. (*Il ſort.*)

ELFRIDE *levant les mains vers les cieux.*

Ayez pitié de moi. (*Elle ſort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EDGAR, ATELWOLD, DUNSTAN.

(*Ils ſortent de la Forêt.*)

LE ROI.

ELLE eſt malade, dites-vous? ſa maladie n'eſt pas dangereuſe?

ATELWOLD.

Je l'eſpere, Sire. Un petit accident l'oblige à garder le lit.

DUNSTAN.

Cela ne dure pas long-temps.

ATELWOLD.

Grand merci de la prédiction, mon cher Dunſtan. Vous me paroiſſez vous y connoître.

DUNSTAN.

Un peu. — Belle queſtion que vous me faites.

LE ROI.

La pauvre Comteſſe ! J'aurois bien deſiré faire ſa connoiſſance.

ATELWOLD.

Je vous en remercie, Sire, au nom de mon épouſe.

LE ROI.

En ce cas, je vous importune aujourd'hui, cher Atelwold; mais je ne reſterai pas long-temps. Une idée m'eſt venue de vous voir en paſſant, & de chaſſer une heure dans votre Parc. On dit que vous avez d'excellent gibier.

ATELWOLD.

Je deſire que Votre Majeſté trouve de quoi s'y amuſer.

LE ROI.

Dunſtan peut rejoindre ma ſuite, & nous attendre.

ATELWOLD.

Vous ne chaſſez pas, Monſieur ?

DUNSTAN.

Allons, plaiſantez-moi bien.

ATELWOLD.

Vous êtes cependant assez bons Chasseurs, vous autres.

DUNSTAN *avec humeur.*

Oui, Monsieur,

LE ROI *regardant la maison.*

Ha, ha! c'est vraiment joli. Tout en est champêtre, simple, noble, pas trop chargé d'ornemens; — cela me plaît. Et l'ensemble, Atelwold, fait honneur à votre goût.

ATELWOLD.

Vous avez trop de bonté!

LE ROI.

Sérieusement. Mais est-il aussi permis de voir l'intérieur?

ATELWOLD.

Si Votre Majesté vouloit agréer un déjeûner champêtre.

LE ROI.

Cela ne sera pas si mal.

(Ils s'approchent du Château.)

SCENE II.

LE ROI, ATELWOLD, DUNSTAN, OLGAR.

OLGAR *dans l'intérieur du Château.*

TU le dois, tu le dois; je le veux. (*Il ſort tout-à-coup, & s'élance vers Atelwold.*)

ATELWOLD *reculant effrayé.*

Dieu! Je ſuis perdu.

OLGAR.

Arrête. Avant de paſſer le ſeuil de cette porte... (*Il le ſaiſit.*)

LE ROI *s'élance ſur Olgar, & le repouſſe.*

Furieux, qui es-tu?

OLGAR.

Olgar.

DUNSTAN *à part.*

Ah, Olgar!

OLGAR.

Je ſuis le Comte Olgar. Pardonnez, Sire: ma juſte fureur m'a fait oublier un inſtant le reſpect

que je dois à mon Souverain. Il m'a ravi mon honneur, il m'a tout ravi.

LE ROI.

Qui?

OLGAR.

Lui, ce miſérable. M'offenſer n'eſt rien; mais Votre Majeſté eſt auſſi offenſée, cruellement offenſée. Votre honneur crie vengeance, & voici le coupable. Oui, Sire, j'accuſe ici devant vous le Comte Atelwold de la plus noire trahiſon, & je lui jure une haine éternelle.

LE ROI.

Que veut dire cet homme? — Taiſez-vous, Vieillard! Avez-vous perdu le ſens? Peut-être que votre âge....

OLGAR.

Ah, Sire! mon âge m'a laiſſé toute ma raiſon, plût à Dieu qu'il m'eût auſſi laiſſé ma fille.

LE ROI.

Si l'on en juge cependant d'après ces vêtemens...

OLGAR.

Et ce ſont eux qui m'ont tout appris. (*A Atelwold.*) Ah! ſans eux tu en aurois encore joui long-temps, ſerpent!

LE ROI.

Entendez-vous cela, Dunſtan?

DUNSTAN.

A-peu-près.

OLGAR.

Ah, vous êtes Dunſtan? Soyez le bien-venu; je vous en ai auſſi l'obligation.

DUNSTAN *déconcerté.*

A moi? — Comment? —

LE ROI.

Vous gardez le ſilence, Atelwold?

ATELWOLD.

Sire, — je ne ſais pas —

OLGAR *amérement.*

Il ne ſait pas!

LE ROI *à Olgar.*

Eh bien, Comte, parlez.

OLGAR.

J'avois une fille, ma ſeule enfant, la plus belle fille de l'Angleterre. — O miſérable, pourquoi ta perfidie me l'a-t-elle enlevée! J'en jure par le

Ciel, c'étoit la plus belle femme d'Angleterre. Sire ! Ardulphe fit devant vous l'éloge de ſa beauté, & Votre Majeſté l'avoit deſtinée à l'honneur de ſa couche ; quand, pour exécuter vos ordres gracieux, vous envoyâtes cet infidele ſerviteur.

LE ROI.

Olgar, vous en avez trop dit. Atelwold n'avoit ordre que de me rendre compte de ſa beauté.

OLGAR.

Eh bien oui, c'eſt ce qu'il a fait; car il eſt venu, l'a priſe pour lui, & ne vous en a rapporté, Sire, que des nouvelles perfides.

LE ROI.

Comte, vous allez loin, très-loin.

OLGAR.

Je ne dis plus rien, Sire. Entrez & voyez. D'un ſeul regard, vous lirez dans les traits d'Elfride toute ſa trahiſon, bien mieux que je ne pourrois vous la peindre.

LE ROI.

Dunſtan, ſi vous aviez raiſon ! (*Amérement à Atelwold*) Comte, Comte, ſi vous..... — Je veux m'en éclaircir ! Je vous crois encore in-

nocent. Reſtez ici Atelwold. (*Le Roi, Olgar & Dunſtan entrent dans le Château.*)

SCENE III.

ATELWOLD *ſe promene les bras croiſés la tête baiſſée, lentement & à grands pas. On entend ſes ſoupirs profonds & douloureux. Ses yeux égarés inſpirent la terreur, & annoncent les combats de ſon ame. Quelquefois il les ſouleve vers le Ciel. Ses mouvemens briſés expriment le plus morne déſeſpoir; ſouvent il lui échappe des ſanglots & des cris étouffés.*

SCENE IV.

EMMA, ATELWOLD.

EMMA.

POUR l'amour de Dieu, venez Monſeigneur. Je ne ſais ce qui eſt arrivé à Madame. Hélas, elle ne ſe connoît plus.

ATELWOLD *ne la regardant pas.*

Va-t'en; laiſſe-moi! — Non, reſte; réponds-

moi. Comment eſt venu cet étranger — couvert de lambeaux ? — Le connois-tu ?

EMMA.

Madame le nomme ſon Pere.

ATELWOLD.

Comment ? & de quand eſt-il arrivé ? — Elfride, l'a-t-elle fait entrer ? — Ou bien ?.... Réponds-moi, parle : mais ſans diſſimuler ; il y va de ta vie.

EMMA *tombe à ſes genoux.*

Ah Monſeigneur !

ATELWOLD.

Leve-toi. Parle.

EMMA.

Ici je l'ai trouvé ce matin ſous cet arbre. Madame m'avoit envoyé au-devant de vous. Il ſe lamentoit, ſe plaignoit, contrefaiſoit le malade, & vouloit entrer dans le Château, je ne l'ai jamais permis. Il m'a trompé, & comme je le refuſois, il a fait ſemblant de mourir de miſere & de fatigue. Je n'ai pu ſupporter ſa douleur, je l'ai caché là dans ce berceau pour lui porter à manger : & vous êtes arrivé, Monſeigneur ; & Madame m'a renvoyé, & dans ce moment —

ATELWOLD.

Allez, je ſais tout. — O deſtinée, c'eſt toi qui l'a conduit ici pour ma perte ! Très-bien. (*Pauſe.*) O Elfride, Elfride ! es-tu encore à moi ? L'ambition, peut-être.... .Non, rien, rien ne peut tacher ſon cœur pur ; & voilà ce qui te rendra furieux, Edgar. Viens, viens, je t'attends. (*Il redevient penſif. Emma le regarde avec inquiétude.*) Emma, ne quittez point Elfride.

EMMA *à Edwin, qui entre.*

Edwin ! Le Comte ne doit pas reſter un inſtant ſeul. Il eſt déſeſpéré.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

EDWIN, ATELWOLD.

ATELWOLD *à part.*

Ce que tu voudras, Edgar. — L'exil, la mort, — tout m'eſt égal ! — Je l'ai mérité. — L'exil ? —Non, la mort ! Que m'importe ce reſte de vie ? Sans Elfride ? Sans honneur ? Sans repos de l'ame ? — En horreur à moi-même, & vivre à chaque inſtant pour de nouvelles douleurs ? — Oui, tu ſeras vengé, Edgar. (*Il veut ſe percer de ſon épée. Edwin l'arrête.*)

EDWIN.

Dieu ! Monſeigneur !

ATELWOLD.

Que voulez-vous, Edwin ? Laiſſez-moi.

EDWIN.

Vous ſauver d'un deſſein horrible. Que vous êtes abattu ! Où donc eſt votre vertu ? votre courage ? Et ce cœur noble qui enviſageoit, ſans trembler, tous les dangers ?

ATELWOLD.

Tout s'eſt enfui dès l'inſtant où j'ai ſouillé ma vie d'une action honteuſe : le deshonneur & les remords me pourſuivent. Qui peut me ſauver ?

EDWIN.

Votre cœur & la bonté du Roi. Peut-il oublier votre fidélité, vos ſervices, votre dévouement & les dangers que vous avez courus pour ſauver ſa vie ?

ATELWOLD.

Oui, j'étois jadis cet homme-là, je ne le ſuis plus. Je ne ſuis qu'un criminel, un criminel qui chérit encore ſon crime, qui deſire encore ſe conſerver Elfride. — Oh comme ils la tourmenteront, cette pauvre Colombe timide ! Laiſſe-moi, il faut que j'entre, il faut que je la ſauve.

EDWIN.

EDWIN *l'arrêtant.*

Non, pour l'amour de Dieu, Monſeigneur. Ou vous courrez à une mort certaine.

ATELWOLD.

Et c'eſt la mort que je demande. Tu voudrois m'empêcher....

EDWIN.

C'eſt mon devoir. Je le dois à vous & à mon Roi.

ATELWOLD.

Au Roi? — Malheureux! As-tu conjuré auſſi contre moi? — Pardonne, Edwin, pardonne, je ſuis en délire: j'oubliois que moi-même je ſuis un malheureux: que cette porte eſt préſentement fermée pour ſon Maître! — Et cependant elle conduit vers Elfride, ma bien-aimée! Peut-elle donc être fermée pour moi? (*Il ſe tourne vers la forêt.*) O terre, mere tendre & compatiſſante, décharge-moi du poids qui m'accable. (*Il ſe laiſſe tomber ſur un arbre.*)

EDWIN *à part.*

Oh pour un cœur noble, que le repentir d'une ſeule faute eſt amer!

ATELWOLD *ſe levant précipitamment.*

Le deſſein en eſt pris, Edwin. Je veux entrer : mon ame a un inſtant de clarté. Le Roi doit m'entendre ; & ſi Dunſtan ne l'a point endurci, ſon cœur ſera ſenſible. — Paix ! — Dieu ! c'eſt la voix d'Elfride.

SCENE VI.

ELFRIDE, LE ROI, ATELWOLD. EDWIN *ſe retire à l'écart.*

ELFRIDE *ſortant du Château dans le déſordre du déſeſpoir. Le Roi la ſuit.*

NON, non, je veux — je veux le revoir. Il faut que je le preſſe de nouveau ſur mon cœur. Je ne puis être ſéparée de lui. — Ah, mon Atelwold ! Ouvre tes bras à une pauvre femme perſécutée. Je veux te ſuivre dans ton exil. (*Elle l'embraſſe.*) Ils vouloient m'arracher de toi, ces barbares. Non, non, ils n'y réuſſiront jamais.

LE ROI.

Comteſſe, vous rendez ſa perfidie plus affreuſe.

A chaque embraſſement vous l'approchez d'un pas vers la mort.

ATELWOLD.

C'eſt-là mon ſeul déſir. Je demande la mort de votre bonté; c'eſt la punition la plus légere pour mon crime. Si mon ſang peut laver mon crime, voici mon cœur, frappez. Monarque offenſé, ſois ſenſible, frappe; mais ne m'envoie point en exil.

ELFRIDE.

Dieu, que dis-tu? (*Au Roi.*) Sire, le délire eſt dans ſon cœur, voudriez-vous exaucer ſes vœux déſeſpérés! O Atelwold, une ame ſeule anime nos deux corps. Le glaive qui te frappe, frappe deux cœurs. J'en jure par le Ciel.

LE ROI *à part.*

Comme elle l'aime!

ELFRIDE.

O Sire, voyez combien la conſcience de ſon crime l'afflige. Oſe-t-il parler pour ſe juſtifier? Mais moi, c'eſt mon devoir. Ne m'eſt-il pas permis de rappeller à Votre Majeſté ſes vertus brillantes? Toutes enſemble n'effaceront-elles pas une faute légere?

LE ROI.

Il n'en pouvoit commettre de plus grande! S'il

eut ravi mes trésors, révolté mes Peuples, j'aurois pu lui pardonner ; mais il a percé le cœur de ſon ami.

ELFRIDE.

Hélas, ce cœur eſt-il donc inſenſible au repentir ? La bonté divine ne regarde-t-elle point les remords & ne pardonne-t-elle point ? O Roi, ſi vous repréſentez ſur la terre ce Dieu plein de bonté, écoutez la pitié, & pardonnez comme Dieu, dont vous êtes l'image. Puis-je vous implorer avec plus d'inſtances ?

LE ROI.

Aſſez—aſſez—belle protectrice. Vous le voulez défendre, & vous êtes ſi belle ? — Hélas ! que trop belle pour votre cauſe ! Et vous voudriez ſauver un traître qui vous a enlevé à moi. (*A Atelwold.*) Miſérable, ſont-ce là ces traits que ta langue a tant mépriſés ? Eſt-ce la beauté que tu as blaſphémée ? Ne ſouilles pas mes regards, parjure ! Sors de mon Royaume, ou tu meurs dans les ſupplices.

ELFRIDE *aux pieds du Roi.*

O grace, Sire, grace ! Je tombe à vos pieds comme la plus humble & la plus malheureuſe des femmes, qui jamais ait embraſſé les genoux d'un Roi. — Exaucez ma priere, & Dieu vous

exaucera auſſi ! Pardonnez-lui; oh pardonnez-lui un crime dont-il eſt à peine coupable. C'eſt moi qui l'ai ſéduit ! Je l'aimois, rien ne peut exprimer la violence de mon amour ; je l'aimois, & je l'ai forcé à trahir ſon Maître ; jamais il ne l'auroit trahi ſans moi. — O Sire, ne vous arrachez pas votre plus fidele ami, pardonnez-lui ce crime, que tant de vertus ont effacé, il s'en repentira éternellement. — Hélas ! je ne puis trouver de paroles. — Entendez mes larmes.

LE ROI.

Levez-vous, Comteſſe ! levez-vous. (*Il veut la relever.*)

ELFRIDE.

Non, Sire. — Vivra-t-il ?

LE ROI.

Oui, il vivra ; mais qu'il ſorte de mon Royaume juſqu'à ſon rappel.

ATELWOLD.

Arrête, Elfride. Ma ſentence eſt juſte. (*Au Roi.*) Oui, Sire, exilez-moi ; je l'ai trop mérité. J'ai mérité d'être la proie de ma conſcience dévorante, & de ſentir douloureuſement, dans tous les inſtans de ma vie, que j'ai lâchement trahi le plus ſenſible Monarque. — O amour ! quels monſtres tu peux faire de nous !

LE ROI.

Vous avez entendu votre ſentence, Comte. Je vous laiſſe la vie ; mais....

ELFRIDE.

O Ciel ! Cruelle grace ! ſeroit-elle trop grande ſans amertume ? Soyez ſenſible à nos douleurs, modérez la ſentence, & faites comme Dieu, une grace — entiere !

LE ROI *la regardant avec douleur.*

Ah vous demandez beaucoup, Madame, beaucoup !

ELFRIDE.

Ne le demandé-je pas du cœur d'un Roi ?

LE ROI.

Un Roi n'eſt-il plus un homme ? (*en la regardant toujours, il ſoupire. A Atelwold.*) N'étois-je pas votre ami ? Ne vous aimois-je pas comme mon frere ? Et vous m'avez ſi cruellement trahi ! — Regardez, regardez-là. — O Atelwold, comment avez-vous pu me trahir ? Vous qui connoiſſiez mon cœur, mon cœur ſenſible, qui n'a d'autre tyran que l'amour. — Que je ceſſe de vivre, Atelwold, ſi avant ce moment j'ai connu l'amour !

ATELWOLD.

Voici mon épée, & par pitié, anéantiſſez-moi pour que je trouve du repos.

LE ROI.

Je vous rends votre épée, Atelwold, la voici.—Je ne vous ai jamais traité en ſujet, je ne commencerai point aujourd'hui. *Le Roi* ne vengera pas l'offenſe que vous *m*'avez faite. Il eſt d'autres moyens pour nous réconcilier. Je révoque la ſentence que j'ai prononcée dans l'ivreſſe de ma paſſion. Elle paſſoit les droits d'Edgar ſur vous.

ELFRIDE.

O Sire, eſt-ce le pardon de mon Atelwold que j'entends de votre bouche? Qui peut aſſez vous remercier? Vous avez ſouffle dans mon ſein une vie nouvelle.

LE ROI.

Modérez votre enthouſiaſme, il devient trop dangereux pour moi; car il vous embellit trop. (*Avec un regard languiſſant.*) Il faut que je vous quitte, que je m'éloigne de vous, je le ſens! O Comteſſe, pourquoi ne vous ai-je pas connue plutôt! — Cependant (*à Atelwold*) — Comte,

je chaſſerai ici, vous m'accompagnerez. Suivez-moi. (*Il entre dans la forêt.*)

ATELWOLD.

Sire, je vous ſuis. — Edwin, mon cheval. — Et il faut que je te laiſſe, Elfride, dans ce cruel moment, entre les mains d'un Pere dur & injuſte?

ELFRIDE.

Hâte-toi, cher Atelwold, crains d'irriter le Roi. Compte ſur mon cœur, adieu. Que ton Ange tutélaire veille ſur tes pas. (*Atelwold entre dans le Bois, & Elfride dans le Château.*)

SCENE VII.

Un Appartement dans le Château.

DUNSTAN, OLGAR *décoré de tous ſes honneurs.*

DUNSTAN.

RESTEZ M. le Comte, reſtez. Je vous l'ai dit; votre empreſſement gâtera tout. Laiſſez-le ſeul avec elle, le ſuccès eſt ſûr, je connois le Roi.

OLGAR.

Mais s'il ſe laiſſoit attendrir ?

DUNSTAN.

Eſt-ce en ſoufflant ſur le feu qu'on peut l'éteindre ? Oui, ſi elle n'étoit pas belle.

OLGAR.

Mais croyez-vous qu'elle puiſſe encore être Reine ?

DUNSTAN.

Pourquoi pas ?

OLGAR.

Comment ? comment, mon Révérend ?

DUNSTAN.

Rien de plus facile ; par une caſſation de ce mariage frauduleux, que je propoſerai au Roi. Notre ſainte Egliſe le permet, & c'eſt le moyen le plus doux. Croyez qu'Atelwold ſera très-content d'en être quitte pour l'exil.

OLGAR.

Certes, il en doit être content, car le glaive menace ſa tête. Eh bien, je ne m'y oppoſerai pas, ſi cela peut finir ainſi ; mais il faut qu'Elfride ſoit Reine, duſſé-je acheter ſa couronne de tout

mon ſang. J'en jure, & je ſerai fidele à mes ſermens. Mon Révérend, m'appuierez-vous ?

DUNSTAN.

De tout mon crédit. Vous devez déja me connoître, M. le Comte.

SCENE VIII.

ELFRIDE, LES PRÉCÉDENS.

ELFRIDE.

O mon Pere ! venez combler le bonheur de votre fille. Le Roi....

OLGAR.

Qu'a fait le Roi ?

ELFRIDE.

Il lui a pardonné.

OLGAR.

A qui ?

ELFRIDE.

A mon cher Atelwold, il chaſſe avec lui dans la forêt. (*Dunſtan pâlit.*)

OLGAR.

Pardonner? à ce traître? — Que l'enfer & la mort!... Non, il n'eſt pas poſſible! Tu mens, malheureuſe!

ELFRIDE.

O mon Pere!

OLGAR.

Penſes-tu me tromper, endormir ma vengeance! — Pardonner? — Non, je ne le crois point! Je ne puis avoir de la Majeſté de ſi lâches penſées. Edgar, & il le faut, ſe vengera. — S'il ne ſe vengeoit pas.... Que m'importe!

ELFRIDE *ſe jette dans ſes bras.*

Vous m'avez donc fermé le chemin de votre cœur? Par tous les Saints, je vous conjure, mon Pere....

OLGAR.

Eloigne-toi, je ne veux rien entendre. (*A Dunſtan.*) Vous ſeul en êtes cauſe, Dunſtan! — Pardonner? je ne puis; je ne puis ſurvivre à cet affront! J'ai encore un cœur & un bras. (*en mettant la main ſur ſon épée.*) Tu me rendras juſtice. (*Il ſort l'œil enflammé: Elfride veut l'arrêter.*)

ELFRIDE.

Pour l'amour de Dieu, que voulez-vous faire? (*Il s'arrache de ſes bras.*) Hélas, il ne m'entend plus! (*Elle tombe ſur une chaiſe.*) Grand Dieu! m'as-tu donc entiérement abandonnée? (*Elle pleure.*)

DUNSTAN.

Moins de foibleſſe, Madame, eſſuyez ces larmes. Votre chagrin ſe changera en joie.

ELFRIDE *à part.*

O mon Epoux! O mon Pere! Votre ſang eſt mon ſang, épargnez-le, épargnez-le.

DUNSTAN.

Ne renoncez pas à toute eſpérance, Madame. Peut-être que le Ciel veut éprouver votre courage, & purifier ce cœur, trop attaché peut-être à ſon idole. Reconnoiſſez....

ELFRIDE.

Tais-toi. N'infecte plus l'air que je reſpire. Hypocrite, le Ciel eſt ſur ta langue, & l'Enfer dans ton cœur.

DUNSTAN.

Madame!

ELFRIDE.

Qui a découvert à mon Pere que j'habitois ce Château ? — C'eſt vous !

DUNSTAN.

Moi ? — Oui, Madame ; je connois mon devoir.

ELFRIDE.

Si vraiment vous étiez un homme généreux, un Miniſtre du Dieu de bonté, ne ſeroit-il pas de votre devoir de me reconcilier avec mon Pere ? de renouer ces ſaints nœuds que la haine a briſés ?

DUNSTAN.

Je l'ai tenté ; mais....

ELFRIDE.

O l'hypocrite ! — Vous avez tenté de perdre un homme généreux que vous haïſſez, un obſtacle à vos deſſeins. Avec la joie d'un démon, ſaiſiſſant une faute qu'il a commiſe, parce qu'il eſt homme, vous l'avez peint au Roi comme un monſtre. Vous avez ſecrétement préparé vos poiſons ; vous aſſaſſinez dans les ténébres ; vous êtes trop vil, trop lâche, pour être ouvertement un ſcélérat.

DUNSTAN *affecte un air de ſainteté.*

Que Dieu, Madame, ait pitié de vous. — Votre

raiſon s'égare, Madame. Je prierai Dieu pour vous.

ELFRIDE.

Souhaitez que je l'aie perdue.

SCENE IX.

EMMA, ELFRIDE, DUNSTAN.

EMMA *effrayée.*

MADAME, on dit qu'on a vu de loin dans le Parc deux hommes ſe battre, & Edwin accourt au grand galop.

ELFRIDE.

Malheureuſe Elfride ! Ne ſais-tu pas où eſt mon Pere ?

EMMA.

Je l'ai vu tout à l'heure dans la cour.

ELFRIDE *ſe levant.*

Dieu ! quel jour affreux m'éclaire. Seroit-il poſſible ? — Le Roi lui-même ? —

EMMA.

Voilà Edwin.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, EDWIN.

ELFRIDE.

EDWIN, tu viens ſeul? — Que viens-tu m'apprendre?

EDWIN.

Ah!

ELFRIDE.

N'héſite pas, Edwin! Dis, dis-moi tout. J'y ſuis bien préparée. Je pourrai l'entendre, fut-ce la nouvelle la plus affreuſe.

EDWIN.

Oh pourquoi faut-il que je vous l'apprenne. Mon cœur en eſt briſé. — A peine avions-nous fait mille pas dans la forêt, que le Roi fit avancer ſa ſuite pour lever le gibier. Il ordonne au Comte Atelwold, au Chevalier Robert & à moi de reſter. Le Roi marche en avant avec mon Maître. Il parloit avec feu; le Comte paroiſſoit triſte; nous l'étions tous. A peine enfoncés dans le bois, le Roi s'arrête, & dit à mon Maître: « Comte, cette place eſt propre à notre deſ- » ſein. »

TAYLOR INST. OXFORD

ELFRIDE.

Deſſein ? Deſſein a-t-il dit, Edwin ? Ah tyran perfide ! Et je me ſuis fiée à lui !

EDWIN.

Le Roi deſcend. « Oui, « dit-il, » Atelwold, le » Roi vous a pardonné la trahiſon commiſe envers » lui, & la majeſté du Souverain offenſée vous a » fait grace ; mais ce n'eſt point aſſez. Vous m'avez » ravi Elfride, crime impardonnable ; & comme » Homme & Chevalier, vous me devez ſatis- » faction. Je vous la demande. Je vous dégage » des devoirs d'un ſujet. Vous êtes Chevalier, & » nos loix permettent ce combat. Nous combat- » tons pour Elfride ; qu'elle ſoit le prix du vain- » queur. Un de nous doit mourir. En garde ; » défendez votre vie ! » (*Elfride ſoupire douloureuſement, profondément. Ses yeux reſtent mornes, & elle s'appuie ſur l'épaule d'Emma.*) Mon Maître, les yeux toujours baiſſés & triſtes, a gardé le ſilence. Tout-à-coup leurs épées ſe croiſent ; mais le Comte, le brave Atelwold, le ſein preſque découvert, paroît chercher la mort. — Le premier coup du Roi lui a percé le cœur. — Ah ! je l'ai ſenti ce coup ! — Il eſt tombé, & l'épée encore dans le ſein, il a dit au Roi : « Ce ſang re- » concilie tout, Sire, vous êtes vengé ! Vous me » pardonnerez

» pardonnerez à préſent, & Elfride arroſera ma » tombe de ſes larmes-d'amour. Avec cette con- » ſolation, je meurs ſans remords, & je retrouve » enfin ce repos, qu'une ſeule foibleſſe m'a- » voit enlevé ». Le Roi retire ſon épée; mon généreux Maître ſourit, & — meurt. (*Dunſtan ne peut cacher la joie qui chatouille ſon cœur. Elfride, les yeux attachés ſur la terre, garde le ſilence: enſuite elle regarde le Ciel, & ſoupire.*)

EMMA *prenant Elfride entre ſes bras.*

Madame, hélas! Comment vous trouvez-vous, Madame?

ELFRIDE, *avec le ſourire du déſeſpoir.*

Ne me ſoutiens pas, Emma! — Je ne m'évanouirai pas! Je ne pleure pas! Je ne prie point le Ciel de me venger. — Non, je ſuis très-calme. — (*Pauſe.*) Dieu eſt juſte. Si la meſure de tes crimes eſt comblée, tyran, ſon bras s'armera d'éclairs! En attendant que ſa vengeance ſe déploye, dormez Élémens! Terre n'engloutis pas ce monſtre! Porte-le encore avec patience; qu'il acheve ſon exécrable carriere, qu'il augmente de jour en jour le nombre des Veuves pleurantes comme moi. (*Elle commence par pleurer.*) Ah! pourquoi puis-je encore pleurer? Ma douleur n'a pas beſoin de larmes.

DUNSTAN *à Emma.*

Vous feriez bien de la conduire dans ſon appartement. Elle eſt malade, très-malade. La douleur a égaré ſa raiſon.

ELFRIDE.

O Atelwold ! devois-tu être ainſi ſacrifié ?

EMMA.

Remettez-vous, Madame ; je vous conduirai dans votre appartement.

ELFRIDE.

Non, Emma, non ; ne me retiens pas. Il faut que j'aille dans ce Parc, il faut que j'embraſſe encore mon Atelwold, mon Epoux aſſaſſiné, & que mes larmes ſe mêlent au ſang qui jaillit de ſon cœur. Je trouverai peut-être encore le tigre à côté de ſa proie ; s'il me dévoroit auſſi par pitié ! (*Elle veut partir, Edwin l'arrête.*)

EDWIN.

Hélas ! où voulez-vous aller, Madame ?

ELFRIDE.

Edwin, laiſſez-moi.

EMMA.

Oh venez, ma chere Maîtreſſe, venez, vous avez beſoin de repos.

ELFRIDE.

—Où le trouver le repos? — Je le ſais — Jeune frere de la mort, je connois ta demeure! O Atelwold! Atelwold, tu es déja dans ſon temple! Emma, conduis-moi. (*Emma la conduit, Edwin les ſuit.*)

SCENE XI.

DUNSTAN *ſeul.*

EH bien, Dunſtan, tu as triomphé! Souris! — Il m'en a coûté cher auſſi! J'ai ſouffert de cruels affronts! O Elfride, Elfride! ſi le Roi étoit auſſi foible qu'Edwy, (1) certainement tu en aurois trop dit. — Mais violence ou ruſe, il n'importe, réuſſiſſons.

(1) *Liſez dans l'Hiſtoire d'Angleterre de David Hume, vol. 1, chap. 2, les malheurs d'Edwy & d'Egira, & vous trouverez le tableau de l'hypocriſie dans toute ſon atrocité.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

L'Appartement d'Elfride eſt ſombrement éclairé. A gauche, le corps d'Atelwold ſur un lit de repos, une main pendante. A la tête du lit, une table avec une bougie, à côté du lit & vis-à-vis, un ſiége.

SCENE PREMIERE.

ELFRIDE *aux pieds du lit, plongée dans une triſteſſe profonde. Ses yeux mornes ſont attachés ſur le corps de ſon Epoux. Elle tord les mains. De temps en temps, elle regarde le Ciel. Sa pâleur & ſes longs ſoupirs expriment ſa douleur muette. Enfin elle tombe à genoux, ſaiſit la main de ſon Epoux, & la couvre de baiſers & de larmes.*

Tu m'es donc arraché? — à jamais arraché, mon bien-aimé? — Cher Epoux, j'étois plus heureuſe dans tes bras que ſur le trône du monde! — J'étois jadis ſi heureuſe, & me voilà déſeſ-

pérée ! — Monſtre couronné, tu n'as pas même eu aſſez de bonté pour tuer deux Epoux à la fois ! — Et pour qui ton ſang coule-t-il, Atelwold ? Pour Elfride ? (*Elle ſe leve furieuſe.*) Penſée horrible, tu remplis mon cœur de déſeſpoir. (*En ſe regardant.*) Malheureuſe ! tu ne ſuccombes point encore ſous le fardeau qui t'accable ? (*Pauſe.*) Ame chérie, ame de mon Atelwold, du ſéjour immortel que tu habites, ne jettes point un regard de colere ſur la criminelle - innocente. — Être avec toi, c'eſt la ſeule penſée qu'elle aime encore ſur la terre. (*Elle s'approche du lit, & retombe dans ſa premiere mélancolie.*)

SCENE II.

ALBINE, ELFRIDE,

ALBINE *prend doucement le bras d'Elfride, & cherche à l'éloigner du lit.*

VOUS vous abandonnez trop à votre douleur, Madame. Venez, éloignez-vous de ce triſte ſpectacle.

ELFRIDE.

Cruelle, viens-tu auſſi me tourmenter ? Et toi auſſi, tu veux me ravir ma ſeule conſolation. Toi,

qui devois me tendre une main amie, tu m'accables encore davantage! (*avec douleur*) Oh c'eſt...

ALBINE.

Dieu! pouvez-vous ainſi méconnoître Albine? Ma tendreſſe, mes craintes, voilà ce qui m'amene. Chaque regard ſur cet objet ſanglant, rouvre la plaie de votre ame, & dévore vos jours. Permettez-nous de l'éloigner.

ELFRIDE.

Me l'enlever, dis-tu? — Va, tu es mon ennemie. (*en s'approchant du lit*) Non, Reſte précieux de tout mon bonheur, tu ne ſeras point ſéparé de moi. Perſonne ne te recevra de mes mains que la terre, notre mere commune. — Oh que ne puis-je t'enſevelir dans mon ſein, & boire ta cendre avec mes larmes.

ALBINE.

Madame! — Mais vous avez encore envers vous & vos amis, d'autres devoirs à remplir. Vous avez un Pere....

ELFRIDE.

Un Pere? — Il en porte le nom. — Mais regarde (*en lui montrant le corps d'Athelwold*) voilà ſon ouvrage. — Oh Dieu! Si le cœur d'un Pere

eſt auſſi féroce, Albine, cherche la pitié dans le ſein des furies.

ALBINE *à part.*

Ciel! Comment lui annoncer cette nouvelle affreuſe? — (*haut*) O Madame, ma chere Comteſſe, ſi pour quelques inſtans ſeulement vous vouliez vous remettre. Mon cœur briſé, ſaigne avec le vôtre; mais j'étouffe ma douleur, je dois vous conſoler. Et ſi votre cœur fermé pour tout le monde, s'ouvroit encore pour moi, je pourrois vous conſoler, peut-être.

ELFRIDE.

Oh, bonne fille! laiſſe-moi pleurer ſur ton ſein. (*Elle tombe entre les bras d'Albine.*)

ALBINE.

Peut-être éléverai-je encore votre grande ame; votre courage peut-être ſe ranimera. Qui ſait ſi vous n'en aurez pas beſoin pour de nouvelles ſcenes qui ſe préparent.

ELFRIDE *s'arrachant avec effroi des bras d'Albine.*

De nouvelles ſcenes, dis-tu? — Non, mon amie, tes craintes te font illuſion. Puis-je en attendre de plus terribles?

ALBINE.

Mais....

ELFRIDE.

Parle, parle, Albine. Que veut dire ce *mais?*

ALBINE.

Le Roi....

ELFRIDE.

Eſt un aſſaſſin, un lion féroce. Seroit-il encore plus cruel, Albine? encore plus cruel?

ALBINE.

Il vient de rentrer avec le Comte Olgar.

ELFRIDE *avec un profond ſoupir, & après avoir, pendant quelques minutes, regardé Albine d'un air égaré.*

Ah, je ſuccombe. — Quel abîme s'ouvre ſous mes pieds! (*d'une voix étouffée*) Pere dénaturé, veux-tu donc m'y plonger vivante? — Oui, Albine, je les devine tous. Ma douleur étoit trop grande; & j'oubliois quels deſirs ont armé ce tyran.

ALBINE.

Rappellez donc tout votre courage, chere Comteſſe. On craint moins ſon ennemi quand on s'eſt préparé à ſes fureurs.

SCENE III.

OLGAR, LES PRÉCÉDENS.

OLGAR.

EH bien! s'eſt-elle enfin décidée?

ALBINE.

Vous venez trop tôt, M. le Comte. A peine ai-je rempli la moitié de ma commiſſion.

OLGAR.

Sors, je prends ſur moi le reſte.

SCENE IV.

OLGAR, ELFRIDE.

OLGAR.

TU veux donc le voir, Elfride?

ELFRIDE.

Qui, mon Pere?

OLGAR.

Le Roi. — (*Elfride recule d'effroi.*) Tu fré-

mis? Pourquoi, ma fille? — Tu devrois te réjouir, Elfride. Nous ſommes vengés du traître qui nous a déshonorés. Nous ne ſerions qu'à demi vengés, ſi l'on ne nous rendoit ce qu'il nous a ravi. Viens en prendre poſſeſſion, ma fille. Le Roi t'offre ſa main & ſa couronne.

ELFRIDE *à part.*

Dieu! que me faut-il entendre!

OLGAR.

Cette couronne t'appartient depuis long-temps, oublie ce traître qui te l'a ſi long-temps retenue. Il eſt puni.—J'en jure! Si le Roi ne lui avoit repris ſa proie, cette main la lui eût arrachée avec ſon cœur. — Le miſérable! Mais tout eſt paſſé. Oublions-le.

ELFRIDE.

O mon Pere, mon Pere! ne briſez pas le cœur de votre Fille. Vos paroles ſont meurtrieres; elles déchirent l'ame.

OLGAR *menaçant.*

Elfride! Elfride! je ne veux plus entendre ce langage.

ELFRIDE.

Hélas! je n'ai donc plus de Pere?

OLGAR.

Fille aveugle, tu as un Pere. Reconnois donc ſa tendreſſe. Il veut t'aſſeoir ſur un trône, te donner pour époux un Monarque, jeune, aimable. Il veut te rendre heureuſe. Peut-il faire plus?

ELFRIDE.

Ah s'il en faiſoit moins, il en feroit davantage.

OLGAR.

Moins? — Jeune inſenſée — moins n'eſt rien.

ELFRIDE.

O mon Pere, ſi vous pouviez ſentir un ſeul inſtant l'angoiſſe intérieure & les ſouffrances de mon ame, oh vous craindriez de les augmenter! Si votre cœur eſt encore échauffé d'une goutte de ſang paternel, vous aurez pitié de moi.

OLGAR.

Tu m'attendris, Elfride!

ELFRIDE.

Oh, vous me ſauverez donc!

OLGAR.

Mais eſt-il poſſible, ma Fille, que tu puiſſes

ainſi refuſer ton bonheur ? Une paſſion qui ſera éteinte ſous peu de ſemaines, ſous peu de jours, t'aveugle encore. Moi qui n'ai point cette foibleſſe ; moi, ton Pere, qui t'aime, & veut te rendre heureuſe, je dois agir pour toi. Il faut tout gagner ou tout perdre, choiſis. Obéis, ma Fille. Un jour, qui n'eſt pas loin, tu me remercieras d'avoir combattu ta foibleſſe.

ELFRIDE, *qui pendant tout le diſcours de ſon Pere, avoit attaché ſes yeux ſur ſon Epoux.*

O mon Pere ! je n'ai plus rien à deſirer ſur la terre, je n'ai plus rien à eſpérer.

SCENE V.

DUNSTAN, LES PRÉCÉDENS.

DUNSTAN.

LE Roi vous attend, M. le Comte.

OLGAR.

Eh bien, ta réponſe, Elfride ?

ELFRIDE.

Atelwold poſſédera éternellement mon cœur.

OLGAR.

Ma Fille, ſongez à votre réponſe. Je puis ſupporter des foibleſſes ; mais juſqu'à certain degré.

DUNSTAN.

Réfléchiſſez auſſi, Madame, que le Roi a des droits ſacrés ſur vous. Il a expoſé ſa vie, & vous êtes le prix du combat.

ELFRIDE.

Le Voleur de grand chemin n'expoſe-t-il pas auſſi ſa vie ? Rougiſſez de me forcer à vous répondre.

OLGAR.

De par le Ciel, Elfride, ç'en eſt trop ! Tu allumes mon ſang, & — je voudrois être calme. — Obéis, ou tu éprouves toute ma fureur. — Je vais cependant annoncer au Roi ton conſentement. (*Il veut ſortir.*)

ELFRIDE *à ſes genoux.*

O mon Pere ! *Pere* ! — ſi ce mot, — cette larme — trouvent encore le chemin de votre cœur, je vous conjure de ne pas ſacrifier à votre ambition une Fille ſi malheureuſe. Regardez autour de vous. A qui me voulez-vous livrer ? — A un monſtre ! — Ce tyran m'offre une main dégoutante du

ſang de mon Epoux. — Un démon ſeroit-il auſſi cruel ? — Par ces genoux, que j'embraſſe peut-être pour la derniere fois ; par ces genoux ſur leſquels j'étois aſſiſe, comme votre fille unique, votre enfant chéri ; par ces genoux, ces bras qui m'ont porté, lorſqu'à ſon tendre ſouris je pouvois à peine rèconnoître mon Pere, laiſſez-vous attendrir, & ne m'enlevez pas le ſeul bonheur qui me reſte de pleurer mon Epoux, mon cher Atelwold, pendant le peu de jours que j'ai encore à vivre.

OLGAR *la repouſſant.*

Tu n'es qu'une inſenſée ! Il faut te forcer d'être heureuſe ! — Prépare ton cœur, je vais chercher le Roi. — Suivez moi, Dunſtan.

ELFRIDE *encore à genoux.*

Oh toute-puiſſance de mon Dieu, peux-tu laiſſer tomber à ce point la vertu ? — Ah !

SCENE VI.

ELFRIDE *ſe levant.*

Me forcer de le voir? — Lui? l'aſſaſſin de mon Epoux?—Ce tigre qui allonge ſes griffes ſanglantes pour me ſaiſir? (*Pauſe.*) Mais, Edgar, que veux-tu d'Elfride? — Me conduire au trône? Et que mon Atelwold, qui nage dans ſon ſang, ſoit la premiere marche pour y monter? — Penſée effrayante! — Barbares, je défie vos fureurs, & je verrai tous mes membres diſperſés, avant que je trahiſſe mon Atelwold. — Méchant, retire-moi ta couronne, c'eſt un feu d'enfer ſur mon front! Eloigne-toi! — (*allant & venant ſans parler; mais très-émue*) — Mais qu'attends-tu, malheureuſe? — Fuis, fuis, ſi tu veux encore te ſauver. — (*Elle s'approche d'une fenêtre.*) Nuit déſaſtreuſe! Comme les vents hurlent dans la forêt. — Non, non, les élémens ne ſont pas ſi furieux que mes perſécuteurs.—Cours, fuis, Elfride, dans l'ombre d'un repaire tu ſeras plus en ſûreté. (*En voulant ſortir, elle jette un regard ſur le corps d'Atelwold.*) Où vais-je? — Te quitter, mon Atelwold? — Non, je ne le puis! — Je reſte. — Je veux qu'ils me trouvent pleurant ſur ta

bleſſure; qu'ils me tourmentent en ta préſence. Un regard ſur toi, la ſeule penſée que je ſouffre pour toi, ranimera ma force dans les tourmens. — Viens tyran, viens. Tu peux venir. (*Le Roi entre.*) Dieu, les voici! Malheureuſe! (*Elle fuit du côté oppoſé.*)

SCENE VII.

LE ROI, OLGAR, DUNSTAN.

LE ROI *en entrant.*

ELLE me fuit? O Dunſtan, vous m'avez trompé!

DUNSTAN.

Premiers tranſports de la douleur, qui ſeront bientôt calmés.

OLGAR.

Pardonnez-lui ſeulement cette foibleſſe, Edgar: elle eſt femme, & ſe repentira. —

LE ROI.

Lui pardonner? Oh ſi elle-même pouvoit me pardonner & m'aimer. — Elfride, te poſſéderai-je encore?

OLGAR.

OLGAR.

Oui, Sire, elle eſt à vous.

LE ROI *traverſant l'appartement, apperçoit le corps d'Atelwold, & paroît effrayé.*

Ha ! faut il que ton aſpect m'interrompe dans cette douce penſée !

OLGAR.

Quelle imprudence à moi d'avoir conduit Votre Majeſté dans cet appartement !

LE ROI.

Que j'aurois bien voulu trouver des moyens moins violens ! Croiriez-vous, Dunſtan, que je m'en ſuis déja repenti !

DUNSTAN.

Pourquoi donc, Sire ?

LE ROI.

Atelwold étoit mon ami ! Sa mort me l'a bien fait ſentir !

OLGAR.

Mais il vous avoit trahi.

DUNSTAN.

Et vous l'avez vaincu noblement, d'après les

loix de la Chevalerie. L'Egliſe vous déclare innocent de ſa mort; il avoit commis un forfait, & devoit en être puni. Dieu s'eſt ſervi de votre bras ſacré, pour châtier un Criminel, qui depuis long-temps avoit irrité ſa colere. Par quelles calomnies n'a-t-il pas perſécuté les ſaints ordres de notre Egliſe, & les Moines pieux qui en ſont les Membres! Combien de fois ne s'eſt-il pas oppoſé aux vœux de toute la Nation, quand Votre Majeſté, par la bienfaiſance & par la piété de ſon cœur, vouloit étendre dans ſon Royaume l'Egliſe de Dieu, fonder des Cloîtres, & qu'elle ne vouloit pas même épargner ſes tréſors pour ſoutenir la gloire du Dieu vivant, & lui élever des Temples! Laiſſez-là ce repentir inutile. Réjouiſſez-vous de votre triomphe, & recevez la main d'Elfride, que le ciel vous a deſtinée pour vous récompenſer dès ce monde.

LE ROI.

Vous avez raiſon, Dunſtan! Où eſt-elle? où eſt-elle, Olgar?

OLGAR.

Dans la chambre voiſine, ſans doute.

LE ROI.

Il faut qu'elle parte dès aujourd'hui pour Lon-

dres, & vous m'accompagnerez, Comte; telle eſt ma volonté.

OLGAR.

C'eſt donc auſſi la mienne, Sire.

LE ROI.

Vous avez envoyé à Londres. Les carroſſes arriveront-ils bientôt?

DUNSTAN.

Je les attends à chaque minute.

LE ROI *au Comte.*

Croyez-vous qu'elle conſente à nous ſuivre?

OLGAR.

Il le faut bien, Sire, je ſuis ſon Pere.

LE ROI.

Cherchons cependant à l'y préparer.

DUNSTAN.

Cela ſera bien même, Sire.

(*Ils entrent dans un appartement voiſin.*)

SCENE VIII.

ALBINE *entre du côté oppoſé.*

MALHEUREUSE journée, quelle deſtruction as-tu apportée dans notre paiſible retraite ! — Pauvre Comteſſe ! ah ſi je pouvois plus que de pleurer ! — Grand Dieu, ſoutiens ſon courage ! (*Elle s'approche du lit, releve la main d'Atelwold, & la baiſe, en le couvrant du drap mortuaire.*) Que tu as peu joui de ton bonheur ! — O le meilleur des Maîtres, ſi jamais homme a mérité d'en jouir éternellement, c'étoit toi.

(*Elle pleure.*)

SCENE IX.

EMMA, ALBINE.

EMMA.

ALBINE, du ſecours. — Je tremble de tout mon corps — ſecourez notre pauvre Maîtreſſe ; ils la feront mourir déſeſpérée.

ALBINE.

Dieu ! où eſt-elle ?

EMMA.

Entre les mains de ſes perſécuteurs. Le cœur de ſon Pere, plus dur que la pierre, ne s'attendrit point. Et le Roi, toujours excité par un monſtre, par Dunſtan; & ſéduit par la beauté d'Elfride, tour-à-tour prie, menace.....

ALBINE.

Et la Comteſſe?

EMMA.

Tranquille, ſilencieuſe, les yeux égarés, elle ne paroît plus ſentir ſes malheurs. Mais quand ſon Pere lui a annoncé que demain, à la pointe du jour, elle partiroit pour Londres, alors ſon déſeſpoir les a fait tous frémir.

ALBINE.

Elfride, Elfride, te voilà perdue ſans retour! — Ils te conduiſent à la Cour d'Edgar! — Mais ce ne ſont peut-être que des menaces?

EMMA.

Oui, ſi les carroſſes du Roi ne les avoient pas confirmées. — La Comteſſe vient de les entendre arriver de Londres. Tout-à-coup elle s'eſt élancée de ſon ſiége avec des cris déchirans, le Roi l'a

priſe, dans ſes bras — Comme elle l'a repouſſé avec horreur ! — Comme elle arrachoit ſes cheveux! — Je les ai vus ſe dreſſer ſur ſon front — Son effrayante pâleur, ſa voix étouffée, ſes lévres tremblantes, ſes regards enflammés.... O Albine ! je n'ai pu ſupporter ce douloureux ſpectacle. Dieu ! grand Dieu ! que va devenir ma bonne Maîtreſſe ?

ALBINE.

Oh ciel ! — La voici.

SCENE X.

ELFRIDE, LES PRÉCÉDENS.

ELFRIDE *tout en déſordre & les cheveux épars.*

LES barbares..... (*Ses yeux égarés cherchent le corps d'Atelwold, qu'elle ne voit plus.*) Où eſt-il ? où eſt mon Atelwold ? — Et lui auſſi, vous ne l'avez enlevé?—Furies ! — rendez-le moi, je ne puis, je n'oſe être ſéparée de lui.

ALBINE.

On ne l'a pas emporté, Madame.

ELFRIDE.

Il eſt ici ? Encore ici ? (*Emma ſouleve le drap mortuaire, Elfride le jette au loin, & ſoupire ; en regardant Atelwold, avec douleur, elle reſte immobile, & devient peu-à-peu inſenſible. Dès ce moment, elle ne parle plus. Albine cherche à l'éloigner du lit de repos, & elle la ſuit : tout-à-coup s'arrachant de ſes bras, hors d'elle-même, elle erre par la chambre, à pas inégaux. De longs ſoupirs s'échappent de ſon ſein. Ses mains ſuppliantes ſe levent quelquefois vers le ciel. Albine & Emma la ſuivent, & prennent de temps en temps ſa main ; mais on voit qu'elle ne s'en apperçoit pas. Enfin elle tombe ſur un ſiége, vis-à-vis du lit. Emma pleurante, s'approche, & lui ſoutient la tête. Albine eſt à genoux devant elle.*)

ALBINE.

Comment vous trouvez-vous, Madame ? — Remettez-vous. Pour l'amour de Dieu, ne laiſſez point abattre votre courage. (*Elle baiſe la main d'Elfride, qu'elle tient dans les ſiennes.*)

(*On voit qu'Elfride ne l'entend plus ; ſon cœur palpite, ſes regards ſont fixés ; quelquefois elle ſe releve avec un profond ſoupir, & retombe ſur ſon ſiége.*)

EMMA.

O Dieu ! Albiſe, elle ſe meurt.

(*A ces mots, Elfride ſe releve un peu, regarde Emma d'un œil tranquille, & leur fait ſigne à toutes les deux de s'éloigner.*)

ALBINE.

Que nous vous laiſſions ſeule, Madame ? Non, permettez nous de reſter avec vous.

(*Elfride répéte le même ſigne.*)

EMMA.

Elle veut repoſer. Viens, Albine, ne nous éloignons pas beaucoup. (*Emma & Albine s'éloignent, pâles de frayeur.*)

SCENE XI.

ELFRIDE *reſte quelques minutes ſans mouvement ſur ſon ſiége ; enfin elle ſe leve, & d'un pas chancelant s'approche du lit. Elle paroît effrayée en appercevant Atelwold ; elle tombe ſur le lit, l'embraſſe encore, & s'en éloigne. Elle erre par la chambre dans le plus*

affreux déſeſpoir. Elle retourne au lit, & s'y arrête penſive ; elle tire un poignard, & c'eſt le même qu'elle avoit arraché des mains de ſon époux ; elle le baiſe avec tranſport, regarde le ciel en ſoupirant, & ſe tue. Elle tombe aux pieds du lit.

SCENE XII & derniere.

ELFRIDE, LE ROI, OLGAR, DUNSTAN.

LE ROI *accourant.*

COMTESSE, où êtes-vous? — Quel ſpectacle d'horreur! — Un poignard ſanglant à vos pieds? — Dieu, qu'avez-vous fait? malheureuſe Elfride! (*tombant à ſes genoux.*) Oh! qu'avez-vous fait?

ELFRIDE.

Je triomphe, & vous — pardonne. (*Elle meurt.*)

LE ROI.

Infortunée — Faut-il que je vous perde Elfride? — Non, je n'y ſurvivrai jamais. — Elfride, Elfride, il faut que vous viviez! — (*en ſe levant impétueuſement.*) Au ſecours! au ſecours! Secourez-là!

OLGAR *s'approchant vivement.*

Qu'eſt-ce ? (*appercevant Elfride.*) Ha ! O ma Fille, ma Fille !

DUNSTAN *effrayé.*

Que vois-je ?

LE ROI.

Monſtres ! êtes-vous ſatisfaits ? Toi, tu as ſacrifié ta Fille à ton ambition ; & toi, pour ſervir ta vengeance, — tu m'as fait aſſaſſiner mon ami. — Fuyez, malheureux, fuyez ! Un autre vengera ſur vous l'innocence : je n'oſe, ma main tremble, elle fume encore de ſang.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

WALWAIS

ET

ADÉLAÏDE,

DRAME

EN CINQ ACTES,

PAR

M. le Baron DE DALBERG.

M. le Baron de Dalberg, premier Chambellan de S. A. S. Mgr. l'Electeur de Baviere & du Palatinat, eſt chargé depuis 1778, par ordre de ſon Souverain, de diriger le Théatre de Mannheim, & ce Théatre paſſe aujourd'hui pour être un des meilleurs de l'Allemagne. En 1779, M. le Baron y a fait repréſenter, avec ſuccès, *Walwais & Adélaïde*, ſon premier Ouvrage; on l'a donné depuis avec le même ſuccès à *Munick*; il eſt traduit en *Suédois* & en *Hollandois*. Enſuite il a fait paroître *Cora*, Opéra deſtiné pour le Théatre de Vienne: le Chevalier Gluck en fera la muſique. *Electre*, Mélodrame, mis en muſique par M. Kannatich, & repréſenté à Mannheim en 1782. *Le Converti à la Campagne*, Drame en deux actes, repréſenté à Hambourg en 1781. *Le Bailli Graumann* & les *Erreurs de l'Amour & de la Jalouſie*, deux Comédies imitées de l'Eſpagnol, de *Lopez de Vega*, & arrangées pour le Théatre Allemand. Il a fait depuis *Caroline de Horrenberg*, Comédie en cinq actes, & *François de Sickingen*, Tragédie en cinq actes; mais ces deux Pieces ne ſont point encore imprimées; la Tragédie cependant a été repréſentée à Mannheim, où elle a eu le plus grand ſuccès.

Les Allemands doivent avoir d'autant plus d'obligation à M. le Baron de Dalberg, de ce qu'il s'occupe à enrichir leur Théatre, que des affaires plus importantes ne lui permettent de donner à ce travail, que ſes momens de loiſir.

A M. LE BARON

DE G***.

Votre ſuffrage, mon Ami, & les encouragemens d'une Société qui m'eſt chere, m'ont enfin déterminé à publier cet Eſſai dramatique.

Le trait de la vie de Gustave Adolphe, *que j'ai lu dans* le Journal Encyclopédique, *& confirmé par Bayle & les Journaux Anglois, m'a paru digne de la ſcene. Je me ſuis livré aux impreſſions que cet événement a fait ſur mon cœur. Je n'ai point eu d'autre motif. Qui ne ſuit pas, une fois en ſa vie, les douces impreſſions du cœur !*

PERSONNAGES.

GUSTAVE ADOLPHE, Roi de Suede.
WALWAIS, Ami du Roi.
LE COMTE DE BRAHE.
ADÉLAIDE, Sœur du Comte de Brahe.
CHRISTIERNE. } Officiers Suédois.
WRANGEL. }
LÉONOR, Suivante d'Adélaïde.
LE PERE DE WALWAIS, un Payſan.
OFFICIERS Suédois.
PAYSANS Suédois.

La Scène eſt en Suede.

WALWAIS

ET

ADÉLAÏDE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

WALWAIS *assis sous un berceau, un livre à la main. Dans le fond du théatre, des Payſans.*

VOILA deux longues heures qu'il m'entretient ſur l'amitié, & mon cœur n'eſt point encore ému! — Oui, s'occuper ainſi, c'eſt dangéreux pour le cœur. — Comment l'homme peut-il raiſonner, quand il ne devroit que ſentir! — Comment cher-

cher dans un tiſſu de froides conſéquences la vérité, que l'aſſentiment intérieur peut ſeul lui révéler? Au nom de l'amitié, des torrens de plaiſirs inondent mon ame, & je ſens s'échapper de mon œil une larme brûlante. Tes froids raiſonnemens me glacent; c'eſt dans l'exercice, dans la jouiſſance des vertus & de la bienfaiſance qu'on découvre la ſource de l'amitié, cachée profondément dans le cœur de l'homme. — Malheureux Auteur! ſi la joie des autres avoit réjoui ton cœur, ſi les cris de l'infortune t'avoient arraché des larmes, tu n'aurois pas fondé l'amitié ſur l'intérêt. — Une loi ſévere devroit défendre à ceux qui n'ont point donné des preuves de vertu & de probité, d'écrire ſur les grands objets de la morale. — Un Payſan à ſa charrue, en ſait plus que ces têtes ſavantes, ces cœurs glacés. — Mais continuons.

(Il continue de lire.)

SCENE

SCENE II.

LE ROI, LES PRÉCÉDENS.

LE ROI, *ſans voir Walwais.*

LA chaſſe eſt perdue. C'eſt en vain que je la cherche, je n'entends plus rien — rien. — J'en ſuis bien éloigné. Ce maudit ſentier m'a égaré dans la forêt. A peine avoit-on donné le ſignal de la chaſſe, que l'aboïement des chiens m'a fait croire qu'en ſuivant ce chemin frayé, je ſurprendrois le cerf; mais en vain. Plus j'avançois, plus je m'éloignois de la chaſſe. — Où ſuis-je à préſent? — Loin de Stockholm. — Le ſoleil commence à deſcendre, — je n'ai pas de momens à perdre. (*apperçevant Walwais.*) Voici quelqu'un! — Mon bon ami, je me ſuis égaré dans mon chemin. Ne pourriez-vous pas m'avoir un conducteur, en le payant, s'entend?

WALWAIS.

Il ne faut pas d'argent pour cela, Monſieur: je vous en ſervirai; venez.

LE ROI *à part.*

Je veux connoître ce brave garçon. (*A Walwais.*) Un mot.

WALWAIS.

Tant qu'il vous plaira, Monſieur.

LE ROI.

Vous liſiez ſous ce tilleul — Cette occupation & votre cœur généreux me font deſirer de vous connoître plus particuliérement. Je ne crois pas que vous ſoyez Payſan.

WALWAIS.

Pardonnez-moi: mon Pere eſt un Laboureur du Village voiſin, & je cultive auſſi la terre pour nous nourrir tous deux.

LE ROI.

Comment. — Et vous liſiez ici?

WALWAIS.

J'ai paſſé les premieres années de ma jeuneſſe à apprendre, ce qu'on appelle ſcience. Mon Pere m'a fait étudier à l'Univerſité royale d'Upſal, & il y a ſacrifié la plus grande partie de ſa fortune. Dieu m'a donné quelque intelligence, & voilà pourquoi mes Profeſſeurs m'ont recommandé au

vieux Comte de Brahe. — Le Comte a voulu que je demeuraſſe dans ſa maiſon, & m'a fait achever mon éducation avec celle de ſes enfans.

LE ROI *à part.*

Avec Adélaïde. — A merveille — dans la maiſon du vieux Brahe ! — Ce ſeroit aſſez ſinguliér. — (*A Walwais.*) Eh bien ?

WALWAIS.

Le vieux Comte, qui m'aimoit comme ſon fils, eut ſoin de ma fortune, & m'obtint une place des bontés du Roi. Cependant mon Pere, déja très-âgé, fut accablé d'une grande maladie, qui lui ôta la force de cultiver ſon petit champ, & de pourvoir ſeul à ſa ſubſiſtance. Ma nouvelle place m'éloignant trop de mon vieux Pere, je la refuſai ; j'ai cru, de mon devoir, d'employer les forces que j'ai reçues de mon Pere, à ſoutenir ſa vieilleſſe. — D'ailleurs, j'ai toujours aimé l'état du Laboureur. Depuis trois ans, je cultive ici le champ de mon Pere, qui nous fait ſubſiſter l'un & l'autre médiocrement. Quand j'ai fini ma journée, je viens m'aſſeoir ſous ce tilleul ; mon corps fatigué, y prend une vigueur nouvelle, & je nourris mon eſprit & mon cœur de bons écrits ſur la morale, que me prêtent quel-

ques amis voiſins. Ainſi paſſent les heures & les jours, & je ſuis toujours content.

LE ROI *à part.*

Je ne crois certainement pas me tromper,—c'eſt lui ! (*A Walwais.*) Votre caractere grand & noble m'étonne.

WALWAIS.

Et tout autre, à ma place, Monſieur, en agiroit de même.

LE ROI.

Votre nom ?

WALWAIS.

Paul Walwais.

LE ROI *à part.*

C'eſt lui ! — Rencontre heureuſe ! On m'a trompé ; mais je veux pénétrer plus avant dans ſon ame avant de me découvrir. (*A Walwais.*) Oſerai-je vous demander quel eſt le ſujet de ce livre que vous liſiez avec tant d'attention ?

WALWAIS.

L'amitié. — Mais elle eſt peinte dans cet ouvrage avec des couleurs bien foibles. L'Auteur prétend que l'intérêt ſeul fait naître l'amitié parmi les hommes. — Mon cœur, dans lequel je ſens

une bien plus noble ſource de l'amitié, eſt pour moi la meilleure réfutation de ce faux principe. S'il n'y a plus ſur la terre d'amitié ſincere & noble, il n'y a donc plus ni vertu, ni probité. L'amitié & la véritable vertu, ont une origine commune dans nos ames.

LE ROI *à part.*

Voilà l'ami que j'ai tant deſiré! (*A Walwais.*) Vous ſeriez le digne ami d'un Roi!

WALWAIS.

Moi, Monſieur? vous vous trompez.

LE ROI.

Non. — Les vrais amis ſont ſi rares; — mais plus rares encore pour les Rois.

WALWAIS.

Quelle en eſt la raiſon? — Si les Princes & les Rois n'ont pas de vrais amis, ce ne peut être que leur faute. Un Prince, un Roi, qui cherche le bien de l'humanité, & qui, pour exercer ſes grandes vertus, choiſit un homme honnête auquel il donne toute ſa confiance, acquiert, par ce choix même, un véritable ami. Les ſeules vues qui réuniſſent les hommes, rendent leurs liaiſons, leurs amitiés nobles, durables, éternelles. On trouve

encore de belles ames ; — oui, l'on trouve encore de belles ames ; — & il n'y a que l'homme de bien qui puiſſe être l'ami d'un Roi. S'il y avoit ſeulement plus de Souverains qui vouluſſent mettre leur confiance en des hommes vertueux.

LE ROI.

Et votre Roi — Guſtave....

WALWAIS.

Notre Guſtave — eſt un brave Héros; mais c'eſt encore l'ami des hommes. Je ne l'ai jamais vu pendant mon ſéjour à Stockholm, car il étoit toujours à la tête de ſes armées; je le connois cependant. — Monſieur, il n'y a guere de mortel plus brave & meilleur que notre Guſtave. Je réponds ſur ma vie de ſon bon cœur. J'aime à croire que ſon grand cœur eſt ſenſible à l'amitié.

LE ROI.

Oui, le cœur de Guſtave eſt bon, ſenſible à l'amitié dont il connoît le prix. — Je ſuis Guſtave Adolphe. — Walwais, ſoyez mon ami.

WALWAIS *à ſes genoux.*

Sire.

LE ROI.

Je connois depuis long-temps vos mœurs & votre intelligence, Walwais. Le feu Comte de

Brahe m'a ſouvent parlé de vous avec enthouſiaſme. Dès-lors, je deſirois vous avoir pour mon ami : mais des calomnies, de fauſſes accuſations ont étouffé en moi le deſir de vous appeller à ma Cour. — Aujourd'hui que je vous connois mieux, vous ne me quitterez plus ! — Venez, ſuivez-moi : à mon âge, j'ai beſoin d'un homme qui ne flatte point, qui penſe auſſi noblement, auſſi juſtement, auſſi ſagement que Walwais. — Suivez-moi.

WALWAIS.

Pardonnez, Sire ! — Je n'abandonnerai point mon vieux Pere. (*Aux Payſans*) Mon Pere, — & vous tous, venez, accourez : — voici notre Roi, notre grand Guſtave.

LES PAYSANS.

Le Roi, notre Guſtave ! C'eſt lui — c'eſt lui. (*Deux Payſans amenent le vieux Walwais, & ſoutiennent ſes pas chancelans.*)

WALWAIS Pere *s'approchant.*

Oui, par mes cheveux blancs, c'eſt lui. Je l'ai vu partir pour ſa premiere campagne. Voyez, mes enfans, quel œil brave !

WALWAIS.

Voici mon Pere.

WALWAIS Pere.

Grand Roi, que je voudrois bien embraſſer vos genoux; mais, ô Dieu! les miens ne veulent plus me ſoutenir: ah je n'en puis plus!

LE ROI.

Aſſeyez-vous ſur ce gazon, bon vieillard. (*il lui aide à s'aſſeoir*) vous pouvez vous eſtimer heureux d'avoir un ſi bon fils.

WALWAIS Pere.

Oui, de bons enfans, c'eſt le plus grand bonheur dont un Pere puiſſe jouir dans ce monde. Je rends mille graces au ciel d'avoir donné à mon fils un ſi grand cœur. — Il n'eſt pas ſoldat; mais certes, il ne manque pas de courage: — il tient de ſon Pere.

LE ROI.

Il n'eſt pas néceſſaire d'être ſoldat pour rendre à ſa patrie des ſervices importans. Je ſais auſſi le prix d'un Agriculteur laborieux. — Avez-vous ſervi, Vieillard?

WALWAIS Pere.

Si j'ai ſervi? — Guſtave! — Voyez mon ſein cicatriſé. — J'ai fait quatre campagnes, & tout briſé, tout foible que je ſuis, mon cœur palpite de joie, quand j'entends parler de guerre.

LES PAYSANS.

Pour Guſtave, nous donnerions tous notre vie. — Nous avons auſſi entendu les boulets ſiffler dans les vents.

LE ROI.

Quel plaiſir, quels délicieux momens ! Oh je ne changerois pas ce plaiſir contre la joie d'une bataille gagnée. Mes enfans, vous êtes de braves ſujets; avec vous, je ne crains aucun ennemi. (*ſerrant la main du vieux Walwais*) J'ai une grace à vous demander, à vous ! — Ne me la refuſez pas.

WALWAIS Pere.

Tout — tout — ma vie eſt à vous, Guſtave.

LE ROI.

Walwais, je vous demande beaucoup, beaucoup; je demande votre fils, il faut me le donner. — J'ai beſoin de lui, — grand beſoin.

WALWAIS Pere.

Mon fils ? — Paul, le veux-tu ?

WALWAIS.

Mon Pere ! vous abandonner ? Le Roi eſt juſte, il lit dans mon cœur.

LE ROI.

Suivez donc votre fils, bon Vieillard; & venez avec nous, j'aurai ſoin de vos jours, vous les paſſerez dans l'aiſance & le repos.

WALWAIS Pere.

Grand Dieu, quel bon Roi! (*pleurant*) Je veux finir ici le peu de jours que j'ai encore à vivre. — Je n'ai plus de forces, je ne peux être qu'un fardeau. — Toi, mon fils, pars; — je te donne ma bénédiction. — Un jour nous nous reverrons.

WALWAIS *embraſſe vivement ſon Pere.*

Mon Pere, qu'il m'en coûte de vous quitter. J'obéis au Roi, comme ſujet; ce n'eſt que pour Guſtave que je puis faire un ſi grand ſacrifice.

LE ROI.

Votre Pere ne manquera de rien, — je prends ſoin de ſes jours.

WALWAIS.

C'eſt une conſolation. (*Aux Payſans.*) Et vous auſſi, j'ai de la peine à vous quitter.

UN PAYSAN.

Paul, nous te le jurons, nous te le jurons ſur

notre ame, nous te remercierons éternellement de nous avoir rendus ſi heureux.

LE ROI.

Il vous a rendus ſi heureux? — Que voulez-vous dire?

UN PAYSAN.

Oui, grand Roi, écoutez.

WALWAIS.

Ah — laiſſez....

Un autre PAYSAN.

Non, non, il faut que le Roi le ſache. Il y a trois ans, nous étions encore bien pauvres. Une grande partie de nos champs n'étoit point encore cultivée. — On avoit beau faire — on ne moiſſonnoit que de mauvaiſes herbes. La guerre ſurvint, & nous ſerions tous péris de faim & de miſere, ſi le ciel ne nous eût envoyé Walwais. Il commença d'abord à labourer ce champ, & à nous enſeigner à le cultiver. —— Nous mîmes tous enſemble avec lui la main à l'ouvrage, & le champ devint fertile. L'année ſuivante, nous eûmes une pleine moiſſon. Alors il auroit fallu que vous viſſiez nos remerciemens & notre joie. — Oui, tout le monde, les jeunes

gens, les vieillards & les enfans, nous l'avons tous comblé de bénédictions.

WALWAIS Pere.

Quelle joie céleſte, lorſqu'au lever du ſoleil, je viens m'aſſeoir ſur ce champ : — que j'y reſte aſſis tout le jour, & que je me dis dans mon cœur : Tout ce que tu vois-là, tout cela, tout, c'eſt ton fils qui l'a planté ! — Je pleure alors comme un enfant. — Auſſi c'eſt dans ce champ que je veux qu'on m'enterre.

LE ROI.

Bon Vieillard, votre fils eſt grand à mes yeux ; & vous — vous êtes un brave Suédois. — Mais voilà Wrangel : — comme il eſt pâle & défait.

SCENE III.

WRANGEL, LES PRÉCÉDENS.

WRANGEL *eſſoufflé.*

GRACES au ciel, voici le Roi.

LE ROI.

Vous êtes tout en déſordre, Wrangel, vous ſeroit-il arrivé quelqu'accident ?

WRANGEL.

Si la frayeur & l'inquiétude ſont peintes ſur mon viſage, vous ne devez pas vous en étonner, Guſtave! Ne ſuis-je pas un des plus fideles ſerviteurs de Votre Majeſté? — un brave homme, qui vous aime du cœur?

LE ROI.

Oui, certainement, Wrangel, je vous ai toujours connu & apprécié.

WRANGEL.

Vous devez donc deviner aiſément la cauſe de mon trouble. Il y a une heure, qu'à cent pas de moi, je vous vois dans le plus grand danger, ſans pouvoir vous ſecourir. Vous êtes tombé avec votre cheval dans le précipice. — La riviere étoit entre nous. — Je me jette à la nage avec mon cheval; mais arrivant de l'autre côté du torrent, je vous ai perdu de vue. — C'étoit en vain que je cherchois Guſtave. Il n'y a pas de danger auquel vous ne vous expoſiez. — A la guerre — toujours au milieu du feu. Qu'un de nous périſſe encore, peu importe; mais vous, Guſtave! Il faut, oui il faut ménager votre vie. — Je parle du cœur.

LE ROI.

Brave Wrangel, vous n'avez pas tort. Je me

ſuis aujourd'hui un peu trop expoſé, trop pour le plaiſir de la chaſſe ; mais à l'armée, dans la bataille, je ne ſuis que ſoldat comme vous, & ce n'eſt que par la valeur, que par ſon courage que ſe diſtingue le ſoldat. — Que ſont cent ans de vie pour un moment de courage ? Vous le ſavez auſſi bien que moi, Wrangel. — Je vous remercie cependant de votre conſeil d'ami. — Une autre fois, je ſerai plus prudent à la chaſſe. — Connoiſſez-vous cet homme-là ?

WRANGEL.

Ses traits me ſont connus. — Sur mon ame, c'eſt Walwais, mon ancien ami. — Je le voyois tous les jours dans la maiſon du vieux Comte de Brahe. (*Il l'embraſſe.*) Quel heureux ſort nous raſſemble ici ? Mais ſous quels habits, mon ami !

LE ROI.

Vous ſaurez tout, Wrangel ; venez, le ſoleil eſt près de ſon coucher, je n'ai pas de temps à perdre. — (*à part*) Oh Adélaïde ! il faut que je lui parle encore aujourd'hui. Walwais connoît auſſi cet Ange, quel double plaiſir ! (*Le Roi ſerre la main du Vieillard.*) Adieu, bon Vieillard. J'aurai ſoin de vous & de votre fils. — Nous nous reverrons bientôt.

WALWAIS Pere.

Veuille le ciel! Que Dieu, Guſtave, accompagne & béniſſe tous vos pas. Quand vous marcherez contre les ennemis de la Suede, maintenant que je ne puis plus combattre, je prierai pour vos ſuccès, — & ma priere aura de la force! Adieu, mon fils, que tu es heureux de pouvoir accompagner un Roi ſi brave, ſi bon. Sois-lui toujours fidele, & meurs pour ſa défenſe.

WALWAIS.

Adieu, mon Pere, Dieu m'eſt témoin de ce que je ſouffre à m'éloigner de vous; mais voilà mon Maître. Adieu, je viendrai tous les jours vous voir.

LES PAYSANS.

Nous allons conduire le Roi.

LE ROI.

Mes bons amis, conduiſez-moi à travers les champs que Walwais vous a rendus fertiles, c'eſt me donner une joie nouvelle. — (*en ſortant*) La belle journée. (*Il regarde encore autour de lui.*) Dieu vous garde, bon Vieillard. (*Ils ſortent.*)

WALWAIS Pere, *ſeul.*

Quelle joie pour mes vieux jours! je ne pou-

vois m'y attendre ; — à préſent, je mourrai plus tranquille, plus heureux. — Tout le Village va ſavoir dès aujourd'hui mon bonheur, tout mon bonheur. — Il faut qu'ils ſe réjouiſſent tous avec moi. — Venez, venez, mes enfans, conduiſez-moi.

(*Il ſort, ſoutenu par quelques jeunes Payſans.*)

ACTE II.

Un Antichambre dans le Château.

SCENE PREMIERE.

WRANGEL, CHRISTIERNE, *pluſieurs* OFFICIERS.

CHRISTIERNE.

OUI, Wrangel, j'ai fait bien des recrues dans mon voyage. — Camarade, il faut que tu les voies, des hommes comme des chênes! — Il y en a un qui m'a bien diverti, c'eſt un fils unique enlevé à la charrue. Le Pere, un vieux drôle, la mere, une antique ſorciere, ſont accourus à ſon ſecours, ils vouloient que je leur rendiſſe leur grand benêt de fils; — ils m'étourdiſſoient de leurs criailleries; mais martin-bâton leur a, je crois, appris à vivre pour long-temps. — Ces chiens de Payſans s'imaginent que leurs enfans ſont bons à autre choſe qu'à être tués.

WRANGEL.

Je frémis.

CHRISTIERNE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

WRANGEL.

Il s'en eſt fallu de bien peu que tu n'aies appris une triſte nouvelle à ton arrivée. A ſa dernière chaſſe, le Roi a fait une chûte terrible : il a manqué périr. — Je l'ai vu tomber, & ne point ſe relever; — je ne pouvois le ſecourir, & mon cœur étoit déchiré. — Pour tous les tréſors du monde, je ne voudrois pas me trouver en pareille inquiétude.

CHRISTIERNE *riant.*

Ton inquiétude me fait rire. Voilà un malheur bien terrible que de tomber, que de perdre ſon chemin! Je ſuis mille fois tombé de cheval, & plus dangéreuſement, peut-être; j'ai auſſi quelquefois perdu mon chemin, & cependant me voilà. — D'ailleurs, les Rois..... Ils ont leurs génies qui les protégent.

WRANGEL.

Je crains peu le danger qui me regarde; mais quand je vois notre Guſtave près de périr, alors...

CHRISTIERNE.

Wrangel, regarde-moi, mais garde ton ſérieux.

— Si tu disois cela en présence du Roi, je te pardonnerois, tu aurois tes vues. — Par la flatterie, on obtient toujours la faveur des Grands; — mais de me conter cela à moi — à moi! — Tu veux nous plaisanter, apparemment, avec tes sentimens délicats, ton amour pour le Roi.

WRANGEL.

Ne me connois-tu pas encore, Christierne, je n'ai jamais su flatter: en parlant de mon attachement pour mon Roi, je parle du cœur.

CHRISTIERNE.

Camarade, tu es à la Cour, & tu ne sais pas flatter? — tu es Soldat, & tu es sensible? — tu as un cœur tendre, toi? — Tais-toi donc, tu me fais rire, — je te dis que tu me fais rire.

WRANGEL *d'un ton très-sérieux.*

Oui, je suis sensible, & je suis soldat.

CHRISTIERNE.

Soit! tu as ta maniere de voir: chacun la sienne; soit. — Dis-moi donc quel est cet Etranger que j'ai vu ce matin entrer chez le Roi? Il est resté long-temps seul avec lui, ensuite il est rentré chez le Chancelier. Il m'a l'air bien pauvre; il vient apparemment s'approcher de la Cour

pour ne pas mourir de faim dans ſa chaumiere. A peine a-t-il un habit.

WRANGEL.

Les dehors ſont trompeurs. Sache que cet homme dont tu as ſi triſte opinion, eſt un homme du plus rare mérite, un brave-honnête-homme. Guſtave l'a rencontré par haſard à cette même chaſſe dont je viens de te parler. Il a éprouvé ſon cœur & ſa prudence, & il en a fait ſon ami.

CHRISTIERNE.

Là, tout de ſuite, au premier coup-d'œil?

WRANGEL.

Avant de le voir, le Roi connoiſſoit déja ſes talens & ſes bonnes qualités. D'ailleurs, la vertu ne ſe méconnoît pas, ne ſe cache pas; ſes traits, au premier regard, enchaînent les cœurs honnêtes. Guſtave ſait lire ſur le front d'un homme ce qu'il en doit attendre.

CHRISTIERNE.

Et le nom de ton Héros?

WRANGEL.

Walwais. — Ce même Walwais, élevé dans la maiſon du feu Comte de Brahe, — à qui tu as

de ſi grandes obligations, qui t'a reconcilié avec ton Pere; — tu ſais bien.

CHRISTIERNE.

Walwais ici? (*à part*) O rage! ſa préſence me rappelle combien je me ſuis avili. (*haut*) Ce fils de Payſan nous enlevera toutes les faveurs de la Cour. Il me ſemble que des gens qui journellement, depuis tant d'années, ſont auprès du Roi, auroient de plus grands droits à ſa confiance, à ſes faveurs, que des Etrangers qui arrivent, — le ciel ſait d'où.

WRANGEL.

Nous ne pouvons pas tous prétendre à la confiance du Roi; en cela, comme tous les autres hommes, il ſuit les mouvemens de ſon cœur, — & un ſeul moment vaut ſouvent plus ici que pluſieurs années. — Mais ſoyons juſtes, Chriſtierne; eſt-il un homme dans toute l'armée qui puiſſe citer une ſeule action brave ou généreuſe, connue de Guſtave, qui n'ait pas été récompenſée? Chaſſe donc enfin ces idées mélancoliques & envieuſes; elles ne peuvent avoir, & n'auront pour toi que des ſuites funeſtes.

CHRISTIERNE.

Aujourd'hui Walwais prend un mouſquet en main, deux jours après, le voilà Colonel; &

moi, qui ſers depuis dix ans, je n'ai pas encore un Régiment. Eſt-ce là récompenſer des ſervices? Tous mes deſirs échouent. J'avois quelque eſpérance prochaine d'entrer dans les faveurs du Roi: voilà mes projets détruits. — (*à part*) Walwais découvrira ce qui eſt arrivé entre mon Pere & moi, il s'en glorifiera, & toutes mes eſpérances s'évanouiront. — Mais je réuſſirai bientôt à l'éloigner — — à le perdre. Je lui tendrai des piéges — dont il ne ſaura jamais ſe garantir.

WRANGEL.

Jeune étourdi, ſans conduite, diſſipateur, ton Pere te vouloit deshériter. Le bon cœur de Walwais l'intéreſſe à ton ſort, te reconcilie avec ton Pere. Peux-tu rien craindre d'un tel homme? Que peux-tu craindre?

CHRISTIERNE.

Tout. La préſence de Walwais rappellera mes anciens égaremens; il me peindra au Roi, j'en ſuis ſûr, ſous des couleurs noires, il me nuira! —Et d'ailleurs ſa préſence m'inſulte. Ma réſolution eſt formée. (*à part*) Oh il me vient une idée heureuſe! — Le Roi aime Adélaïde; Adélaïde avoit quelque amitié pour Walwais; le jeune de Brahe eſt vif, emporté; — bon, — à merveille. — Je réuſſirai.

Le Roi.

SCENE II.

LE ROI, LES PRÉCÉDENS, *pluſieurs Officiers*, WALWAIS.

LE ROI *à ſes Officiers.*

NOUS avons manœuvré long-temps aujourd'hui; — cependant je ne ſuis pas très-content de mon travail. (*à part*) Maudites diſtractions. (*haut*) Les nouvelles évolutions auroient pu mieux réuſſir. — Wrangel, vous entendez bien la manœuvre. — Dans notre derniere bataille, à la journée de Dantzig, nous avons fait une faute qui nous a coûté cher. Vous ſavez que la double attaque imprévue de la cavalerie de l'ennemi nous mit en déſordre, diſperſa notre armée, & nous arracha la victoire. J'ai imaginé des évolutions qui, dans pareille attaque, ſeroient, je crois, d'un bon effet. (*Il tire ſon épée, & trace le plan de ſa bataille ſur la terre.*) Voici mon infanterie rangée en bataille, l'artillerie là; — l'ennemi vient d'ici & de-là, — & voilà comment l'infanterie ſe retourne ſubitement, ſe diviſe en deux

colonnes, & fait face à l'ennemi de tous côtés. — Que penſez-vous de cette manœuvre, Wrangel?

WRANGEL.

Sire, je la trouve bonne, — mais très-bonne, — excellente.

LE ROI.

J'eſpere que dans notre premiere guerre, elle pourra nous être utile. Guerriers, nous allons bientôt entrer en campagne. Les braves Allemands demandent nos ſecours. Je veux affranchir cette brave Nation du joug de l'eſclavage. Je donnerai le repos à l'Allemagne, & je contribuerai à détruire l'intolérance. Ferdinand s'eſt flatté, que ſon titre d'Empereur lui donnoit quelques droits ſur des hommes libres; je veux le détromper. Mon cœur ſe réjouit d'avance, quand je penſe que je combattrai pour une Nation ſi brave, pour une Nation qui a une origine commune avec la nôtre. — Demain, Meſſieurs, au lever du ſoleil, je ferai la revue de mes troupes; — je veux que toute l'armée ſe raſſemble. — De Brahe, écoutez. (*De Brahe s'approche.*) De Brahe, vous avez encore une querelle; — ne contiendrez-vous donc jamais votre bouillant caractere? — Vous connoiſſez mes ordres, — mon Edit contre les Duels. — La déſobéiſſance dans

un Soldat mérite la mort. (*à part*) Qui m'empêche de le punir ?

LE C. DE BRAHE.

Le Colonel de vos Gardes m'avoit insulté ; — je lui demandois satisfaction. — Mon honneur, Sire, — mon honneur ? —

LE ROI.

Point de sophismes ; — Votre honneur ? C'est devant l'ennemi que le Soldat fait voir qu'il a de l'honneur. C'est-là qu'on lui tient compte de son courage. La Suede a besoin d'Officiers pour la guerre, & non pour se battre en temps de paix. — Mais il suffit, vous n'ignorez pas ma loi ; si vous persistez encore à vous battre, j'y consens. — Voici mes conditions. Le Duel aura lieu demain matin, en présence de toute l'armée ; un de vous deux restera mort sur la place, & l'autre au même instant, sera décapité. — Telle est ma volonté. (*Bas à Walwais.*) Walwais, employez tout au monde pour les réconcilier, vous avez du pouvoir sur l'esprit de Brahe. (*à part*) Jamais il ne m'a tant coûté de prononcer une sentence. — Ah, condamner le frere d'Adélaïde ! (*A Wrangel, en lui donnant quelques papiers.*) Wrangel, ces papiers vous exprimeront ma reconnoissance de vos longs & importans services.

— Je vous nomme Gouverneur de la plus forte place de mon royaume. — Je double votre revenu; mais il faut que vous partiez dès aujourd'hui, & que vous commenciez les préparatifs néceſſaires pour la guerre prochaine.

CHRISTIERNE.

Quel coup de foudre pour moi! — J'enrage.

WRANGEL.

Sire, mon courage & ma fidélité vous prouveront toujours ma reconnoiſſance de toutes les graces dont vous me comblez.

LE ROI.

Walwais, j'ai à vous entretenir d'affaires importantes, attendez mon retour, je ne ſerai qu'un inſtant à l'Arſenal.

SCENE III.

WALWAIS, WRANGEL, CHRISTIERNE.

WRANGEL, *tendant la main à Walwais.*

TOUCHEZ-là, renouvellons notre ancienne amitié! — Je ſuis ſincérement fâché d'être obligé de partir: je m'étois propoſé de me lier étroitement

avec un brave homme. Le ſort nous ſépare pour quelque temps ; mais en partant, je vous laiſſe mon amitié. Adieu.

WALWAIS.

Brave Wrangel, ah ſi je pouvois ne me ſéparer jamais d'un homme tel que vous ! Emportez ma vénération, mon attachement, & ſoyez perſuadé qu'un brave homme qui a rendu au Roi des ſervices ſi fideles, ſi importans, aura pour jamais mon eſtime & mon amitié ! (*Ils s'embraſſent.*)

WRANGEL.

Vivez heureux, Walwais ! & toi auſſi Chriſtierne, vis heureux & content. (*Il ſort.*)

CHRISTIERNE *à part.*

Quel ſouhait inſolent ! oh quelle ignominie ! — & il m'inſulte encore. Dix ans de ſervice, ſans récompenſe ! Tous les jours de plus jeunes me ſont préférés ; — il ne me reſte pas la moindre eſpérance d'obtenir une place ; & Wrangel — le perfide — me ſouhaite encore de vivre heureux & content. C'eſt, je crois, pour me narguer.

WALWAIS.

Qu'avez-vous donc contre vous-même, Chriſtierne ? Peut-on ſavoir la cauſe de vos chagrins ?

CHRISTIERNE *impétueuſement.*

Et vous Walwais, — peut-on ſavoir ce qui vous a porté à quitter votre état, pour perdre ici votre jeuneſſe à la Cour, dans les contre-temps? — Vous avez, on le dit du moins, quelque choſe que l'on nomme probité — ſincérité, — comme il en faut dans la vie ordinaire. — Cela ne vous avancera pas de beaucoup ici. Si vous ne courbez le genou devant l'Idole, ſi vous ne rampez comme un ver, vous n'obtiendrez rien, & encore on vous écraſera. Retournez à votre ancien état, le Roi eſt jeune, inconſtant, prompt à s'attacher, — prompt à s'irriter.

WALWAIS.

N'achevez pas ce portrait, je connois mieux Guſtave; Guſtave eſt juſte. Je ne cherche ni les honneurs, ni les récompenſes: l'état dans lequel je pourrai faire le plus de bien, ſera toujours le plus cher à mon cœur. Le devoir m'a jadis arraché d'une vie douce pour m'appeller à ma chaumiere. Il m'ordonne aujourd'hui de vivre auprès de Guſtave. J'obéis à ſa voix. Je ſuis mon cœur, & foule aux pieds toutes les autres conſidérations.

CHRISTIERNE.

Ma famille ſert depuis long-temps la maiſon

de Waſa, je porte depuis dix ans cette uniforme, j'ai fait dix campagnes, j'y ai dépenſé toute ma fortune, j'ai employé à la Cour tous les moyens poſſibles d'obtenir la faveur du Roi, dont mon Pere a joui toute ſa vie; — & il faut encore me voir préférer tous les jours des Officiers qui ont à peine quelques années de ſervice, — des enfans! — Mille tonnerres! — Ne vaut-il pas mieux que la terre m'engloutiſſe, ou que la foudre me dévore que de ſervir le Roi plus long-temps. — Admirez toujours ſon courage héroïque, — ſa bienfaiſance; — je le connois. — (*Lui mettant la main ſur l'épaule.*) Walwais, croyez-moi, ne vous attendez ici à rien de bon. — Votre premier état eſt plus heureux! Retournez ſur vos pas, avant qu'un orage ne s'éleve ſur votre tête, & ne vous écraſe.

WALWAIS.

Vous êtes hors de vous, Chriſtierne, — ſi vous méritez des récompenſes, peuvent-elles vous manquer? Vous êtes sûr de les obtenir. Si le Roi ne vous a pas confié cette place, il en a ſans doute quelques raiſons particulieres, des raiſons importantes. — Ces penſées noires & jalouſes qui s'élevent dans votre ame, vous ont toujours fait illuſion. Il eſt impoſſible, qu'au fond de votre cœur, vous ſoyez perſuadé de vos jugemens in-

juſtes ſur la conduite du Roi. — Vous avez quelqu'autre vue.

CHRISTIERNE.

Oui — je l'ai réſolu. — La place vacante, ou je marche à la tête des mécontens; & ils verront alors ſi je ſuis bon ſoldat. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

LE ROI, WALWAIS.

LE ROI.

AVEC quel emportement eſt donc ſorti Chriſtierne. — Qu'a-t-il?

WALWAIS.

La grace que Votre Majeſté vient d'accorder à Wrangel, affecte vivement ſon ame.

LE ROI.

Mais — il m'a toujours paru l'ami de Wrangel! Et aujourd'hui il envie ſon ſort, — ſa fortune? Walwais! il y a des hommes qui ſavent bien diſſimuler. — Oh tous les cœurs ne ſe reſſemblent pas.

WALWAIS.

Chriſtierne croit que les ſervices de ſes ancêtres, & les ſiens lui donnent des droits à quelque récompenſe. Il ſe plaint de voir que chaque jour de jeunes Officiers qu'on lui préfere, obtiennent des emplois honorables, & que jamais....

LE ROI.

Je ne récompenſe pas les années de ſervice; mais les actions nobles, généreuſes. C'eſt la valeur & la probité que je récompenſe. Un Soldat, un Officier qui, dans la premiere heure qu'il porte l'uniforme Suédoiſe, donne des preuves de ſon grand courage & de ſes talens, je le préfere à tout autre qui, pendant nombre d'années, a porté le mouſquet en lâche; & inconnu dans la foule, ne s'eſt jamais couvert de ſes armes qu'en tremblant. — Wrangel eſt un de mes plus braves Officiers. Il ne s'eſt pas donné une bataille où il n'ait combattu comme un lion. — Chriſtierne ne s'eſt jamais diſtingué, qu'à prétendre à toutes les places. Sa famille, il eſt vrai, a ſervi avec honneur; — mais auſſi mes prédéceſſeurs l'en ont récompenſée. — Ce n'eſt que l'envie & l'ambition, ſans aucun mérite particulier, qui parlent par ſa bouche.

WALWAIS.

Bien des hommes, cachés dans un état obſcur, y reſtent dans une languiſſante inactivité, dans un engourdiſſement de leurs talens, & la force de leur ame ne ſe développe qu'au grand jour, & lorſque certaines vues ſont remplies. Je connois Chriſtierne, il ne manque ni de valeur, ni d'intelligence. Ce ſont peut-être les occaſions heureuſes qui lui ont manqué. Une grace de Votre Majeſté feroit ſans doute un ſerviteur utile, d'un homme qui pourroit devenir un rebelle, un lâche ennemi. Le cœur de l'homme à tant de replis.

LE ROI.

Vous avez raiſon, Walwais! La jalouſe ambition de Chriſtierne peut en faire un rebelle, & il m'importe beaucoup d'appaiſer les mécontens. — Dans la ſituation où je me trouve, je n'ai pas beſoin de guerres inteſtines. — Je lui donnerai donc, en attendant, quelque charge ſubordonnée. — D'ailleurs, il ne demande que des titres. — Je pourrai ainſi éprouver ſon mérite. (*Il écrit avec un crayon ſur ſes tablettes.*)

WALWAIS.

Je me réjouis que la premiere grace que le Roi m'accorde, faſſe un heureux. — Non, — jamais

— jamais je ne demanderai d'autres graces à Guſtave.

LE ROI.

Gardes.....

WALWAIS.

Permettez, Sire, que je porte moi-même cette nouvelle à Chriſtierne, ce ſera pour moi un plaiſir bien doux.

LE ROI.

Digne jeune-homme Voici mon ordre. — (*Il lui donne ſes tablettes, Walwais ſort.*) Oh ſi tous les hommes étoient auſſi reconnoiſſans que tu es généreux, Walwais!

SCENE V.

LE ROI *ſeul, après un moment de ſilence.*

QUELLE mélancolie — quel trouble regne dans mon ame étonnée. — Le bruit des armes, la trompette guerriere, qui jadis inſpiroient à mon cœur un courage ſi élevé, une joie divine — ne me touchent plus que foiblement. — Le travail me devient peu facile, pénible, faſtidieux. — C'eſt diſtraction — c'eſt amour. — Amour? — Non,

je n'aurois jamais penſé, que ce cœur guerrier ſeroit enchaîné par l'amour. Depuis que j'ai vu Adélaïde, que je lui ai parlé, je ne trouve plus de bonheur parfait que dans l'eſpoir de poſſéder un jour cette beauté, cette vertu. — Mon ame eſt ivre de cette penſée. — Quelle vertu, quelle douceur, quelle aimable gaieté, quel eſprit, & un cœur ſi tendre! Adélaïde réunit tout ce qu'on peut demander d'une femme, pour être le plus heureux des mortels. — Qu'il m'en a coûté pour cacher mon ſecret — pour concentrer mon amour dans mon cœur! — Mais Walwais connoît Adélaïde. — Il a mérité ma confiance. Qui m'empêche donc de lui découvrir mon ame, de m'en ſervir pour mes deſſeins? Il eſt honnête & vertueux, pourquoi ne ſeroit-il pas fidele à mon ſecret? Je me ſens tout-à-coup ſi à mon aiſe! Comme ſi, pour la premiere fois, je voyois la lumiere! — J'entends déja revenir Walwais.

SCENE VI.

LE ROI, WALWAIS.

WALWAIS *au Roi.*

CHRISTIERNE part auſſi-tôt pour prendre poſſeſſion de ſa place. (*à part.*) Ses dernieres paroles étoient des aſſurances de ſa gratitude, mais des aſſurances aſſez froides. N'importe, je ſuis aſſez récompenſé. Guſtave eſt bien penſif.

LE ROI, *après une pauſe.*

Oui, Walwais. — De toutes les parties de mon Royaume, je reçois d'heureuſes nouvelles. Les troubles au-dedans ſont calmés. Mes ordonnances, mes loix nouvelles contribuent de jour en jour, & à vue d'œil, au bonheur de mes Sujets. Les Ennemis de la Suede ont mis bas les armes. Le Danemarck ne fera plus de projets à nos dépens. — Sigiſmond, Roi de Pologne, tremble au moindre bruit des armes Suédoiſes. — Les Allemands me regardent déja comme le défenſeur de leur liberté, me préparent leurs chants & leurs lauriers. — Tout, Walwais, tend à mes deſirs. Dans ma premiere jeuneſſe, je vois déja mes vues politiques remplies ; — mais tous ces

ſuccès ne ſuffiſent pas encore pour combler mon bonheur. Il manque toujours quelque choſe à ma félicité parfaite.

WALWAIS.

Dans la ſituation heureuſe où ſe trouve Guſtave, que peut-il encore deſirer ?

LE ROI.

Une épouſe, — une amie, dont la ſociété douce, dont les embraſſemens me faſſent jouir des plaiſirs les plus purs de la vie. — Un tourbillon d'affaires, d'inquiétudes, d'entrepriſes manquées me chagrinent; — de lâches méchans, ſouvent bleſſent mon cœur, & le flétriſſent. — C'eſt alors que j'ai beſoin de conſolations. Alors je ſens que le dernier de mes Sujets eſt beaucoup plus heureux que moi, quand il partage ſon cœur avec une épouſe vertueuſe, & qu'il jouit des doux plaiſirs domeſtiques. Plus j'avance dans l'avenir, dans la vie, plus je deſire une femme vertueuſe, qui, pour l'amour que mon cœur eſt prêt à lui vouer, voudroit être ma véritable amie. — Et voilà comme je me fais toujours un tableau divin d'un mariage formé par l'amour.

WALWAIS.

Sire, le choix d'une épouſe qui pourroit vous rendre heureux, ſera facile.

LE ROI.

Oui, Walwais, ce choix eſt déja fait. Cette épouſe eſt déja trouvée. — Mon cœur ſeul me décide. Vous connoiſſez Adélaïde ?

WALWAIS.

Si je la connois ? —Oui Sire, j'ai vu cette fleur naiſſante s'embellir. Elle a toutes les vertus de ſon ſexe. C'eſt un Ange ſur la terre ! Si vous connoiſſez une Princeſſe qui égale Adélaïde en beauté, en vertu, vous avez trouvé la femme qui rendra Guſtave heureux.

LE ROI.

Non, Walwais, je ne connois point de femme, point de jeune fille, — même à la Cour des Rois, — que je puiſſe comparer à Adélaïde. C'eſt la jeune de Brahe elle-même, elle ſeule qui enchaîne mon cœur. — Pour elle ſeule, je reſſens, pour la premiere fois, la plus vive paſſion. Je ſuis prêt de mettre mon Sceptre & ma Couronne à ſes genoux.

WALWAIS.

Ciel, qu'entends-je !

LE ROI *avec ſurpriſe.*

Adélaïde eſt, dites-vous, un Ange, & vous

paroiſſez étonné, — vous paroiſſez déſapprouver mon amour!

WALWAIS.

Quelque ſoient ſes vertus, Adélaïde ne peut être l'épouſe de Guſtave. La naiſſance inégale de la jeune de Brahe l'empêche de monter ſur le trône. Une ſi grande méſalliance pourroit révolter vos Etats.

LE ROI.

Je dois donc ſacrifier mon cœur à des vues politiques? Non, Walwais. Je ſuis le premier Ami des Suédois, leur protecteur; mais je ne ſuis, ni ne veux être l'eſclave de leurs préjugés. De quelle utilité pour l'Etat ces alliances fondées ſur de grands mariages? C'eſt la valeur & la vertu qui font reſpecter une Nation, & la rendent heureuſe. Par mon courage, par un ſage gouvernement, je m'efforce d'affermir le bonheur de la Suede. — Je le jure, Walwais. — Par les devoirs qui me ſont ſacrés, je jure que ſi mon union avec Adélaïde peut être funeſte à mon Royaume, je veux, dès ce moment, en étouffer le deſir dans mon cœur. — Oui, je me ſens aſſez de force pour triompher de mon amour, s'il le falloit, pour le bonheur de mes Suédois. Mais peut-il être utile à mon Royaume que j'épouſe une Princeſſe qui ne me rendra ni content, ni heureux; qui mêlera

le poiſon & la mort dans la jouiſſance de ma vie? — Adélaïde ſeule peut changer mes jours ténébreux en des jours ſereins. Et qui m'empêche donc de m'abandonner à ces heureux preſſentimens? Aucune loi de la Suede ne s'oppoſe à mes deſſeins. Adélaïde a pour ancêtres des Guerriers généreux & braves, & j'ai toujours eu pour de pareils titres la plus haute vénération. Un Roi peut-il rougir de s'unir à une telle famille?

WALWAIS.

Mais le Sénat, — tout l'Empire ne conſentira jamais à cette union, — & moins encore en ce moment, où elle arrêteroit Votre Majeſté dans le deſſein de porter la guerre en Allemagne; cette guerre, dont la Nation a conçu de ſi hautes eſpérances. Les Suédois, accoutumés à vaincre, brûlent du deſir de combattre. Au lieu de conquérir, Guſtave s'abandonne aux careſſes d'une femme, diront-ils. Comme il ſeroit alors facile qu'un Soldat mécontent ſe mît à la tête de l'armée, & que, ſoutenu par le Sénat, il s'expoſât à des entrepriſes dont les ſuites, quelles qu'elles puiſſent être, ſeroient funeſtes.

LE ROI *avec fierté.*

L'amour n'a éteint dans mon cœur ni l'héroiſme ni la vertu. — Je me ſens toujours aſſez

grand pour vaincre; mais je ſens toujours auſſi que ſans l'amour d'Adélaïde, la vie m'eſt douloureuſe, inſupportable. Quand un jour la péſante vieilleſſe & des travaux pénibles m'auront ôté la force de marcher contre les ennemis de la Suede, — de tenir courageuſement cette épée, — d'être inſenſible aux feux des étés, à la froidure des hivers; alors je commencerai à ſentir le beſoin du calme de la vie privée; alors je deſirerai une femme douce, vertueuſe, — des enfans qui pourroient conſoler, embellir mes jours. — Mais non, non, — il n'y a point de meilleure femme pour moi, qu'Adélaïde. — Walwais, je le jure, la main ſur mon cœur, rien ne m'empêchera de déclarer la guerre à l'Empereur. — Si j'obtiens aujourd'hui le cœur & la main d'Adélaïde, — demain je marche: — & les ſuffrages du Sénat & du Peuple, je les attends comme une récompenſe de mes triomphes. Ma Mere ſera témoin de mon bonheur, & elle approuvera mon choix.

WALWAIS *à part.*

Que je ſuis ému!

LE ROI.

Mais peut-être me flatté-je déja trop de la douce eſpérance de poſſéder Adélaïde. Peut-être que ſon cœur brûle pour un autre, & ne peut

déja plus ſentir pour moi ni attachement, ni amour. Oh ſi je pouvois lire dans le cœur d'Adélaïde ! Hier, j'ai parlé à cet Ange. — Elle étoit ſi timide, — ſi modeſte, — ſi..... je ne ſais ; mais elle me raviſſoit. — Etoit-ce reſpect ? — Etoit ce amour ?—je n'oſe m'en flatter. — Malgré tous mes deſſeins prémédités, je n'ai pu lui parler de mon amour. — Une angoiſſe, juſqu'alors inconnue, ſerroit mon cœur, étouffoit ma voix. Du reſpect ? — Ah ſi l'amour, au lieu du reſpect, d'un froid reſpect, eut cauſé l'embarras modeſte d'Adélaïde !—Walwais, c'eſt en vous que je remets toute ma confiance, vous connoiſſez Adélaïde : liſez dans ſon cœur, & s'il eſt libre, oſez lui parler de mon amour. Offrez-lui mon cœur & ma main. Cet important ſervice, je le demande de votre amitié, de votre attachement pour moi ; vous me rendrez pour jamais heureux.

WALWAIS *à part.*

Dieu quel ſacrifice ! — Moi — Adélaïde, c'eſt moi qui te dois parler d'amour ? Un autre — Moi qui..... (*avec embarras*) Guſtave, je n'oſe vous promettre de lire dans les ſecrets de la jeune de Brahe ; — je crains de ne pas réuſſir. — La modeſtie, — la diſcrétion d'une jeune fille.... D'ailleurs, mon abſence m'a fait perdre des droits à ſa confiance.

LE ROI.

Ne perdez point eſpérance, Walwais. Vous trouverez certainement auprès d'elle quelques momens heureux pour votre ami. — Peignez-lui mon amour, — tout le feu de mon amour, avec les plus vives couleurs; — dites-lui qu'un mot de ſa belle bouche peut aſſurer à jamais mon bonheur. — Preſſez, priez, dites tout ce que l'amitié peut inſpirer pour moi. — Je reſſens déja d'avance les torrens de joie, que la certitude de mon ſort va répandre dans mon ame.

WALWAIS *à part.*

Non, je ne puis réſiſter plus long-temps. — Que n'oſe-t-on pas entreprendre pour un Roi ſi brave, & qui remue à ſon gré tous les cœurs! Quel ſacrifice! — Armons-nous de vertu. — (*au Roi*) Sire, je vais remplir vos deſſeins auprès d'Adélaïde. — Comptez ſur le zele d'un jeune homme, qui ne reſpire que pour vous ſervir; prêt à tout ſacrifier, à ſe ſacrifier lui-même pour le bonheur de Guſtave.

LE ROI *ſerrant la main de Walwais.*

Je m'en repoſe ſur Walwais. — Je vous attends ici. — Mais liſez dans le cœur d'Adélaïde avant de lui rien découvrir de mon amour. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

WALWAIS *ſeul.*

O vertu ! ô probité ! donnez-moi des forces, des forces nouvelles pour remplir les ordres du Roi!—Le premier regard d'Adélaïde, le doux ſon de ſes paroles pénétreront mon cœur, & feront revivre en moi ces heures délicieuſes d'une joie ſi pure, dont je jouiſſois tous les jours. O vertu ! prête-moi tes ſecours. — O temps, ſource de l'oubli, peut-être auras-tu auſſi anéanti dans l'ame d'Adélaïde les deſirs, les feux d'une premiere paſſion ſi ardente, avec l'image de ſon objet. — Mais je ſuis préparé à tout. — Ce moment que je prévois, que je preſſens, ne me coûtera pas de plus grands efforts, de plus grands ſacrifices que cet autre ſi cruel..... Oh Dieu ! Que ne m'en a-t-il pas coûté, quand je me ſuis enfui loin de la maiſon de ton Pere, Adélaïde, pour ne pas perdre à mes yeux ce titre d'honnête homme, qui m'a toujours été ſi ſacré, pour remplir des devoirs que je veux toujours ſuivre avec la même fermeté. Je ſens en moi un preſſentiment de bonheur; & jamais ces preſſentimens ne m'ont trompé, ne m'ont égaré : oui, je remporterai ſur mon cœur

une pleine victoire. Pourquoi m'arrêter ici plus long-temps. Tous les momens ſont précieux, quand on les peut employer à donner des aſſurances d'une fidélité à toute épreuve — pour le bien, pour le bonheur d'un auſſi bon Roi que Guſtave.

(*Il ſort.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Un Sallon dans l'Hôtel du Comte de Brahe.

SCENE PREMIERE.

ADÉLAIDE, LÉONOR.

ADÉLAIDE.

OUI, ma Léonor, je ſens de jour en jour mon cœur ſoulagé. Mon ame, depuis long-temps n'a été auſſi gaie, auſſi ſereine ; & je crois vivre aujourd'hui, pour la premiere fois. Ces idées ſombres & douloureuſes, qui m'ont fait répandre des larmes ſi ameres, n'affligent plus ma penſée. — Quelque bonheur doit m'arriver, mon enfant ! — Je le preſſens, — un grand bonheur !

LÉONOR.

Je rends graces au ciel de revoir votre ſourire. Moi qui ſuis naturellement gaie, vous m'aviez rendue bien triſte par vos larmes. — Vous avez bien raiſon d'être contente, Adélaïde. Vous craignez de perdre la plus tendre mere, & vos alarmes

TAYLOR INST. OXFORD

ſont diſſipées. Que le ciel nous conſerve long-temps cette bonne & chere Maîtreſſe.

ADÉLAIDE.

Oui, Léonor, le rétabliſſement de ma Mere me rend bien contente ; — je l'aime de tout mon cœur. (*à part*) Mais la joie que je reſſens en ce moment, eſt bien différente.

LÉONOR.

Voici les beaux jours du printemps, & nous allons partir pour la campagne ; nouveau ſujet de vous réjouir. — Il y a déja quelques années que vous n'avez vu votre belle Terre.

ADÉLAIDE *effrayée.*

Comment ? — que dis-tu ? — Ma Mere veut quitter la Ville ? — Non, cela ne ſe peut pas, je m'y oppoſe. — Sa ſanté ! — A la campagne, on n'a pas toujours les Médecins auprès de ſoi. — Si elle faiſoit une rechûte, — ne ſerions-nous pas dans des angoiſſes mortelles ! — Non, il faut que je.... Il faut, Léonor, que tu empêches ce voyage.

LÉONOR.

Les Médecins eux-mêmes l'ont conſeillé, & la Comteſſe a bien réſolu de quitter la Ville.

ADÉLAIDE.

L'a bien réſolu? — Malheureuſe Adélaïde! — Je ſuis donc condamnée à paſſer mes plus beaux jours dans l'inquiétude & dans les pleurs. (*Elle pleure*) Quel ſort, pour un cœur tendre!

LÉONOR.

Mais qu'avez-vous donc, Mademoiſelle? — Vous étiez ſi contente, & vous pleurez?

ADÉLAIDE.

Ah Léonor, toi ſeule, tu ſauras ce qui depuis long-temps m'a cauſé tant de chagrins. — Je compte ſur ton ſecret, — je n'en parle ſeulement pas. — Sache donc, que depuis que Walwais a quitté la maiſon de mon Pere, il n'y a pas eu pour moi un inſtant de bonheur; — tu as ſouvent entendu prononcer ſon nom par ma Mere & par moi. C'eſt un jeune homme ſans naiſſance, que mon Pere a fait élever avec nous autres enfans. — J'étois encore petite, — & Walwais un jeune homme. Il m'a vu grandir, — il a mêlé ſa joie, ſes plaiſirs à mes jeux enfantins. Quelquefois même il me donnoit de ſages conſeils. Plus j'avançois en âge, & plus ma confiance augmentoit; ma reconnoiſſance pour ſes leçons, une douce habitude de ſe voir, me rendit enfin la ſociété de Walwais néceſſaire.

Mon attachement pour ce jeune homme crut avec mes années, & devint une paſſion violente. — Ah Léonor ! ſi jamais tu as ſenti le pouvoir de l'amour, plains ma deſtinée, pleure avec moi. Dès l'inſtant où j'ai commencé à l'aimer plus vivement, je ſuis devenue de jour en jour plus malheureuſe, parce que je ne pouvois attendre de Walwais un amour égal au mien. Cependant la divine eſpérance de pouvoir un jour poſſéder ſon cœur & ſa main, m'a donné quelques conſolations. — Walwais eſt un jeune homme d'un grand mérite, le Roi ſaura l'en récompenſer, me diſois-je, mon Pere l'eſtime, & il nous aime ſi tendrement, qu'il conſentira, ſans doute, à notre union. Voilà les douces illuſions dont mon ame s'enivroit, quand tout-à-coup Walwais s'enfuit de la maiſon de mon Pere. — Je n'ai pu ſavoir ni ſon ſéjour, ni la cauſe de ſa fuite. — Repréſente-toi mes alarmes & toute ma douleur.

LÉONOR.

Ah Mademoiſelle, que vous avez eu à ſouffrir !

ADÉLAIDE.

Je ne ſaurois te peindre l'état de mon ame à ce cruel départ. Tous les plaiſirs, la joie même devint alors pour moi une ſource de chagrins, de mélancolie & d'alarmes. Quand le matin, au lever

lever du ſoleil, je regardois là les tréſors de la Nature embellie, dont je t'avois tant de fois entendu parler, Walwais; alors des torrens de larmes couloient de mes yeux. — Et je retournerois à cette campagne, où tous ces triſtes tableaux ſe retraceroient ſans ceſſe à mon eſprit? J'irois y traîner des jours malheureux, tandis qu'ici je pourrois vivre avec l'objet qui peut me faire goûter un bonheur pur, le vrai bonheur?

LÉONOR.

Que voulez-vous dire?

ADÉLAIDE.

J'ai enfin découvert Walwais. Me dirois-tu où il peut être? réjouis-toi donc avec moi. — Il eſt ici, — ici, près de notre Monarque! Quelle grande opinion j'ai maintenant de Guſtave! — Comme il ſait récompenſer le mérite! — Voilà le Roi qu'on doit aimer! — Walwais eſt ici. — Léonor, mets ta main ſur mon cœur, & ſens comme il palpite au nom de Walwais.

LÉONOR.

Oh oui! — Mais pourquoi Walwais n'eſt-il pas encore venu vous voir?

ADÉLAIDE.

Je l'ignore : j'oſe à peine y penſer. — Seroit-il occupé d'affaires importantes ? — Son cœur auroit-il changé ? — Et s'il ſe diſoit à lui-même : « Que veut donc de moi cette jeune fille, avec » ſon amour ? » — Non, Léonor, il ne peut pas le penſer. — Non, non, ce n'eſt pas ainſi que penſe Walwais. — Au contraire, il ſera heureux de mon amour, — il m'aimera auſſi ! Ah Léonor, que cette penſée eſt douce ! Ton cœur ne partage-t-il pas ma joie ?

LÉONOR.

Si j'y ſuis ſenſible, chere Adélaïde ?

ADÉLAIDE.

De grâce, empêche donc que nous n'allions à la campagne. J'y mourrois de triſteſſe & d'inquiétudes.

LÉONOR.

Comptez ſur mes ſecours. — J'inventerai quelque prétexte. — Mais ſoyez vous-même ſur vos gardes; l'amour eſt ſi imprudent.

ADÉLAIDE.

Tu as bien raiſon. Aujourd'hui je rendois viſite à l'Epouſe du Chancelier. Le Roi vient, & parle

de Walwais ; juſqu'alors, par reſpect pour le Roi, je n'avois oſé lever les yeux ; mais au nom de Walwais, je ſuis devenue ſi éloquente, j'ai ſaiſi avec tant d'empreſſement l'occaſion heureuſe de louer ſes vertus, que tout-à-coup le Roi m'a regardée long-temps, comme s'il eût voulu lire au fond de mon cœur. Juge de mon trouble ; je rougis, & ma langue, je crois, m'auroit trahie, ſi une amie, qui ſait mes ſentimens pour Walwais, ne m'avoit dit en ſecret : Prends garde, on t'obſerve. — C'eſt alors que je devins timide, embarraſſée.....

UN DOMESTIQUE *entre.*

Un Etranger demande à vous parler, Mademoiſelle. Il ſe nomme Walwais. —

ADÉLAIDE.

Oh qu'il entre. Vîte, faites entrer. (*Le Domeſtique ſort, Adélaïde embraſſe Léonor.*) J'ai donc preſſenti mon bonheur ! La joie enivre tous mes ſens. — Ah ſi tu pouvois ſentir combien il eſt doux de revoir un ami, après trois ans d'abſence ! — Oui, oui, Walwais m'aime, — & je vais l'apprendre de ſa bouche.

LÉONOR.

Je vous laiſſe.

ADÉLAIDE *embarraſſée.*

Reſte, — entre dans cette chambre, vîte. — Non, — reſte; — comme tu voudras, Léonor, — comme tu voudras. — Je te rejoindrai tout-à-l'heure. (*Léonor ſort.*)

SCENE II.

WALWAIS, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE *courant à ſa rencontre.*

QUE je ſuis aiſe de vous voir, Walwais. Il étoit temps que vous vinſſiez. Un moment plus tard, je ne vous aurois jamais pardonné votre faute; oui, pour vous en punir, j'aurois peut-être entiérement effacé votre nom de ma mémoire.

WALWAIS *avec une froideur feinte.*

De quelle faute me parlez-vous, Adélaide? Je ne crois avoir aucun crime à me reprocher envers vous, envers moi, envers perſonne.

ADÉLAIDE.

Ce n'eſt donc pas un crime de quitter ainſi une famille, dont on a été aimé, — adoré? Mon

Pere, qui n'eſt plus, — ma Mere & moi auſſi, certainement, nous étions inconſolables, quand, je ne ſais pourquoi, vous avez fui tout-à-coup notre amitié. Mais plus de reproches. Vous voilà, tout eſt réparé ! Dans un autre moment, vous me direz où vous étiez allé, ce qui vous eſt arrivé depuis votre abſence. Je ne vous demande à préſent qu'une choſe. Avez-vous été heureux ? — N'avez-vous point oublié Adélaïde ?

WALWAIS.

Vous oublier ? Peut-on oublier Adélaïde ? J'aurois peut-être paſſé des jours plus calmes, ſi j'avois effacé entiérement de mon ame l'image d'Adélaïde & le ſouvenir de ſon amitié.

ADÉLAIDE.

Vous m'aimiez donc, Walwais, quand vous vous êtes enfui de la maiſon de mon Pere ? Je me flattois toujours en ſecret de votre amour, & vous me l'avez caché ! — Cruel ſilence ! qu'il a tourmenté mon cœur ! — Cependant je vivois entre l'eſpérance & la crainte. — Pourquoi ne pas alors me laiſſer lire dans votre cœur comme vous aviez lu dans le mien ? — Walwais, je vous aurois ſuivi, oui, je vous aurois ſuivi par toute la terre. — J'aurois uni mon ſort au vôtre.

WALWAIS.

Je me ſerois plutôt arraché la vie que de me livrer à la paſſion violente pour Adélaïde, qui avoit pris naiſſance dans mon cœur. — J'ai toujours combattu les mouvemens ſecrets de mon ame, & je n'ai jamais voulu nourrir dans mon cœur que les ſentimens d'une amitié pure & d'un profond reſpect.

ADÉLAIDE.

Ah Walwais, je ne vous crois pas.

WALWAIS.

Sans naiſſance, ſans fortune, ſans d'heureuſes eſpérances, comment aurois-je oſé.... comment oſer jamais vous parler d'amour? Il faudroit donc renoncer à l'honneur, à la vertu, aux devoirs de l'homme!

ADÉLAIDE.

Votre vertu ſévere donne la mort. — Vous m'offenſez — cruel — en ſoupçonnant que jamais je puiſſe ſacrifier mon amour à l'intérêt. Votre mérite, votre probité, votre ame généreuſe nous forcent à l'aimer. Walwais, vous qui m'avez appris dans mon enfance à aimer la vertu, la généroſité, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'aime celui qui poſſede ces vertus? Ce ne

ſont ni les richeſſes, ni les honneurs, ni les titres qui nous rendent précieux le cœur d'un époux. Etes-vous ſans fortune ? j'en ai aſſez pour que nous puiſſions vivre heureux. Et d'ailleurs, vous avez des talens, une ame grande, — & moi des mains, du zele pour le travail ; — avec de tels ſecours, on ne craint ni les revers, ni l'indigence.—L'amour ne laiſſe point entrer dans nos ames les ſoucis rongeurs. — Nous vivrons enſemble contens, heureux, très-heureux. — Que tardez-vous à me rendre heureuſe, Walwais, moi que le ciel vous a deſtinée pour épouſe !

WALWAIS *à part.*

Dieu ! (*haut*) Comteſſe, un ſort bien différent vous eſt réſervé. Le Roi vous aime, Adélaïde. Je ſuis chargé de vous offrir ſon cœur & ſa couronne. Votre beauté, vos douces vertus ont allumé dans le ſein du jeune Monarque tous les feux de l'amour.

ADÉLAIDE.

Grand Dieu ! — Le Roi m'aime ? — Et c'eſt vous qui me l'annoncez ? — Non, je n'oſe en croire ce que je viens d'entendre ! — Hélas, pourquoi faut-il que je ſois connue du Roi ! Si j'avois pu lui cacher ces traits qui l'intéreſſent ! — Ah Walwais, votre commiſſion cruelle dé-

chire mon cœur ! — Et vous, vous me voulez parler pour un autre que pour vous? — C'eſt trop cruel. — Ah ce n'eſt pas de la vertu, c'eſt de l'inſenſibilité, de la cruauté !

WALWAIS.

Non, Adélaïde, c'eſt que je ſuis convaincu que je n'oſai jamais prétendre à la main d'Adélaïde, & c'eſt mon amitié pour Guſtave qui m'amene à vos pieds, pour vous découvrir ſon amour. Rendez heureux un Roi qui mérite de l'être ! Vous ſeule le pouvez, mon devoir exige que je contribue à ſon bonheur.

ADÉLAIDE *d'abord avec une froideur feinte, mais enſuite avec tranſport.*

Bien. Dites donc à votre Roi que j'eſtime ſon courage, ſon héroiſme, ſa grande ame; mais qu'il n'eſt point en mon pouvoir de l'aimer, de l'aimer jamais. Dites que je n'ai jamais aimé & n'aimerai jamais que vous, Walwais.

WALWAIS.

Adélaïde, — pour le ciel, — pour l'amour, — pour vous-même, — pour Walwais, — renoncez à ce deſſein. — Adélaïde, triomphez de vous-même. — Oubliez moi, ſi vous ne voulez pas nous rendre l'un & l'autre à jamais malheureux.

ADÉLAIDE.

Hélas, eſt-il poſſible! Que vous êtes cruel. — Répondez: — un ſeul mot. — M'aimez-vous? Votre aveu—eſt tout ce que je demande. —Alors...

WALWAIS *troublé.*

Adélaïde — oh! que demandez-vous de moi? — Non, — je ne puis; — c'eſt trop. — (*Il baiſſe les yeux, regarde enſuite Adélaïde, & les baiſſe de nouveau.*)

ADÉLAIDE.

Ha! — Ce regard a trahi votre cœur. — Je l'ai découvert, ce ſecret que vous cherchez en vain à me cacher.

WALWAIS *à part.*

Non, non. — Moi, je ſerois aſſez lâche pour trahir Guſtave, l'amitié, l'honneur? — Si je crains la haine du Roi, le mépris des ames honnêtes, il ne me reſte que la fuite, une prompte fuite. — C'eſt le ſeul moyen de triompher. (*Haut & avec un peu d'aliénation.*) Hâtons-nous de fuir.

ADÉLAIDE.

Que dites-vous, cher Walwais? — Vous voulez vous ſéparer de moi? Vous m'abandonnez à jamais, —me fuir? —Et vous le pourriez? —Non,

je n'y conſentirai jamais. — Je m'attacherai à vos pas. — Je te ſuivrai par-tout comme ton ombre, Walwais. — C'eſt avec toi que je veux vivre & mourir.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE C. DE BRAHE *entre, & s'arrête ſurpris.*

WALWAIS *à ſes genoux.*

JE vous en conjure, Adélaïde, par cet amour que votre cœur me voue, je vous en conjure : oubliez-moi. — Rendez heureux un Roi, que ſon grand cœur rend digne de votre amour, & qui, ſans vous, conſumera ſes jours dans la douleur.

LE C. DE BRAHE *à part.*

Qu'entends-je ? — Il aimeroit ma ſœur ? Séduction ! — Chriſtierne ne m'a donc pas trompé. (*Il s'avance l'épée à la main.*) Séducteur de l'innocence, — tu mourras. (*Walwais s'arme de ſon épée.*)

ADÉLAIDE *s'élançant entre ſon frere & Walwais.*

Dieu ! — mon frere — arrête.

LE C. DE BRAHE.

Laiſſe-moi punir ce ſéducteur, & ſauver ton innocence.

WALWAIS *jettant ſon épée avec nobleſſe.*

Brahe, — percez le cœur de Walwais; — mais apprenez à le connoître, — il n'eſt coupable d'aucun crime.

LE C. DE BRAHE.

Miſérable, — je ſais tout. — Depuis long-temps tu aimes ma ſœur, — tu cherches maintenant à la ſéduire. Ne te ſuffit-il pas d'être ſorti par tes artifices, de l'état le plus vil, & de nous enlever les faveurs du Roi? — Traître! te faut-il encore ſéduire l'innocence & la vertu. — Avant la fin du jour, cette main aura puni ton crime, & ſauvera ma famille & ma ſœur d'un éternel affront.

WALWAIS.

Brahe, la calomnie t'a ſéduit; mais un honnête homme ne ſe défend jamais par des paroles. — Calme ta colere, écoute, & juge moi par mes actions.

ADÉLAIDE.

Walwais eſt innocent, — vertueux, — oui,

pour mon malheur, il n'a que trop de généroſité. — C'eſt moi qui mérite la pitié, — & Walwais l'admiration. Mon frere, perce mon cœur de ton épée, — mets un terme à mes malheurs; mais reſpecte cet homme-là.

LE C. DE BRAHE.

Ma ſœur, le langage de l'amour eſt plein d'enthouſiaſme. — Tu caches, depuis long-temps dans ton cœur, un attachement ſecret pour Walwais, & tes paroles ont trahi ſon infamie & ton ſecret. — Mais le ſéducteur (*en regardant Walwais*) n'échappera pas à ma juſte vengeance. (*en ſortant*) Ce n'eſt point ici que je dois te punir.

ADÉLAIDE *courant vers ſon frere, tombe à ſes genoux, & s'écrie:*

Juſtice, — pardon, — mon frere écoute-moi. — Reviens. — Qu'veux-tu faire? — Que mes pleurs t'attendriſſent! — Mon frere, on t'a trompé! Walwais eſt vertueux, je veux être ſeule victime de l'amour. — Ah Dieu, — ah Dieu! — Mon frere eſt parti dans ſa fureur, — il ne m'entend plus, & en ſortant, il a jetté ſur Walwais un regard terrible. — J'ai vu la mort dans ce regard! — Hélas, il eſt parti! — Mes forces m'abandonnent. (*Elle tombe evanouie.*)

WALWAIS *la ſoutient dans ſes bras.*

Au ſecours, au ſecours !

SCENE IV.

LÉONOR, ADÉLAIDE, WALWAIS.

LÉONOR *accourt, élle aide à la conduire dans un fauteuil.*

AH, qu'eſt-il arrivé ? — Chere Comteſſe, — qu'avez-vous ? — Répondez donc à votre Léonor.

WALWAIS.

Eloignons-nous avant qu'Adélaïde ne ſe réveille du ſommeil de la douleur & de l'amour, ſinon je m'expoſe encore à la foibleſſe de mon bon cœur. —Oui, ç'en eſt fait. —Je veux fuir. —Ma fuite ſeule laiſſe au Roi quelqu'eſpérance de poſſéder un jour le cœur d'Adélaïde. (*Il tombe aux genoux d'Adélaïde, & lui prend la main*) Objet de mon amour, je m'éloigne de toi, je m'en éloigne pour jamais. — O juſte ciel, qu'il eſt pénible ce combat entre l'amour & la vertu ! — Une force plus qu'humaine me retient encore. — O mon cœur, comme tes palpitations ſont violentes, — comme elles re-

doublent! — (*en ſe levant*) Mais la vertu triomphera! — Je fuis, — Adélaïde, — oublie Walwais, — & re ds Guſtave heureux.

ADÉLAIDE *entr'ouvrant les yeux, & d'une voix étouffée.*

Il fuit. — Je me réveille d'un ſonge..... Walwais, — Walwais.

WALWAIS *en ſortant.*

Ma fidélité, — mon amitié, — l'honneur ont exigé ce cruel ſacrifice. — (*tordant les mains*) Adieu, — adieu — pour jamais! —

ADÉLAIDE *ſe reveillant tout-à-coup de ſon ſommeil, ſe leve impétueuſement.*

Il eſt parti. — Léonor, où eſt-il allé?—Parle, — parle. — Walwais m'abandonne; où le trouverai-je?

LÉONOR *un peu embarraſſée.*

Il ſera chez le Roi. — Il ne doit pas être loin d'ici.

ADÉLAIDE.

Pas loin d'ici, dis-tu? — Chez le Roi? — Je veux l'y ſuivre, je l'y ſuivrai; — je le ſuivrai par toute la terre. (*Elle ſort.*)

LÉONOR.

Quel trouble ! Quel déſeſpoir ! Que je la plains. — Quel amour ! Comme elle eſt malheureuſe ! Mais il ne faut pas que je la quitte un ſeul inſtant !

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Un Sallon dans le Palais de Guſtave.

SCENE PREMIERE.

LE ROI *ſeul.*

QU'IL va m'en coûter de m'éloigner d'Adélaïde, & peut-être pour courir au-devant de la mort qui m'attend en Allemagne. — Mais j'en ai donné ma promeſſe : on doit combattre pour le bonheur, pour la liberté d'un peuple généreux. — Braves Allemands, quand vous n'auriez que cette raiſon de m'eſtimer, il faudroit, par reconnoiſſance, graver mon nom ſur vos armes ; car je differe aujourd'hui mon propre bonheur pour aſſurer le vôtre. Vrais Patriotes, lorſqu'un jour, couvert de mortelles bleſſures, je rendrai ſur le champ de bataille mon dernier ſoupir, vos larmes arroſeront ma tombe, & vous direz : « Cy gît » GUSTAVE. Il eſt mort ici pour nous, pour » notre liberté. » — Ah, l'amour me donnera de nouvelles forces pour vaincre ! — Mais je me flatte en vain peut-être, de la trop heureuſe eſpérance

pérance de poſſéder un jour le cœur d'Adélaïde. Déja peut-être les liens d'un autre amour l'enchaînent! Alors ma deſtinée eſt affreuſe; mais je mourrai ſans me plaindre, Guſtave ne ſait point forcer un cœur. — Walwais ne revient point? — Aurois-je penſé jamais qu'une autre paſſion que celle de vaincre, deviendroit un jour pour moi la ſource de mes plaiſirs les plus purs, de mon vrai bonheur? O amour, amour, que tes armes ſont puiſſantes! Le fer & la foudre des ennemis ne font pas de ſi cruelles bleſſures!

SCENE II.

LE ROI, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

LE Régiment commandé eſt ſous les armes, & n'attend plus que Votre Majeſté.

LE ROI *à part.*

Ha! Quel contretemps! (*haut*) On fera rentrer le Soldat. Quelqu'empêchement..... Des affaires importantes m'occupent.

L'OFFICIER *à part.*

Il faut quelles ſoient bien importantes, pour empêcher le Roi de faire manœuvrer ſes troupes.

LE ROI.

Que dit-on dans l'armée, de la guerre que nous allons entreprendre? Le Soldat approuve-t-il mon deſſein?

L'OFFICIER.

Sire, vous connoiſſez le courage & le grand cœur des Suédois: dans l'œil de chaque Soldat brille le deſir de combattre & de vaincre. D'impatience, ils ſont tous mécontens de ne pouvoir encore marcher contre l'ennemi. Ah, ſi Votre Majeſté avoit entendu leurs cris de joie, quand ils ont reçu les ordres de ſe tenir prêts! Toute l'armée enſemble s'eſt écriée: Vive Guſtave, ce brave Héros!

LE ROI *à part.*

Que mon cœur en eſt ému! — Ah ces paroles qui pénétrent mon ame, y rallument tout mon courage. (*haut*) Nous ne tarderons pas à nous mettre en marche; portez cette nouvelle à mes braves Suédois. (*L'Officier ſort.*)

SCENE III.

LE ROI *ſeul.*

Si tes braves Soldats ſavoient ce qui retient encore Guſtave, tu perdrois beaucoup de leur confiance, de leur attachement, de leur eſtime. — Cependant mon amour ne me rend point mépriſable. Dieu & les hommes doivent approuver l'intention pure de mon cœur. — Ce temps que j'emploie ici pour aſſurer mon bonheur, je le réparerai doublement par mon zele pour le bien public & la paix de mon Royaume. — Un infortuné eſt rarement un Héros. — C'eſt le calme intérieur qui donne à l'ame une force nouvelle pour exécuter de grandes entrepriſes. — Je le ſens. — (*Appercevant Brahe*) Mais qui s'avance avec cet air d'emportement? — C'eſt Brahe. — Il ne me voit pas. — (*A Brahe*) Où allez-vous, Brahe, l'œil étincelant de fureur? A peine reconcilié, vous avez déja une affaire? — Toujours le même emportement!

SCENE IV.

LE ROI, LE C. DE BRAHE.

LE C. DE BRAHE.

QUE Votre Majeſté me pardonne ; une juſte fureur me tranſporte. — Je pourſuis un ſcélérat qui m'eſt échappé, & que je veux punir ; un lâche qui, tout-à-l'heure, vouloit enlever ma ſœur, & couvrir ma famille d'opprobre.

LE ROI.

Séduire Adélaïde ? — Qu'entends-je ? Quel crime ! — Séduire ? — Ce crime ſera puni de mort. — Mais en êtes-vous bien sûr, Brahe ? Quel eſt ce ſcélérat ?

LE C. DE BRAHE.

J'ai trouvé le ſéducteur aux pieds d'Adélaïde. —Il parloit de fuite, d'amour, de poſſéder ſon cœur. — Ma colere qui s'eſt allumée, ne m'a pas permis d'entendre tout ce qu'il diſoit ; mais j'en ai aſſez entendu, — aſſez vu. — D'ailleurs, Chriſtierne m'en avoit déja prévenu ce matin. — Heureuſement je ſuis arrivé à temps. Sire,

je demande ſatisfaction, juſtice, qu'il ſoit puni de ſon audace, d'avoir offenſé l'honneur d'une jeune fille, & l'honneur de la nobleſſe. — Je lui aurois plutôt pardonné d'avoir voulu plonger un poignard dans le ſein de ma ſœur.

LE ROI.

Vous en aurez juſtice. Mais quel eſt donc ce lâche ſéducteur ?

LE C. DE BRAHE.

Vous m'en croirez à peine. — C'eſt Walwais, lui-même, ce Walwais, qui ſous les dehors de la vertu, cache un cœur vil & des mœurs corrompues.

LE ROI.

Que dites-vous ? Walwais ? — Cela eſt impoſſible. Walwais ? Ciel, s'il étoit vrai ! —

LE C. DE BRAHE.

Il ne l'eſt que trop. Dès le temps où il étoit chez mon Pere, cet homme de néant, cherchoit à ſéduire ma ſœur. Mais ſes lâches pourſuites ont été vaines. — Cependant ſes paroles emmiellées l'ont enfin attendrie. — Je n'en ſuis informé que d'aujourd'hui.

LE ROI.

Vous m'étonnez. — Seroit-il poſſible ? Wal-

wais m'auroit ſi cruellement trompé? Walwais ſeroit capable de fouler aux pieds une amitié tendre qui lui paroiſſoit ſi précieuſe? — Non, Brahe, on le calomnie; on vous a trompé; c'eſt un ſonge cruel de votre imagination, toujours trop vive. Walwais eſt honnête-homme, j'en ai des preuves.

LE C. DE BRAHE.

Et quelle autre preuve en voulez-vous que ſa fuite? Aſſez hardi pour commettre un crime, dès qu'il eſt découvert, le lâche craint la mort & fuit. La crainte & la honte donne des aîles à ſes pieds, & il eſt déja loin de Stockholm.

LE ROI.

Vîte, Brahe, qu'on le pourſuive. Qu'on envoie ſon ſignalement dans tout mon Royaume. Mille écus pour qui m'apportera ſa tête. Vîte, vîte, hâtez-vous.

(*Brahe ſort en fureur.*)

SCENE V.

LE ROI *ſeul.*

HÉLAS, eſt-il poſſible? Voilà donc pourquoi ce Walwais s'oppoſoit ſi vivement à mon amour pour Adélaïde, & refuſoit de lui offrir ma couronne & mon cœur? — Je puis à peine revenir de ma ſurpriſe. — Séducteur, tu ſeras cruellement puni. — L'hypocrite infâme, mille fois plus criminel que celui qui porte ſa honte ſur ſon front, & ne joue pas la vertu; il n'y a point de châtimens aſſez ſévères pour lui. — Oh que je ſerois heureux ſi je pouvois trouver Walwais innocent! — Mais puis-je m'en flatter? — Si Walwais étoit innocent, ne viendroit-il pas lui-même ſe juſtifier, — juſtifier Adélaïde, me découvrir les ſecrets de ſon cœur? Sa fuite le condamne. J'ai donc à la fois perdu toute eſpérance de poſſéder Adélaïde, & d'avoir un ami ſincere. Cette penſée remplit mon cœur de déſeſpoir. — O nature humaine que tu es impénétrable! Il y a donc des vices cachés dans les replis des cœurs les plus ſenſibles, les plus honnêtes, en apparence? J'aurois répondu ſur ma

vie de la ſincérité de Wálwais, —& je me vois ainſi trompé, trahi. — Cette penſée eſt amere ! — Mais il me reſte encore quelqu'eſpérance d'obtenir la main d'Adélaïde. — Sa vertu eſt pure encore, & cette idée eſt conſolante.

UN OFFICIER *entre.*

Walwais que j'ai rencontré à une lieue d'ici, m'a remis cette lettre pour Votre Majeſté. Il eſt auſſi-tôt remonté à cheval, & comme il le preſſoit au grand galop, il doit être à préſent très-éloigné. (*Il ſort.*)

LE ROI.

Que dira cette lettre? (*Il lit*) « Sire, je » ſuis un obſtacle à votre bonheur, & voilà » pourquoi j'ai pris la fuite. Adélaïde eſt main» tenant libre. — Je ſuivrai ma deſtinée mal» heureuſe. » *WALWAIS.*

Adélaïde eſt maintenant libre? — C'eſt-à-dire, aſſez bonne pour Guſtave, maintenant qu'elle échappe à tes ſéductions? — Il ne me reſte donc plus de doute; ſon aveu plein d'audace augmente encore ſon crime. — Il oſe encore avouer ſa ſcélérateſſe. — O vengeance, vengeance! — Ah pourquoi ne l'a-t-on pas déja découvert; pour-

quoi ne l'a-t-on pas encore amené devant moi? Comme le ſentiment de ſa perfidie attacheroit ſes yeux à la terre; — comme je prendrois un cruel plaiſir à l'humilier, à jouir de ſa honte! — La poſtérité frémira des tourmens dont j'aurai puni ſon cœur perfide. — Adélaïde eſt innocente, — non, ſon cœur n'a point encore à ſe repentir. — Peut-être encore je poſſéderai cet Ange. — Penſée conſolante, quelle douce lumiere tu répands tout-à-coup dans toute mon ame. — Le crime de Walwais m'apprend, — triſte leçon! — à ne me plus fier aux premiers mouvemens de mon cœur, ſans avoir auparavant, froidement réfléchi. Plus d'amitié, plus de confiance. — Vérité crüelle, trop ſouvent prouvée, les Rois ont rarement des amis.

SCENE VI.

LE ROI, *un de ſes* GARDES.

L'OFFICIER.

UNE jeune fille demande à parler à Votre Majeſté.

LE ROI.

Qui eſt-elle ? Son nom ?

L'OFFICIER.

Elle ne s'eſt pas nommée. Elle eſt d'une grande beauté, mais bien triſte & tout en larmes.

LE ROI.

Qu'elle entre. — Très-belle, — très-triſte. Ah ſi c'étoit Adélaïde. — C'eſt-elle ! la voici : — que me veut-elle ?

SCENE VII.

LE ROI, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE *aux pieds du Roi.*

Du ſecours, — du ſecours — grand Roi. — C'eſt à vos genoux que j'implore du ſecours.

LE ROI *la relevant.*

Levez-vous, belle Brahe. C'eſt moi qui devrois être à vos pieds. — Que me demandez-vous?

ADÉLAIDE.

Juſtice. — Mon frere pourſuit Walwais, veut lui arracher la vie. Ah défendez Walwais, Walwais eſt innocent.

LE ROI.

Tranquilliſez-vous, Adélaïde. Votre frere ne pourſuit plus Walwais. Vous allez tout-à-l'heure le voir ici.

ADÉLAIDE.

Mon frere eſt dans l'erreur. Walwais ne mérite pas même un ſoupçon; il eſt innocent, digne d'admiration, c'eſt moi que l'on doit plaindre.

LE ROI *à part.*

Elle eſt encore émue. (*haut*) Belle Adélaïde, vous défendez un homme qui m'a trompé comme vous. Votre innocence, votre inexpérience vous empêchent de croire les crimes de Walwais. Mais moi, je viens enfin d'apprendre à le connoître. Il m'a trompé, & s'eſt enfui pour éviter les châtimens qui l'attendent.

ADÉLAIDE.

Juſte ciel, qu'entends-je ? Walwais a pris la fuite ? — Ce n'eſt donc plus un ſonge ! Il ſeroit coupable d'un crime contre ſon Roi ! Oh non, non, Guſtave ; cela n'eſt pas poſſible, on vous a trompé. — C'eſt moi qui connois le cœur de Walwais ! Dans ma plus tendre enfance ſes douces leçons ont formé mon cœur & ma raiſon, m'ont inſpiré des principes sûrs & l'horreur du vice. — Tout ce que je ſuis, mon ame bonne & ſenſible, qui ne ſait pas diſſimuler, c'eſt à lui que je le dois. Et ſi je m'intéreſſe au ſort de Walwais comme au mien, c'eſt par reconnoiſſance, par ſenſibilité, par....

LE ROI.

Adélaïde, il n'y a pas long-temps, j'aurois parlé pour Walwais avec le même feu ; mais je ne le connoiſſois pas encore. Je ne croyois pas

alors, qu'une paſſion folle & criminelle l'emporteroit dans ſon cœur ſur le devoir & la probité. Ce Walwais m'a trompé, — honteuſement trompé.

ADÉLAIDE.

Dieu, quel eſt donc ſon crime! Je tremble. — Non, jamais une vertu ſi pure ne peut s'être ſouillée d'un crime atroce. — Et quel eſt donc le crime que vous lui reprochez?

LE ROI.

Hélas, Adélaïde, liſez ſon crime dans mes regards. Je n'ai plus la force de vous cacher mon amour. Belle Adélaïde, je vous aime, vous adore.

ADÉLAIDE *à part.*

J'ai toujours craint cet aveu. — Grand Dieu, protégez-moi!

LE ROI.

Oui je vous aime, Adélaïde, au-deſſus de tout! Je vous adore. Dès le premier moment où je vous ai vue, j'ai ſenti dans mon cœur un deſir invincible de poſſéder un jour votre main. Une force inconnue m'a toujours empêché de vous découvrir ma paſſion. Je croyois Walwais honnête homme; mon cœur fait pour aimer, croit

à la vertu, & je lui ai donné ma confiance. Avec quelle amitié feinte il a promis de vous parler, belle Adélaïde, en faveur de mon amour! Et le perfide a parlé pour lui-même.

ADÉLAIDE.

Guſtave! une erreur, un faux rapport ont excité ces ſoupçons contre Walwais. Oui Walwais eſt fidele à ſon Roi, il eſt vertueux, & trop vertueux, peut-être. — Je ſuis ſeule coupable, — n'accuſez que moi ſeule, mon amour, mon cœur trop tendre. —

LE ROI.

Hélas, Adélaïde, oſerois-je eſpérer... Parlez, délivrez-moi de ce doute ſi cruel. M'aimez-vous?

ADÉLAIDE.

Je vous reſpecte, & vous admire, Guſtave, comme un grand Héros; mais je ne puis aimer qu'un homme au monde. Mon cœur n'appartient qu'à Walwais, n'appartiendra qu'à lui ſeul; je l'aime, & pour lui ſeul je veux vivre & mourir.

LE ROI.

Le perfide s'eſt donc rendu maître de votre cœur? Déja toute eſpérance eſt donc perdue pour

moi. — Adélaïde, que vous me rendez malheureux! — Mais vous aimez un cœur parjure qui eſtime peu votre amour, & qui déclare votre cœur libre. — Liſez. —

ADÉLAIDE *parcourt la lettre, qui échappe à ſes mains.*

Que dit-il? Adélaïde eſt libre! Tu veux donc m'enchaîner par d'autres liens, Walwais! Eſt-ce ainſi que tu crois à mon amour. — Tu penſes donc que mon cœur peut changer? — Oh non, ce n'eſt point vertu : ta fuite n'eſt point un acte de vertu, c'eſt ingratitude, inſenſibilité. — Je ſens plus que je n'en puis exprimer. C'eſt bien douloureux pour un cœur tendre. — Voici mon frere.

SCENE VIII.

LE C. DE BRAHE, LES PRÉCÉDENS.

LE C. DE BRAHE.

SIRE, vos ordres ſont partis pour toutes vos Provinces. On ſait la route de Walwais, & l'on ne tardera pas ſans doute à le découvrir. — Comment, ici ma ſœur?

ADÉLAIDE.

C'eſt donc toi, mon frere, qui as ſi fauſſement accuſé Walwais ? Que ne plongeois-tu plutôt un poignard dans mon cœur ? Pourquoi ne me punis-tu pas ſi j'ai manqué à la décence, à l'honneur ? Si c'eſt un crime d'avoir un cœur tendre, & d'avouer ſon amour, déteſte-moi, punis-moi; mais n'accuſe point injuſtement Walwais. — Ecoute, mon frere, ſa juſtification, la cauſe de ſa fuite.

LE C. DE BRAHE.

Point d'excuſes ; tu es jeune, ſans expérience. Tu crois au doux langage de l'amour ; une fauſſe vertu te fait illuſion, Adélaïde. Je ſais que depuis long-temps tu en es épriſe. On me l'a dit, & je l'ai vu, j'ai tout entendu. Tu es innocente, & Walwais un ſéducteur. Son crime ne peut ſe laver que dans ſon ſang. Nous ſommes nobles, & j'en demande au Roi ſatisfaction.

ADÉLAIDE.

Guſtave eſt juſte, & non point un barbare, un tyran. Et il ſeroit à mes yeux le plus atroce, le plus mépriſable des tyrans, s'il ſacrifioit le plus fidele, le meilleur de ſes Sujets, à ta fougue inſenſée, à ſa paſſion. (*Aux pieds du Roi.*) Pardonne-moi, Guſtave; mon amour pour Walwais me fait tout oublier. Walwais eſt innocent, il

mérite

mérite l'admiration : — ſa fuite mérite l'admiration.

LE ROI *la relevant.*

Croyez, belle Adélaïde, que je ſerai auſſi juſte envers Walwais qu'envers les autres hommes. (*à part*) Comme elle eſt encore émue; ce n'eſt point l'inſtant de lui parler de mon amour. — Il faut que je m'éloigne, ſi je ne veux pas tout gâter. (*Bas au Comte de Brahe.*) Reſtez avec votre ſœur. Cherchez à éteindre dans ſon cœur un amour qui la rend malheureuſe. Ce ne ſera, je l'eſpere, qu'un amour très-paſſager, un ombre de deſir. (*à part*) Je n'ai point encore perdu toute eſpérance. (*Il ſort.*)

ADÉLAIDE *l'arrêtant, & avec tranſport :*

Guſtave, par le ciel, par l'amour que vous ſentez dans votre cœur, ne croyez donc pas Walwais coupable. — Apprenez ſon innocence; — écoutez-moi, je ſuccombe aux douleurs que vos injuſtes ſoupçons me font ſouffrir.

LE ROI *s'éloignant, la regarde tendrement.*

Adélaïde, que vous me rendez malheureux! Quelle puiſſance m'engage à vous entendre; mais puis-je entendre juſtifier un lâche qui a trahi ma confiance & mon amitié. Chaque mot que vous

prononcez pour défendre Walwais, déchire douloureuſement mon ame. (*En ſortant, il la regarde encore avec tendreſſe.*) Ah Adélaïde !

SCENE IX.

ADÉLAIDE, LE C. DE BRAHE.

ADÉLAIDE.

Le Roi ne veut plus m'entendre ! Il eſt ſorti, la haine dans le cœur, contre Walwais. — Je veux ſuivre ſes pas. — Il faut qu'il ſache l'innocence de Walvais, qu'il m'entende.

LE C. DE BRAHE *l'arrêtant.*

Où voulez-vous aller, ma ſœur ? Le Roi veut que vous reſtiez ici. — Ne t'alarmes donc plus pour un ſcélérat qui t'a voulu ſéduire. Veux-tu que ton frere, tes parens & tes amis emploient des moyens violens pour t'y contraindre ?

ADÉLAIDE.

Que m'importe ; — oui, le fer qui percera mon cœur, peut ſeul, en m'ôtant la vie, anéantir mon amour. Le Roi n'eſt point injuſte, il faut qu'il m'entende, il doit m'entendre, ou mon ombre

enſanglantée le pourſuivra, lui demandera vengeance. — Ah mon frere, ta fureur trouble tes ſens & ta raiſon. Cher frere, écoute-moi de ſang froid. Il ne s'eſt point enfui, parce qu'il craignoit tes menaces, mais par généroſité, par vertu, parce que je l'aime, & qu'il ne veut pas me rendre amour pour amour. — O vertu trop ſévere, qui me rend malheureuſe! — Mon cher frere, ſi tu as cru que Walwais à mes genoux cherchoit à me ſéduire, que tu lui fais injuſtice! Ciel, qu'il en eſt éloigné! Il me conjuroit de ne l'aimer plus, & de ne pas le ſuivre. — Va dire au Roi ce que tu viens d'entendre. — Oh pourquoi Guſtave n'eſt-il plus ici pour lui tout apprendre moi-même?

LE C. DE BRAHE.

Jeune imprudente! tu crois à ce langage, à ſes artifices préparés pour ſéduire un cœur foible & ſenſible. Non, Chriſtierne ne m'a pas trompé, — mes yeux ne m'ont point trompé. — Walwais eſt un ſéducteur, & je l'en punirai.

ADÉLAIDE.

Que je ſuis infortunée! Tu n'as donc plus de pitié pour mes douleurs? J'ai donc perdu ta confiance, ton amitié? — Eh bien, ſi je ſuis criminelle, frappe donc, — mon ſang criera vengeance

contre toi, contre ſes perfides accuſateurs. (*à part*) Il faut que je trouve Walwais; je le chercherai par toute la terre : — où mes forces m'abandonneront, je veux mourir !

(*Elle ſort précipitamment.*)

LE C. DE BRAHE.

Ne la quittons pas. — Il faudra bien que j'étouffe dans ſon cœur ces deſirs inſenſés !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE C. DE BRAHE *ſeul.*

CEPENDANT ſi ma ſœur n'avoit dit que la vérité, avec quelle injuſte précipitation j'aurois agi ! Maudit emportement ! Mais non, ma ſœur eſt jeune, ſans expérience, & les douces paroles de l'amour l'ont ſéduite. Chriſtierne connoît mieux que perſonne les deſſeins ſecrets de Walwais. Déja depuis long-temps il en eſt épris. Non, je ne me ſuis ni trompé, ni trop précipité. Ah ſi la foudre eût dévoré le traître aux genoux d'Adélaïde ! Que ne lui ai-je percé le cœur, tout ſeroit fini, & l'inconſéquence d'une paſſion aveugle ne feroit pas refuſer à ma ſœur le trône de Guſtave. — Si Walwais revient, je crains le déſeſpoir de l'amour. — Il me vient une idée qui doit réuſſir ; & voici le Roi très-à-propos.

SCENE II.

LE ROI, LE C. DE BRAHE.

LE ROI.

Où eſt Adélaïde? Que fait-elle? ſon ame eſt-elle plus tranquille? Croit-elle toujours Walwais innocent?

LE C. DE BRAHE.

Adélaïde eſt ſous les yeux de ſa Mere, qui ſait tout, qui met tout en uſage pour étouffer en elle cette paſſion inſenſée; mais tant qu'il lui reſtera quelque eſpérance de revoir ici Walwais, il ſera difficile, très-difficile de le lui faire oublier. — Il n'y a qu'un moyen.

LE ROI.

Quel eſt-il? Je l'emploie auſſi-tôt, parlez.

LE C. DE BRAHE.

Au lieu de ramener ici Walwais, il faudroit le punir de ſon crime à l'endroit même où l'on ſaiſira ſa perſonne. Craignons qu'il ne revienne.

LE ROI.

Jeune Brahe, la colere, la vengeance, un

emportement ſans réflexion vous ont ſuggéré ce conſeil. — Conſeil atroce ! — Il n'y a qu'un tyran qui puniſſe ſans entendre. — Au plus affreux ſcélérat, Dieu & la Nature laiſſent la liberté de défendre ſa vie. — Quelque puiſſans que ſoient les Rois, les Rois n'ont aucun droit ſur la vie des hommes, que celui qui leur eſt donné par des loix ſages. — Et ſi Walwais étoit innocent ? Cela peut-être enfin. (*à part*) Hélas s'il étoit vrai, & que mon cœur ne pût douter de ſon innocence !

LE C. DE BRAHÉ.

Mais s'il revient, comment voulez-vous triompher du cœur d'Adélaïde ? Ce ſeroit trop humiliant de l'avoir pour rival. Je le ſuppoſe innocent ; un Walwais, le rival d'un ſi grand Roi.

LE ROI.

Et Walwais eſt homme ! — Adélaïde eſt libre ; la puiſſance des Rois ne s'étend point ſur les cœurs. — Je vous ai avoué pour Adélaïde tout mon amour ; mais en ce moment même où mon cœur parle au vôtre, je renoncerois plutôt à toute eſpérance d'être aimé d'elle, j'aimerois mieux être moins heureux, que de faire mourir un homme ſans l'entendre, & ſans un ſévere examen. Je ne jouirois plus un ſeul inſtant du doux repos

de la conſcience. Je verrois ſans ceſſe ſon ombre ſanglante me croiſer à mon paſſage.

LE C. DE BRAHE *à part, & avec impatience.*

Voilà le Héros effrayé par des préjugés. (*haut*) Le crime de Walwais eſt évident. Quelles preuves nouvelles en faut-il encore ? Sa lettre, l'aveu d'Adélaïde, ſon amour pour lui, le témoignage de Chriſtierne, tout cela doit ſuffir pour condamner le ſéducteur.

LE ROI.

Il me reſte encore des doutes que je veux éclaircir ; mais je le jure par mon cœur royal, s'il a voulu ſéduire Adélaïde, & l'arracher du ſein de ſa famille, il ſubira la peine de ſéduction. Il mourra. — Brahe, parlez-moi ſans feinte, que je ne ſois plus tourmenté d'une eſpérance vaine : pourrai-je encore obtenir le cœur d'Adélaïde ? Deſcendez juſqu'au fond de ſon ame, & que j'apprenne de vous ma deſtinée.

LE C. DE BRAHE.

Le cœur d'une jeune fille ſe livre preſque ſans choix à l'amour ou à l'indifférence. Le penchant de ma ſœur pour Walwais n'eſt que le moment paſſager d'une paſſion encore plus légere. Si l'objet de ſon amour reſte éloigné, ſon cœur ſe rendra bientôt aux vertus de Guſtave.

LE ROI.

Se rendroit bientôt.... Que dites-vous, Brahe, — que ces paroles ſont douces, conſolantes! Ah! s'ils ne pouvoient pas découvrir Walwais! — S'il eſt criminel, ſon cœur l'en punira toujours; — & Adélaïde m'aimera! — Il faut que je lui parle; j'apprendrai peut-être ma deſtinée de ſa belle bouche. Voici l'heure où elle ſe rend tous les jours avec ſa Mere chez mon Chancelier: il ne faut pas tarder plus long-temps. Adieu, je vous reverrai, Brahe.

SCENE III.

LE C. DE BRAHE, *ſeul.*

J'ENTRE en fureur, quand je penſe à l'amour inſenſé d'Adélaïde. Refuſer la main d'un Roi & tous les avantages qui en réſulteroient pour ma famille! — Quelle erreur! — Et pour qui? pour un miſérable que la fortune aveugle a tiré de la pouſſiere. — Non, Adélaïde! ou tu ceſſeras d'aimer Walwais pour aimer le Roi, ou tu ſentiras tout ce que peut un frere irrité. — Que vois-je? Comment? Chriſtierne?

SCENE IV.

CHRISTIERNE, LE C. DE BRAHE.

LE C. DE BRAHE.

QUI t'amene ici? — De retour ſi-tôt? Quelle heureuſe nouvelle?

CHRISTIERNE.

Grande nouvelle. L'oiſeau eſt pris, nous le tenons enfin dans nos filets.

LE C. DE BRAHE.

Qui donc? qui? Parle donc clairement.

CHRISTIERNE.

Et quel autre que Walwais? — Je l'ai amené.

LE C. DE BRAHE *étonné.*

Toi, tu l'as amené?

CHRISTIERNE.

Oui, moi. Cela t'étonne? N'ai-je pas fait mon devoir?

LE C. DE BRAHE.

Le Roi le ſait-il?

CHRISTIERNE.

On eſt allé le lui annoncer.

LE C. DE BRAHE.

Connoîtrois-tu déja le crime de Walwais?

CHRISTIERNE.

Non; — mais je le ſoupçonne. (*à part*) Ce coup m'a bien réuſſi. (*haut*) J'ai livré un homme qui pouvoit devenir pour nous un dangereux ennemi : outre cela, j'ai gagné mille écus, & mille écus ôtent bien des préjugés.

LE C. DE BRAHE.

Je t'en ai cru ſur ta parole, Chriſtierne, & preſque au même temps, je l'ai trouvé aux pieds d'Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ainſi donc, toi & ta famille, vous avez maintenant un ennemi dangereux de moins. Il y avoit long-temps que je connoiſſois l'amour qu'elle cachoit au fond de ſon cœur. En voyant arriver ce fils de Payſan, je jugeai, avec raiſon, que le Roi pourroit bien n'obtenir jamais la main d'Adélaïde. — Tu ſais cependant combien cette alliance nous intéreſſe tous, & j'ai déja beaucoup compté

ſur l'appui de ta ſœur. — Etoit-il donc poſſible, Camarade, de ſouffrir encore ce Walwais à la Cour? D'ailleurs, il y jouiſſoit déja de plus de confiance, de plus d'eſtime que nous autres qui, depuis ſi long-temps, parcourons la même carriere. Cela révolte, indigne, & mérite d'être puni.

LE C. DE BRAHE.

Certainement, l'élévation de Walwais devoit humilier notre nobleſſe. — J'entends le Roi.—Je vous laiſſe. (*Il ſort.*)

SCENE V.

LE ROI, CHRISTIERNE.

LE ROI.

Vous avez donc arrêté Walwais, & vous livrez à ma juſtice votre bienfaiteur, votre ami?—Vous m'étonnez, Chriſtierne.

CHRISTIERNE.

Que ne ferois-je pas pour le ſervice de Votre Majeſté. —

LE ROI.

Une trop grande obéiſſance aux dépens de l'a-

mitié eſt abominable. — Mais où eſt Walwais? je veux le voir.

CHRISTIERNE.

A mon arrivée, je l'ai fait renfermer dans une priſon ſûre, je l'ai traité en criminel, qui ne doit point échapper à ſa punition, & en cela, Sire, je crois avoir rempli vos ordres?

LE ROI.

Avec un peu trop de ſévérité. — Allez, — amenez-moi Walwais. (*Chriſtierne ſort.*) Tout mon ſang ſe bouleverſe quand je penſe que Walwais va paroître ici devant moi; mais je veux être calme, enchaîner ma colere.. — Et quand tu n'auras plus rien à me répondre, je prononcerai ta ſentence ſans être ému. — Je ſens tous les jours davantage combien il eſt plus difficile de triompher de ſon cœur, de ſes paſſions, que de vaincre l'ennemi le plus indomptable. Oh ſi toute étincelle de vertu n'eſt pas encore éteinte dans le cœur de Walwais, un ſeul de mes regards ſera bien plus cruel pour lui que les plus douloureux châtimens. Il entendra des reproches amers, & je les ferai de ſang froid à ce traître! Le perfide! — Il vient: remettons-nous.

SCENE VI.

LE ROI, WALWAIS *enchaîné*, CHRISTIERNE, LE C. DE BRAHE. *Des Gardes.*

CHRISTIERNE.

VOICI Walwais !

LE ROI.

Laiſſez-nous ſeuls. Que mes Gardes s'éloignent. (*Ils ſortent. Le Roi regarde Walwais quelques inſtans.*) Walwais ! Et tu oſes lever les yeux devant moi ?

WALWAIS.

Je me préſente avec une conſcience pure devant le plus grand Monarque de la terre, & en ce moment la préſence d'un Dieu ne me feroit point trembler. Guſtave inſpire l'amour, & non la crainte.

LE ROI.

Quelle diſſimulation ! Quelle audace ! Walwais, vous êtes coupable d'un crime contre la reconnoiſſance, contre la foi promiſe, contre l'amitié.

Je vous ai donné ma confiance, & vous m'avez trompé. Il y'a long-temps que vous aimiez la jeune Brahe ; — oui, je ſais tous les ſecrets de ton cœur perfide. — Tu ne voulois que me trahir.

WALWAIS.

Reproches cruels ! Qu'ils déchirent mon ame ! Guſtave, le Ciel & mon cœur pur me ſont témoins combien peu je mérite ces reproches. Cependant je ne défendrai point mon innocence par de vaines paroles ; mes actions ſeules doivent parler pour moi. Votre Majeſté peut tout apprendre de la bouche d'Adélaïde, qui peut ſeule détruire ces injuſtes accuſations.

LE ROI.

Comment oſes-tu demander le témoignage d'Adélaïde pour preuve de ton innocence ? C'eſt Adélaïde elle-même qui m'a découvert ſon amour pour toi. Tu es l'audacieux ſéducteur qui a jetté dans ſon cœur la premiere étincelle du feu de l'amour. La jeune Brahe a vivement défendu ta cauſe ; mais tout ce que ſa belle bouche a prononcé pour ta défenſe n'eſt qu'un nouveau ſoupçon, une plus forte preuve de ton crime.

WALWAIS *à part.*

Je ſuis donc un obſtacle au bonheur du Roi.

Je veux remplir mon vœu, rendre Guſtave heureux. (*haut*) Oui, je ſuis coupable de l'amour d'Adélaïde, & tant que je vivrai, Guſtave ne poſſédera jamais ſon cœur. — Mon dernier ſoupir retardera encore ſon bonheur.

LE ROI.

Non, ç'en eſt trop. — Qui m'empêche de punir ce perfide de ſon inſolente audace? — Gardes, — reconduiſez Walwais à ſa priſon.

WALWAIS *à part, en ſortant.*

Bientôt je ne ſerai plus, & alors Guſtave aura quelqu'eſpérance de poſſéder la main d'Adélaïde. Auſſi je vais d'un cœur tranquille au-devant de la mort.

LE ROI *ſeul.*

Mon ame peut à peine ſe remettre de ſon trouble. Walwais, avec ce ton affable & confiant de ſon ancienne amitié, avec le noble orgueil & l'intrépidité de la vertu, oſe me dire, en face, que tant qu'il vivra, je n'obtiendrai jamais le cœur d'Adélaïde! — Tant d'audace irrite enfin ma colere. — Mais qui a pu changer ſi promptement l'ame de Walwais? — On peut à peine le concevoir: il n'y a pas encore long-temps ſon cœur m'étoit dévoué, & le voilà tout-à-coup changé, — changé par le pouvoir

pouvoir de l'amour : — non, non, ce n'eſt ni la baſſeſſe, ni la fauſſeté que l'amour inſpire au cœur de l'homme. Le crime de l'hipocriſie étoit déja caché dans le fond de ſon ame, & par les apparences d'une amitié ſincere, il m'a ébloui. — Cependant, quand je penſe au jugement du feu Comte de Brahe ſur Walwais, ſi je penſe à ſon attachement pour ſon Pere, aux éloges des habitans de ſon Village, alors je commence à douter de ſa perfidie. — J'en ai trop de preuves ; — ſa lettre qui le condamne, l'aveu d'Adélaïde, la dénonciation de Chriſtierne, tout m'aſſure qu'il m'a trahi, qu'il a ſaiſi cette occaſion heureuſe de parler pour lui-même. — Oui, ſon crime eſt digne de châtiment, & ſera puni. Les Loix de la Suéde juſtifient ma ſentence. — Séduire l'innocence ! Vouloir arracher du ſein de ſa famille une fille adorée, unique ! O ſéduction ! Il ſera pour jamais exilé de mon Royaume. Et pour qu'Adélaïde ne découvre point le lieu de ſon exil, je le ferai tranſporter en ſecret au-delà des frontieres. Cette ſentence eſt encore une grace.

SCENE VII.

LE ROI, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SIRE, tout-à-l'heure....

LE ROI.

Quoi ?

L'OFFICIER.

A peine avions-nous, ſelon les ordres de Votre Majſté, renfermé Walwais dans ſa priſon, que la jeune Comteſſe de Brahe eſt accourue dans le déſordre de la douleur. Elle s'eſt fait place à travers les Gardes juſqu'à la porte de la priſon; & là, toute éperdue, à genoux, les mains ſuppliantes vers le ciel, elle implore, à grands cris, ſa miſéricorde & ſa juſtice. — Du fond de ſa priſon, l'on a cru entendre Walwais lui répondre par des ſanglots. — Nous pleurons rarement nous autres Soldats; mais pas un des Gardes n'a pu retenir ſes larmes.

LE ROI.

Ah Adélaïde! (*A l'Officier*) Conduiſez-moi

vers la priſon. — O ciel! que ce moment d'épreuve ſera douloureux pour mon cœur!

(*Il ſort à la hâte.*)

SCENE VIII.

LE C. DE BRAHE, CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE.

OUI, Camarade, il nous faut bien profiter de l'alliance du Roi avec ta ſœur. Tu deviens le beau-frere d'un Roi; certes, ce n'eſt pas peu d'honneur. Guſtave aime éperduement: tu conduiras ta ſœur, tu la gouverneras comme un enfant, je formerai les projets, & alors nous ferons tout ici, oui tout. — Comme nous allons trouver l'un & l'autre le moment heureux de perdre nos ennemis, & de faire une immenſe fortune! — Par le moyen d'Adélaïde, nous diſtribuerons les graces; & cela ne laiſſe pas que d'être très-avantageux.

LE C. DE BRAHE.

Je n'ai point d'ennemis que je veuille détruire. Celui qui m'offenſe, je l'oblige ſur le champ à me donner ſatisfaction; & je n'en conſerve plus de

haine dans mon cœur. — Je ſuis fier de l'alliance du Roi avec ma Maiſon ; mais je ne compte ſur aucun autre avantage, ni pour moi, ni pour mes amis ; car Guſtave ne ſe départ jamais de ſes principes, il n'y a que le vrai mérite qui puiſſe attendre de ſes bienfaits de grandes récompenſes : & d'ailleurs, un homme généreux ne cherche pas d'autre moyen pour en obtenir.

CHRISTIERNE.

Et depuis quand ta morale eſt elle ſi ſévere ? Guſtave ne reſpire plus que l'amour, pourquoi ne profiterions-nous pas de cet inſtant de foibleſſe, puiſqu'avec toute ſa force d'ame, toute ſa juſtice, il nous préféroit tout-à-l'heure un jeune intriguant ; à nous, qui l'avons ſervi ſi long-temps avec tant d'amour & de zele. — Walwais, tu le vois, ce ſcélérat vient nous ravir ſa confiance. Un Wrangel eſt nommé Gouverneur de la principale fortereſſe de ſon Royaume, & nous avons quatre années de ſervice plus que lui : ah, il faut nous venger ! — (*Appercevant Wrangel.*) Eh mais ? ſeroit-ce Wrangel ?

LE C. DE BRAHE.

Qui vous amene ici, Wrangel ?

SCENE IX.

WRANGEL, LES PRÉCÉDENS.

WRANGEL.

JE cherche le Roi. — Où le trouverai-je, Meſſieurs ? J'ai à lui parler de nouvelles très-importantes.

CHRISTIERNE.

Ils ont toujours à parler au Roi de nouvelles importantes ! L'apparence de l'amitié, de la confiance des Grands, ne laiſſe pas que d'attirer des éloges & des reſpects, — mais ſeulement d'hommes faciles à éblouir. — Nous ſavons bien, nous autres, que tes entretiens avec le Roi ſont très-peu de conſéquence.

WRANGEL, *la main ſur ſon épée.*

Mais non. — Aucun homme honnête n'oſeroit plus ſe ſervir de cette épée qui a ſauvé deux fois la vie à Guſtave. — Tu ſauras bientôt Chriſtierne ce que j'ai à dire au Roi.

CHRISTIERNE.

Comme il jette feu & flamme pour une bagatelle, une plaiſanterie.

WRANGEL.

Oui, une plaiſanterie meurtriere! Mais il faut que je trouve le Roi. (*Il veut ſortir.*)

LE C. DE BRAHE.

Le Roi va venir, reſtez.

CHRISTIERNE.

Tu ſais ſans doute, Wrangel, que c'eſt moi qui ai gagné les mille écus promis pour la tête de Walwais. Tu pouvois auſſi les mériter comme moi, car Walwais ſortoit de chez toi, lorſqu'il m'eſt venu faire ſes adieux.

WRANGEL.

Puiſſe la terre m'engloutir plutôt que je trahiſſe mon ami! Walwais eſt mon ami véritable, & je ne ſuis pas ſon juge. Il eſt auſſi ton bienfaiteur, Chriſtierne; & quand il eſt allé te voir pour la derniere fois, il croyoit trouver chez toi la reconnoiſſance & l'amitié; mais il n'y a trouvé que lâcheté, crime, & perfidie! Cependant le ciel eſt juſte!

CHRISTIERNE.

Je dois, il eſt vrai, à Walwais, mon emploi; mais ce qu'il a fait pour moi, tout autre ambitieux à ſa place, jouiſſant de la confiance & des faveurs

du Roi, m'auroit obligé comme lui. C'étoit moins pour m'être utile, que pour ſatisfaire ſon ambition; & d'ailleurs, tout cela n'excuſe point ſon crime, & j'ai rempli les ordres du Roi. — (*à part*) Wrangel alloit me déconcerter avec ſes beaux ſentimens, avec ſon fantôme de vertu & de probité qu'il fait paroître là très-mal-à-propos.

SCENE X.

LE ROI, LES PRÉCÉDENS.

LE ROI.

NON, je n'ai preſque plus aucun doute. Walwais n'eſt point coupable. — Ah, vous voici, Wrangel? — Qui vous amene, brave Wrangel?

WRANGEL.

Guſtave, je viens m'accuſer d'un crime & me ſoumettre à la punition que je mérite. J'ai reçu dans ma maiſon mon ami Walwais; j'ai rempli les devoirs d'un ami, d'un honnête homme; & c'eſt dans l'action même que je trouve ma récompenſe; mais auſſi j'ai déſobéi aux ordres de Votre Majeſté, je viens vous offrir ma tête.

LE ROI.

Wrangel !

WRANGEL.

Walwais eſt innocent, on l'a calomnié ; voici la lettre qu'il venoit d'écrire à la jeune Comteſſe de Brahe. Liſez ; elle prouvera peut-être ſon innocence.

LE ROI.

Donnez.

LE C. DE BRAHE *à part.*

Seroit-il poſſible ?

CHRISTIERNE.

Ciel & Enfer ! me voilà perdu.

LE ROI *lit.*

« Je vous quitte pour toujours, Adélaïde, » afin de rendre heureux, le plus brave, le plus » juſte des Rois, le meilleur des hommes. Vous » ſavez que ma naiſſance me défend d'aſpirer à » vous. Oubliez-moi : aimez Guſtave, qui de » tous les mortels, eſt le plus digne de votre » amour. Je ne ſerai bientôt plus. »

Walwais.

Dieu ! il eſt donc vrai. Un Ange a tracé ces caracteres. O vertu ! ô probité ! je reconnois ton

empire ſur le cœur de l'homme. Oh que je ſuis heureux ! Un Roi peut donc avoir auſſi un véritable ami. Walwais ! ô Walwais ! — (*A l'Officier de ſes Gardes.*) Courez, volez, amenez-moi cet ami, cet homme reſpectable ! (*L'Officier ſort.*) Walwais ! Walwais ! viens, viens, laiſſe-moi t'admirer, te récompenſer, être reconnoiſſant. — Wrangel, je vous dois une belle journée, une journée dans laquelle j'aurai récompenſé la vertu, le mérite, & remporté ſur mon cœur une ſi grande victoire. Une paſſion malheureuſe m'avoit ébloui, m'avoit égaré ; mais je vais tout réparer, car pour l'action généreuſe de Walwais, il n'y a pas de plus grande récompenſe que la main d'Adélaïde. Oui, je l'ai réſolu. Oh que je ſens vivement le plaiſir de pouvoir rendre heureux un honnête homme, un ſujet fidele. Je me livre tout entier à cette jouiſſance.

CHRISTIERNE *effrayé.*

Je crains que trop de zele pour les ordres de Votre Majeſté.....

LE ROI.

Oui, ſur toi ſeul, ſerpent venimeux, tombera ma juſte colere & les châtimens de ta perfide accuſation. — Brahe, cet événement doit vous apprendre à ne vous livrer jamais à votre empor-

tement, au feu de la jeuneſſe. Et c'eſt auſſi pour moi une importante leçon de ne jamais prononcer aucune ſentence dans l'ivreſſe des paſſions.

LE C. DE BRAHE.

Adélaïde, où es-tu ma ſœur? — J'étois injuſte, je veux m'en punir à tes yeux.

SCENE XI.

ADÉLAIDE *dans le délire de la joie*, LES PRÉCÉDENS.

ADÉLAIDE.

JE ſais tout, je ſais tout; Walwais a été reconnu innocent. — Guſtave, tu es auſſi grand que juſte! — Brave Wrangel, c'eſt à toi que je dois tout mon bonheur. Laiſſe-moi te ſerrer contre mon ſein. (*L'embraſſant avec tranſport.*) Je te remercie à jamais de ce ſervice d'amitié. O Guſtave, que j'embraſſe tes genoux, que j'arroſe tes mains de larmes de reconnoiſſance & de joie. (*Elle veut ſe jetter à ſes pieds, Guſtave l'en empêche.*) Oh je ſuis hors de moi de plaiſir! O Guſtave, Guſtave! rends-moi heureuſe, fais le bonheur de Walwais, rends-nous l'un & l'autre parfaitement heureux.

LE ROI.

Oui, je le veux, belle Adélaïde.

ADÉLAIDE *appercevant Chriſtierne.*

Et que vous avoit-il donc fait? Parlez, répondez. Donnez-moi la douce jouiſſance de défendre auſſi devant vous ſon cœur honnête & généreux. Oh Dieu! il détourne la vue, & me jette un regard terrible; il hait encore Walwais.

CHRISTIERNE.

Non.... (*Il va pour ſortir.*)

LE ROI.

Reſte, je l'ordonne.

LE C. DE BRAHE *à Adélaïde.*

Je n'oſe plus lever les yeux devant toi; ô ma ſœur, que tu dois me haïr!

ADÉLAIDE *courant au-devant de lui.*

Chere frere, tout eſt pardonné. Tu n'es pas coupable, puiſque tu m'aimes toujours.

SCENE XII.

WALWAIS, *ſuivi de pluſieurs Officiers*
LES PRÉCÉDENS.

LE ROI *s'avance avec amitié vers Walwais, & lui ſerre la main avec tranſport.*

VENEZ, venez Walwais, recevez la juſte récompenſe de votre probité, de votre grandeur d'ame. (*Il prend la main d'Adélaïde & la met dans celle de Walwais.*) Mon ami, rendez Adélaïde heureuſe, elle ne peut l'être que par vous. — Walwais, je vous annoblis. Vous l'étiez déja par vos vertus.

WALWAIS.

Grand Roi, dès paroles ne peuvent exprimer toute ma reconnoiſſance, mes ſentimens, mes remercîmens, mes vœux.....

ADÉLAIDE.

Généreux Guſtave, je te remercie à jamais de ce don précieux ! Walwais, tu es maintenant à moi pour toujours. (*Ils s'embraſſent.*)

LE ROI.

La douce penſée d'avoir réuni deux cœurs auſſi généreux, peut ſeule me conſoler d'avoir perdu la main d'Adélaïde. — Wrangel, votre amitié pour Walwais me fait oublier que vous n'avez point rempli mes ordres. Pour vous récompenſer de cette grande action, je vous accorde une penſion de deux mille écus. (*A l'Officier de ſes Gardes*) Faites payer ſur l'heure à Chriſtierne la ſomme promiſe pour la tête de Walwais, vous le conduirez enſuite dans une priſon où il finira ſa vie. Qu'on l'emmene.

WALWAIS *aux genoux du Roi.*

La grace de Chriſtierne, Sire. Pardonnez-lui en faveur de cette heureuſe journée.—Je ne me leverai point, que vous ne m'ayez accordé cette grace.

LE ROI *relevant Walwais.*

Homme bon, digne d'admiration! Il n'y a point d'auſſi grand cœur que le vôtre, je ne puis rien vous refuſer, j'y conſens. (*A Chriſtierne*) Sois donc toujours la proie du remords, ſors à l'inſtant de mon Palais, & pour toujours de mon Royaume. — Scélérat, tu emportes dans ton ſein l'inſatiable Vautour, — qu'il s'attache à ton cœur, & le ronge. — Sors. — Venez mes amis,

venez, que je vous conduiſe aux Autels. Pendant le peu de jours que j'ai à reſter ici, je veux m'enivrer de la douce jouiſſance de votre joie & de votre bonheur. Oh ſi mes actions pouvoient toujours ainſi récompenſer des ſujets vertueux, des amis fideles; mes jours ſeroient des jours de délices. — (*Aux Officiers*) Et vous braves Guerriers, ne murmurez plus, avant trois jours, nous ſerons en marche, la victoire nous attend en Allemagne.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LE
CRÉANCIER,
COMEDIE
EN TROIS ACTES.

PAR

M. J. RICHTER.

PRÉFACE.

Un conte très-intéreſſant du bon Gellert, m'a fourni la premiere idée de cette Comédie. Le nœud, le dénouement, le dialogue, & tout le reſte, m'appartiennent. Si j'avois coutume de me parer de plumes étrangeres, il m'auroit été facile de m'attribuer l'honneur de l'invention : perſonne peut-être n'auroit découvert la ſource où j'ai puiſé mon ſujet, tant j'ai pris ſoin de lui donner une forme originale, un nouvel intérêt, en mêlant mes idées à celles de Gellert. Comme *Appelle*, derriere ſon tableau, je dois attendre avec patience l'accueil que le Public va faire à mon *Créancier ;* — car il n'eſt pas poſſible de prévoir ſon ſuccès. — Mais ce qu'en diront nos Critiques, nos Journaliſtes, je puis le prédire, ſans être grand Prophête. — Dans un ſiecle où tout le monde lit *Shakeſpeare* & *Goethe*, un Drame comme le mien, qui n'outre point les paſſions, (1) dont le ſtyle n'eſt ni métaphorique,

(1) *Il n'eſt ici queſtion ni de* SHAKESPEAR, *ni de* GOETHE ; *mais de leurs malheureux Imitateurs, qui, trop foibles pour atteindre ces deux grands Maîtres, prennent pour du génie le galimatias & l'enflure.* Note de l'Auteur.

ni

ni myſtique, ni enflé, qui ſuit encore un peu ces *vieilles* regles du ſage Ariſtote, depuis long-temps oublié, ne ſauroit trouver grace au Tribunal de nos Ariſtarques modernes.

Il eſt vrai que je pourrois obſerver à ces *Meſſieurs*, qu'un honnête Banquier, qui a le ſens commun, ne doit ni parler, ni agir comme le Roi *Léar*, ni le Commis *Oft*, comme *Jago*, ni *Liſette*, comme la Confidente de la Reine *Cléopâtre*; mais ſans égards pour mes obſervations, on prononce, — & l'on condamne le *Créancier*. J. RICHTER.

A Vienne, ce 30 Juillet 1777.

PERSONNAGES.

BLOUME, *un riche Banquier.*

EMILIE, *ſa Fille.*

OFT, *ſon Commis.*

LISETTE, *Femme-de-Chambre d'Emilie.*

WILMAR, *Fils d'un Négociant qui a manqué.*

MONDOR, *Banquier.*

DAVID, *un Juif.*

JACQUES, *Valet de Bloume.*

La Scene eſt à Vienne, dans la maiſon de Bloume.

LE CRÉANCIER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Bureau de Bloume.

SCENE PREMIERE.

BLOUME, *en robe de chambre, aſſis à ſon Bureau, & parcourant un Livre de comptes.*

CE billet eſt échu depuis un mois, & point d'argent, — pas même de réponſe à mes deux lettres. — Attendons encore une quinzaine, & alors nous vous parlerons ſérieuſement, M. le Comte. — Mille florins chez Belling. — Ceux-là ſont perdus. — L'ami Belling eſt mort, — je lui en fais préſent. — Et Blink auſſi retarde ſon paie-

ment, — cet homme entreprend trop; — mauvaiſe créance. — En voilà encore un autre: — tout cela vient d'un cœur trop foible.

SCENE II.

BLOUME, OFT, *s'approchant de ſon Bureau en ſilence & en ſaluant reſpectueuſement M. Bloume.*

BLOUME.

BON jour M. Oft. (*pauſe*) Avez-vous paſſé chez mon Huiſſier?

OFT.

Oui Monſieur.

BLOUME.

Wilmar payera-t-il?

OFT.

Je ne crois pas.

BLOUME.

Qu'il meure donc en priſon! — Le fourbe. — (*Il ſe leve & ſe promene à grands pas.*) Vous retournerez aujourd'hui chez mon Huiſſier; — je veux qu'on lui rende ſa priſon affreuſe. — Le

fourbe ! — Ils empruntent les traits modeſtes & la timidité d'un honnête homme, & vous peignent leurs malheurs avec émotion, ils s'efforcent de s'attendrir juſqu'aux larmes, juſqu'à ce qu'enfin ils aient touchés nos cœurs ; — mais dès que leurs mains avides ont ſaiſi l'argent de nos veilles, ils s'envolent, & leurs ames viles s'applaudiſſent de nous avoir trompé. — Mon cœur ſera déſormais fermé pour eux, leurs larmes ne me toucheront plus. — Montrons à Wilmar que je n'ai point un cœur de femme. — Il me payera, ou il pourrira dans ſa priſon.

OFT.

Je deſire que vous ſoyez payé ; — mais....

BLOUME.

Je le ſerai ; car il faut que je le ſois.

OFT.

Mais je crains.....

BLOUME.

Vous n'avez rien à craindre, Monſieur. — Ces dix mille florins ſont mon argent. — Je ne veux point d'obſervations, je ne veux point que l'on me parle. Je ne veux ſuivre que ma volonté, & je veux être dur au méchant : ce Wilmar m'a trompé.

OFT.

Cela peut être; mais dans les banqueroutes d'Amſterdam, il a beaucoup perdu.

BLOUME.

Que m'importent ces banqueroutes!—En homme prudent, il n'auroit pas dû riſquer ſa fortune.

OFT.

Il y a des circonſtances que l'eſprit le plus perçant & la plus ſage expérience ne ſauroient prévoir. Il croyoit faire valoir avantageuſement ſes fonds; mais....

BLOUME.

Il croyoit, il croyoit; — & vous, avec vos *mais*, croyez-vous m'attendrir? Il faut lui donner ces dix mille florins, pour qu'on me montre encore au doigt dans toute la Ville comme un bonhomme, un ſot riche, dont le premier fripon, avec de belles paroles, peut tirer dix mille ſlorins, que M. ſon Commis mene à la liſiere comme un enfant?

OFT.

Pardonnez-moi, Monſieur, ſi j'oſe.....

BLOUME.

Je vous dis, Monſieur, que c'eſt m'irriter que de me croire trop bon.

OFT.

Mais, Monſieur.....

BLOUMÉ.

Et que je ne veux pas que vous preniez les intérêts d'un fripon, ni que vous me faſſiez mettre en colere, — qu'il faut abſolument que je ſois payé. (*Il entre avec humeur dans ſon cabinet.*)

SCENE III.

OFT *en arrangeant ſes Livres de comptes.*

Le voilà fâché; cependant mes intentions étoient bonnes. — C'eſt qu'auſſi nous venons d'eſſuyer trois banqueroutes conſidérables. — Nous avons donné des ſecours & du temps aux deux premiers, & nous recevrons à-peu-près quatre-vingt-dix pour cent, on a fait vendre le troiſieme, & nous en aurons cinq pour cent, au plus. Quand on en vient là, fondent de tous côtés, ſur le pauvre Débiteur, des Corbeaux affamés qui ſe diſputent ſes dépouilles. — Il ne reſte aux Créanciers que les écailles. (*Il écrit*) Wilmar un fripon? un fripon, & il ſe laiſſe arrêter! Ces oiſeaux là ne ſe prennent pas ſi aiſément. La pre-

miere regle d'un fripon eſt de ne point ſe laiſſer prendre.

SCENE IV.

OFT, LISETTE, *une taſſe de chocolat à la main.*

LISETTE *avec douceur.*

MONSIEUR n'eſt pas ici?

OFT *lit une Lettre-de-Change.*

« Au 15 du mois prochain, (1) *avec l'aide* » *de Dieu*, je payerai comptant. » — C'eſt fort bien dit; mais ſi Dieu ne l'aide pas, qui payera la Lettre-de-Change?

LISETTE *s'approchant du Bureau du Commis.*

Voici le chocolat de Monſieur. Il n'eſt donc pas ici?

OFT *avec humeur.*

Non. — (*Il écrit.*)

(1) *Cette formule ſe trouve ſouvent dans les Lettres-de-Change des Allemands.*

LISETTE *d'un air d'amitié.*

Mais où eſt-il donc ?

OFT *d'un ton bruſque.*

Dans ſon cabinet.

LISETTE.

Peut-on entrer ?

OFT.

Voyez. (*Il ſe leve, & va fermer les Livres de comptes de M. Bloume.*)

LISETTE *s'approche du cabinet.*

La porte eſt fermée.

OFT.

Eh bien, attendez qu'elle ſoit ouverte.

LISETTE *avec douceur.*

Vous avez eu avec Monſieur une petite querelle ?

OFT.

Qui vous l'a dit ?

LISETTE.

J'ai un peu écouté à la porte.

OFT.

Oui ?

LISETTE.

Mais très-peu.

OFT.

Oui, Monſieur grondoit.....

LISETTE *va poſer tout de ſuite la taſſe ſur le Bureau.*

Ah mon cher Monſieur Oft, pourquoi donc a-t-il grondé ?

OFT *conduiſant Liſette loin du cabinet, avec un air de myſtere.*

Savez-vous garder un ſecret ?

LISETTE.

Comme vous.

OFT.

En ce cas là, je ne devrois rien vous dire.

LISETTE.

Oh je vous en prie, vous êtes ſi aimable.

OFT.

Soit, mais ſur-tout cela motus. — (*Il la prend encore par la main.*) Monſieur a beaucoup

grondé de la conſommation conſidérable que l'on fait ici, depuis quelques temps, de ſucre & de café.

LISETTE *avec ironie*

Vraiment?

OFT.

Il dit que les mémoires du Parfumeur ſont du double plus forts, depuis que Liſette eſt entrée au ſervice de Mademoiſelle.

LISETTE.

Comment?

OFT.

Et que Mademoiſelle Liſette met du bleu, du rouge & du blanc, & qu'elle a de bien douces attentions pour M. le Caiſſier.

LISETTE.

Laiſſez-moi tranquille.

OFT.

Qu'elle écoute toujours aux portes, & qu'elle veut toujours ſavoir ce qui ne la regarde pas. — Mais n'allez pas dire cela à perſonne. — Ha! ha! (*Il retourne à ſon Bureau.*)

LISETTE *prend la taſſe, & ſort en grommelant.*

Le vieux ſinge.

SCENE V.

OFT *ſeul, riant.*

Elle ne me queſtionnera pas de ſitôt. Il ne nous manquoit plus que les Femmes-de-Chambres ne miſſent le nez dans nos Livres de comptes, c'eſt déja beaucoup trop quand leurs Maîtreſſes s'en mêlent. (*Il écrit. Pauſe.*) Je ſuis fâché du malheur de ce pauvre Wilmar. — On voit que c'eſt un honnête homme; car il ne ſeroit pas en priſon. (*Il lit une lettre, & la cachette.*)

SCENE VI.

OFT, DAVID.

DAVID *toujours avec l'accent Juif.*

Bon jour, M. Oft, votre ſerviteur.

OFT.

Je ſuis le vôtre.

DAVID.

En affaires? Bien occupé?

OFT.

Il n'y a pas de quoi ſe rompre la tête. Les affaires ſont bien légeres : oh, elles ne ſont plus ce qu'elles étoient il y a vingt ans.

DAVID.

Oui, autrefois, le change, le papier!....

OFT.

Oui, oui! (*Il range ſes Livres de comptes.*)

DAVID.

Une guerre pourroit nous faire du bien.

OFT.

Oui, le Roi va déclarer la guerre pour enrichir, (*en ſouriant*) des coquins comme vous.

DAVID.

Je voudrois bien parler à M. Bloume.

OFT.

Peut-on ſavoir ce que vous lui voulez ?

DAVID.

Ce n'eſt pas un ſecret pour vous. (*Baiſſant la voix*) Un Particulier cherche dix mille florins ſur une maiſon : il n'y a pas un florin d'hypo-

theque. Le Propriétaire eſt très-rangé & très-exact à payer les intérêts.

OFT.

Mon cher M. David, M. Bloume ne veut plus traiter avec des Particuliers. Ils nous mettent trop ſouvent en danger de tout perdre. Nous avons prêté de groſſes ſommes, dont nous pourrons à peine retirer une obole, très-heureux encore lorſqu'on nous en paye les intérêts. Tant que ces Meſſieurs ont beſoin de notre argent, ils ſont nos dévoués, très-humbles ſerviteurs; mais ſi nous avons ſeulement l'air de redemander ce qui nous appartient, nous ne ſommes plus que des Uſuriers, des fripons, (*en ſouriant*) des Juifs.—Enfin nous voici devenus aſſez ſages, pour ne pas acheter ſi cher des complimens ſi déſagréables.

DAVID.

Il faut ſavoir diſtinguer ſon monde. — Moi qui vous parle, j'ai ſouvent traité avec des Particuliers qui payoient à la minute, beaucoup plus sûrs que certains Négocians.

OFT.

Et nous auſſi, M. David, & nous auſſi. Mais entre nous, l'on en trouve un ſur dix.

DAVID.

Avec l'homme que je vous propoſe, il n'y a rien à riſquer. — Réfléchiſſez donc, M. Oſt, à une maiſon ſans hypotheque, & qui vaut trente mille florins.

OFT.

Et bien, revenez un de ces matins, vous en cauſerez avec M. Blöume. Peut-être que ſur le nom du Particulier, il ſe décidera à donner ſon argent.

DAVID.

Ne pourrois-je pas lui en parler dès aujourd'hui ?

OFT *bas.*

C'eſt qu'il n'eſt pas aujourd'hui d'humeur payante, il lui eſt arrivé quelques pertes aſſez conſidérables.

DAVID *bas.*

Ah, ah ! c'eſt Wilmar qui a manqué ?

OFT.

C'eſt cela même.

DAVID.

Mais il l'a déja fait arrêter, je crois ?

OFT.

Ce n'eſt pas moi, je vous aſſure, qui lui ai donné ce conſeil.

DAVID.

J'en ſuis fâché pour ce Wilmar : c'eſt un honnête homme.

OFT.

Il veut croire abſolument que Wilmar l'ait trompé.

DAVID.

Wilmar a lui-même été trompé par d'autres; j'en ſuis perſuadé.

OFT.

Je le penſe comme vous. Je lui ai toujours connu de la probité.

DAVID.

Oui, ſur mon honneur, c'eſt un brave homme, un très-honnête homme. — Mais, pour en revenir à mon affaire, vous croyez donc qu'il n'y a point à parler aujourd'hui à M. Bloume ?

OFT.

Il ne donneroit pas aujourd'hui d'argent à ſon frere.

DAVID.

DAVID.

Je reviendrai demain.

OFT.

Revenez demain, croyez-moi.

DAVID.

Adieu, M. Oft.

OFT.

Au revoir.

DAVID.

A propos. Il n'y auroit pas de papier à négocier ?

OFT.

Il n'y en a pas aujourd'hui.

DAVID.

Allons, allons, *patienza*, *patienza* !

SCENE VII.

OFT *ſeul, regardant la pendule.*

BIEN-TÔT neuf heures ! Notre Caiſſier apparemment eſt encore à ſa toilette. Depuis trente ans, comme tout à changé ! Autrefois des perruques rondes, des bonnets fourrés, & deſſous de l'eſprit & de l'argent dans le ſac. — Aujourd'hui, de grandes larges coëffures & des têtes vides, & des bourſes bien plus vides encore !

SCENE VIII.

OFT, BLOUME *ſortant de ſon cabinet.*

BLOUME.

ÊTES-vous allé chez mon Huiſſier ?

OFT.

Pas encore.

BLOUME.

Vous attendrez à demain.

OFT.

Oui, Monſieur.

BLOUME.

N'eſt-il venu perſonne ?

OFT.

Liſette qui vous apportoit le chocolat ; mais elle a trouvé la porte fermée.

BLOUME.

Eſt-ce tout ?

OFT.

David, le Juif, eſt venu.

BLOUME.

Que vouloit-il ?

OFT.

Il cherche de l'argent ſur une maiſon.

BLOUME.

Et vous lui avez répondu ?

OFT.

Que vous ne prêtiez plus d'argent aux Particuliers, & qu'il pouvoit ailleurs s'adreſſer.

BLOUME.

Très-bien fait ; vous avez parfaitement rempli

mes intentions. — Wilmar, tu as endurci mon cœur ! — Les malédictions des malheureux que je renverrai à préſent ſans aſſiſtance, retomberont ſur ta téte. — Qui me répondra que tous ceux qui viendront implorer mes ſecours, ne ſeront pas des fourbes comme toi ?

OFT.

Je lui ai parlé auſſi de Wilmar.

BLOUME.

Que penſe-t-il de ce fripon ?

OFT.

Il croit Wilmar un honnête homme, qui a perdu ſa fortune par trop de bienfaiſance & par des événemens que l'on ne peut prévoir. Il le plaint ſincérement, & ſouhaite que vous agiſſiez avec un peu plus de douceur envers ce pauvre homme !

BLOUME, *avec le ton du perſiflage.*

Envers ce pauvre homme ! — Gardez-vous bien de laiſſer échapper quelque occaſion de juſtifier ce coquin-là. — Vous paie-t-il pour le défendre ? ou avez-vous deſſein de me tourner la tête ?

OFT, *avec beaucoup de phlegme.*

Vous deſiriez ſavoir ce que David penſoit de Wilmar ; & je vous l'ai dit. Ce n'eſt pas ma faute ſi un Juif le juge moins ſévérement que vous ne le faites.

BLOUME.

Vous me donnez votre jugement pour le ſien, & ces belles paroles du Juif ſont les vôtres. — M. Oft ! M. Oft ! Vous oubliez votre devoir. Eſt-ce à vous de plaider contre moi les intérêts d'un fripon qui me vole dix mille florins ?

OFT.

M. Bloume, j'ai l'honneur de travailler avec vous depuis vingt ans. Il me ſemble que ma conduite auroit dû vous apprendre que mes devoirs me ſont connus. Il m'eſt bien ſenſible, je vous jure, d'entendre à mon âge ces cruels reproches, que je n'ai point mérités. Si je vous parle en faveur de Wilmar, c'eſt auſſi, ce me ſemble, par mon attachement pour vous. Je ſuis perſuadé qu'en le tenant en priſon, votre créance en deviendra plus mauvaiſe. Vous faites perdre à ce pauvre homme le peu de crédit qui lui reſtoit. Comment pourra-t-il vous payer ſi vous lui en ôtez les moyens ? Réfléchiſſez donc à cela, Monſieur.

BLOUME.

J'y ai réfléchi. — Eh bien, que Wilmar ſorte de ſa priſon, puiſque vous le voulez. — Allez, Monſieur, portez à votre protégé cette nouvelle agréable. Allez le délivrer. — Voilà la clef de ma caiſſe, payez toutes ſes dettes, diſpoſez de ma fortune, diſperſez mon argent à droite, à gauche, & réduiſez-nous moi & ma fille à mendier. — Voilà ce que vous demandez, ce que vous deſirez. Je ſuis intraitable, ſauvage, un barbare qui fait enfermer un ſi honnête homme, pour m'avoir volé dix mille florins; & qui ne veux pas ſuivre les conſeils de Monſieur mon Commis, qui connoît ſi bien ſes devoirs.

OFT.

Je connois mes devoirs, Monſieur; mais je pourrois les oublier, ſi je reſtois ici plus longtemps. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

BLOUME *ſeul. Il ſe jette dans un fauteuil, & appuie ſa tête ſur le pupître. Pauſe.*

Je l'ai fâché, cet honnête Vieillard, — ſes intentions ſont bonnes: — j'ai agi avec trop de

précipitation ; mais cela eſt fait. — Que penſeroit-on de moi ſi je laiſſois ſortir Wilmar de ſa priſon ? On me prendroit pour un homme foible un *bon homme*, dont une larme fond le cœur, qui ne peut jamais dire : Je veux cela ; & qui ne ſait jamais exécuter ce qu'il a voulu. — Non, M. Oſt, on ne dira plus cela de Bloume. Je ſerai payé.

SCENE X.

UN DOMESTIQUE, BLOUME.

LE DOMESTIQUE.

M. Mondor demande à parler à Monſieur.

BLOUME.

Que veut dire cette viſite ! Dites que je ſuis bien fâché..... Faites entrer.

SCENE XI.

MONDOR, BLOUME.

MONDOR.

BON jour, eh bon jour mon cher M. Bloume.

BLOUME.

Je ſuis bien aiſe d'avoir l'honneur de vous voir. Quel haſard ſingulier me procure ce bonheur?

MONDOR.

Vous ſavez que ma femme eſt morte?

BLOUME.

Je vous plains de tout mon cœur.

MONDOR.

Seigneur, que ta volonté ſoit faite! Dieu ſait ſans doute pourquoi il me la retirée. Je ne puis pas pleurer, moi; mais par attachement pour elle, je porte cet habit noir, & certainement elle ne ſauroit en exiger d'avantage.

BLOUME.

Vous avez fait en elle une perte.

MONDOR.

Oui, — c'étoit une bonne petite perſonne; mais je crois qu'il ſeroit poſſible de la remplacer.

BLOUME.

Vous croyez?

MONDOR.

M. Bloume, vous & moi nous ſommes Négocians. — Nous avons d'autres idées de l'amour que le reſte des hommes. Une jeune fille qui a de l'argent eſt belle; & ſi elle nous donne ſon argent, nous l'aimons, — cet argent.

BLOUME.

A peine y a-t-il deux mois que vous avez perdu votre femme, & vous penſez déja à vous remarier?

MONDOR.

Ce n'eſt pas que j'y penſe; — mais ma maiſon a beſoin d'une femme. Mes domeſtiques me volent de tous côtés, me ruinent.

BLOUME.

C'eſt autre choſe. La bienſéance exige cependant que vous attendiez au moins encore quelques ſemaines. Vous ſerez blâmé.

MONDOR.

On ne blâme jamais un homme qui a de l'argent. — Nous ne faiſons jamais de folies ; nous ne diſons jamais de platiſes, d'abſurdités ; notre argent nous met au-deſſus de toutes les critiques. — Bref, je ne veux plus porter cet habit lugubre. — Il me faut une femme, & voilà pourquoi je viens vous voir.

BLOUME.

Comment cela ?

MONDOR.

Sans alentours : — tenez, — je viens demander votre fille en mariage.

BLOUME.

Vous me faites beaucoup d'honneur....

MONDOR.

Vous me connoiſſez. — Sans me vanter, je ſuis un homme riche. Vous êtes auſſi riche que moi, vous avez cette fille unique. — Ainſi donc, aujourd'hui ou demain, votre fortune paſſera dans nos mains ſans partage. — Et je penſe bien que vous n'avez pas à héſiter.

BLOUME.

Comme je vous l'ai dit, vous me faites beau-

coup d'honneur. Je crains ſeulement que ma fille ne faſſe quelques difficultés. Je vous aſſure qu'elle a déja refuſé pluſieurs partis très-avantageux.

MONDOR.

Mais vous êtes ſon Pere ?

BLOUME.

Et non pas ſon tyran.

MONDOR.

Pa, pa, pa !

BLOUME.

Sincérement, Monſieur, je ſerois flatté que ma fille ſe décidât en votre faveur. Vous êtes un vrai honnête homme ; mais Dieu me garde de jamais forcer ſes inclinations. C'eſt à ma fille à conſulter ſon cœur. L'homme à qui elle donnera ſa main, je le ſerrerai dans mes bras comme mon fils. Je connois ſes ſentimens, ſa vertu ; & ſon choix ne peut déshonorer ni elle, ni ſon Pere.

MONDOR.

Fort bien. — Vous verrez ce que peut un *Mondor* ſur une jeune fille. — Je ne ſuis pas

beau, je le ſais. — Ni jeune; — mais j'ai des attraits bien plus dangereux: — de l'argent, de l'argent! — chevaux, voiture, deux belles maiſons à la Ville; & à la campagne, une maiſon de grand Seigneur, un palais.

BLOUME.

Tout cela pourroit fort bien n'être pas ſi ſéduiſant pour ma fille. Elle a preſque tout ce que vous pourriez lui offrir.

MONDOR.

Tout; excepté ce beau titre ſi deſiré des jeunes filles: MADAME. Je gage qu'elle me donne ſa main.

BLOUME.

Je le deſire.

MONDOR.

Puis-je lui parler?

BLOUME.

Venez, elle eſt chez elle.

MONDOR.

Permettez-moi de l'entretenir en particulier. Les jeunes filles n'aiment pas à s'expliquer devant un Pere.

BLOUME.

Soit.

MONDOR.

Au revoir, Papa. Mon beau-Pere, au revoir. (*Il ſort avec précipitation.*) Au revoir. (*Mondor revenant ſur ſes pas.*) A propos, — votre fille n'a pas là un ver rongeur ?

BLOUME.

Qu'entendez-vous par-là ?

MONDOR.

Ce quelque choſe qu'ils appellent *amour*, & que nous autres Commerçans, nommons *folie*.

BLOUME.

Son cœur n'a point encore parlé pour perſonne, — que je ſache, du moins.

MONDOR.

Tant mieux, tant mieux. (*Il ſort.*)

SCENE XII.

BLOUME *ſeul.*

VOILA un ſingulier caractere ! ma fille me remercîra ſans doute de lui avoir envoyé cet Original.

(*Il entre dans ſon cabinet.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Un Sallon ; une grande porte dans le fond, une porte à gauche conduit à l'Appartement d'Emilie, une autre porte ſur la droite, conduit au cabinet de ſon Pere.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, MONDOR.

MONDOR.

VOUS ne voulez donc pas m'épouſer ?

EMILIE *feignant de parler ſérieuſement.*

Une affaire auſſi ſérieuſe ne ſe haſarde point ſans réflexion. A la vérité, Monſieur, durant ce court entretien, j'ai découvert en vous des qualités rares, qui vous ont acquis déja toute mon eſtime, qui pourroient même être dangereuſes pour mon cœur.

MONDOR.

Toujours votre cœur. — C'eſt de votre main

que je parle. — Quand une fois vous l'aurez donnée, l'autre viendra toujours bien après.

EMILIE.

Si vous m'accordiez quelque temps pour réfléchir, je crois que je ne pourrois pas vous réſiſter.

MONDOR.

Voyons, combien de temps vous faut-il donc?

EMILIE, *d'un air enfant.*

Un an & demi.

MONDOR.

Pas une heure. — Il faut que je trouve dès aujourd'hui une femme. — Je vois bien que nous ne ferons pas affaire enſemble. —Adieu. (*A part*) La petite ſotte! Un an & demi! — Pas une heure, pas une demi-heure ſeulement.

(*Il ſort en grommellant.*)

SCENE II.

EMILIE *ſeule.*

ENFIN m'en voilà débarraſſée. — Le plaiſant Original! (*Pauſe*) Une autre image eſt empreinte dans ce cœur, & tout l'amour d'un Roi puiſſant ne

ne l'en effaceroit pas. — C'eſt reconnoiſſance, rien que reconnoiſſance. — Crois tu cela, Emilie ? Imprudente ! — C'eſt amour, amour ſans bornes, qui te conduira auſſi au tombeau. — Le cruel ! me délivrer d'entre les mains d'infâmes Brigands, me conduire en ſûreté juſqu'à la Terre de ma Tante, & s'enfuir ſans me découvrir ni ſon nom, ni le lieu qu'il habite ! Ne ſait-il pas que dans ce ſein palpite un cœur reconnoiſſant & ſenſible, qui brûle de récompenſer ſes généreux ſervices ? Ne m'a-t-il conſervé la vie que pour me ravir mon repos, mon bonheur ?

SCENE III.

EMILIE, LISETTE.

LISETTE.

Le Commiſſionnaire de Madame votre Tante m'a remis cette lettre; elle eſt pour vous, Mademoiſelle.

EMILIE *prenant la lettre.*

Tu le feras attendre.

SCENE IV.

ÉMILIE *lit.*

« Vous avez bien fait, ma chère Nièce, de » n'avoir point parlé au meilleur des Peres de » l'attaque de ces Brigands. Le bon Vieillard en » auroit été ſi effrayé, que peut-être j'aurois » été privée du plaiſir de vous embraſſer ſouvent » à ma campagne. Votre beau Libérateur ſe » nomme, dit-on, Wilmar. Voilà tout ce que » nous en avons pu ſavoir. Adieu. »

Wilmar? Il ſe nomme Wilmar? Mon beau libérateur. — Beau? O chere Tante, s'il n'étoit que beau, ce cœur n'auroit pas ainſi conſervé ſon image! C'eſt ſon courage pour défendre une inconnue, ſa modeſtie, ſon déſintéreſſement, & je ne ſais quel charme, dont le nom n'eſt point encore inventé, qui ont gravé ſon image ſi profondément dans mon ame. Il ſe nomme Wilmar? — Wilmar! — Mais, que me ſert de ſavoir ſon nom? — *Voilà tout ce que nous en avons pu ſavoir.* — Ma chere Tante, vous n'avez encore rien fait pour mon bonheur, ſi vous ne pouvez me dire où je trouverai mon Wilmar. — Mon Wilmar? Folle

que je ſuis ! Parce qu'il a conſervé ma vie, doit-il me donner auſſi ſon cœur ?

SCENE V.

LISETTE, EMILIE.

LISETTE.

Le Courrier avoit à s'acquitter d'une commiſſion très-preſſée ; dans une heure il ſera revenu.

EMILIE.

Soit ; je ferai la réponſe en attendant. — Où eſt mon Pere ?

LISETTE.

Il s'eſt enfermé dans ſon cabinet.

EMILIE.

Pour affaires ?

LISETTE.

Oui, ſans doute, pour quelque affaire fâcheuſe. Il étoit tout-à-l'heure très-en colere en parlant à M. Oſt. Autant que j'en ai pu comprendre, c'eſt un Marchand de cette Ville qui l'a trompé d'une ſomme conſidérable.

EMILIE.

Qui l'a trompé?

LISETTE.

Il parloit de le traiter durement dans ſa priſon; & il diſoit cela d'un ton ſi emporté, que de frayeur, j'ai manqué de laiſſer tomber ſa taſſe de chocolat.

EMILIE.

Il faut que ce ſoit une groſſe ſomme.

LISETTE.

J'ai fait la cour à notre vieux Commis pour en ſavoir quelque choſe; mais il ſe verroit plutôt brûler vif, que de me confier le moindre ſecret.

EMILIE.

Il a tort, tu es ſi diſcrette.

LISETTE.

Perſonne ne veut m'en croire.

EMILIE.

N'as-tu pas ſu le nom de ce Marchand?

LISETTE.

Quand j'ai vu la réponſe aſſez ſéche de M. Oſt, je n'ai pas voulu lui faire l'honneur de lui rien

demander davantage ; mais cela ne m'inquiete pas, je le ſaurai bientôt, je n'ai qu'à m'adreſſer au Caiſſier, — Il eſt ſi aimable, ſi jeune, ſi prévenant, que l'on peut tout obtenir de lui. — Je ſaurai tout.

EMILIE.

J'ai peut-être d'autres motifs que les tiens pour deſirer ſavoir le nom de ce Marchand.

LISETTE.

Pour moi, Mademoiſelle, j'avoue que je n'en ai pas d'autres que la curioſité.

EMILIE.

Je deſire être utile à ce malheureux Marchand.

LISETTE.

Si c'eſt un fripon ?

EMILIE.

J'ai meilleure opinion des hommes. Je crois qu'il n'y a que des malheureux. Je ne puis concevoir qu'on puiſſe tromper ſon bienfaiteur.

LISETTE.

Il faut pourtant que cela ſoit ; — car je n'ai jamais vu Monſieur ſi en colere.

ÉMILIE.

Tu n'as peut être pas bien entendu. Informe t'en mieux; je vais, en attendant, écrire à ma Tante.

SCENE VI.

LISETTE *ſeule.*

LA bonne Demoiſelle! Je l'aime comme ma vie. Que de malheureux elle a déja ſecourus! Mais pourquoi donc n'eſt-elle plus ſi gaie, ſi enjouée qu'autrefois? Depuis ſon retour de la campagne, elle n'eſt plus la même. Toujours inquiete, rêveuſe, elle cherche la ſolitude, & ſoupire. Le petit Dieu l'auroit-il bleſſée de ſes traits? — Tous ces pieds de grues qui viennent nous rendre viſite, ne ſont que d'épais Financiers, dont la tête eſt farcie de chiffres, & qui n'ont d'autres paſſions que l'argent. — C'eſt donc quelqu'un qui ne vient pas ici! — Liſette, Liſette, je crains bien que tout mon art ne puiſſe découvrir ce quelqu'un-là. — Nous verrons. — Voyons d'abord ſi nous pourrons parler au Caiſſier. (*Elle ſe met devant le miroir.*) Il me ſemble qu'avec ce regard, ce doux

ſourire, on peut découvrir un ſecret, ſi l'on n'a point affaire à une tête chauve.

(*Elle ſort par la porte du milieu.*)

SCENE VII.

BLOUME *ſeul habillé, ſort de ſon cabinet, & regarde à ſa montre.*

Tout-à-l'heure midi.

SCENE VIII.

BLOUME, UN DOMESTIQUE, *pluſieurs lettres à la main.*

BLOUME.

Tous les Courriers ſont-ils arrivés?

LE DOMESTIQUE.

Celui de l'Empire ne l'eſt pas encore.

SCENE IX.

OFT, LES PRÉCÉDENS.

BLOUME.

M. Oft, voilà nos lettres, ayez la bonté de les lire.

OFT.

Oui, Monsieur.

BLOUME *au Domestique.*

Mon chapeau, mon épée. (*à Oft*) Si l'on apporte des lettres à accepter, vous les garderez, je vais dîner en ville. (*Le Domestique apporte le chapeau & l'épée.*)

OFT *au Domestique.*

Suivez-moi au Bureau, nous avons des lettres à faire accepter.

(*Il sort avec le Domestique*)

SCENE X.

BLOUME, EMILIE *ſortant de ſon appartement.*

BLOUME.

Eh bien, ma chere Emilie, comment trouves-tu ton prétendu? Tu gardes le ſilence? Il paroît que tu ſais peu reconnoître mon attention à te choiſir un époux ſi riche, ſi conſidéré.

EMILIE.

Mon cher Papa....

BLOUME.

Il ne te plaît donc pas?

EMILIE.

Un homme qui me dit en face qu'il ne demande que ma main, qu'il ne s'embarraſſe nullement de mon cœur, peut-il me plaire?

BLOUME.

Tu demandes beaucoup, ma fille. Si tu étois pauvre, tu pourrois trouver un amant qui t'aimeroit pour toi, pour ta vertu, pour ton ex-

cellent cœur ; mais, ma chere enfant, on ſait que tu es riche, & c'eſt aux yeux de notre monde éclairé, la ſeule qualité qui rende une jeune fille aimable.

EMILIE.

Vous ne parlez pas ſérieuſement, mon Pere. Je connois votre bonté ; vous ne voudriez pas me rendre malheureuſe.

BLOUME.

Malheureuſe ? non pas. Eſt-ce donc être malheureuſe que d'épouſer un homme riche ?

EMILIE.

Je le ſerois, certainement.

BLOUME.

Mais ſi ton Prétendu avoit vingt ans de moins ?

EMILIE.

Mon Pere.....

BLOUME.

S'il connoiſſoit le prix de ton ame ſenſible, & s'il ne demandoit ta main que pour s'aſſurer à jamais de ton cœur.

EMILIE.

Mon Pere !.....

BLOUME.

Si un tel homme te demandoit en mariage & qu'il obtint mon conſentement, ſerois-tu encore malheureuſe ?

EMILIE.

Comme vous me tourmentez.

BLOUME.

Je te tourmente ? — Tu t'es trahie, — tu aimes.

EMILIE.

Moi ? — Non, je vous aſſure.

BLOUME.

Non ? Mais tu rougis. — Tu trembles. — Pourquoi n'oſes-tu me regarder ? — Emilie, tu aimes.

SCENE XI.

UN DOMESTIQUE, LES PRÉCÉDENS.

LE DOMESTIQUE.

UN Monſieur demande à vous parler.

BLOUME.

N'a-t-on pas dit que j'allois ſortir ?

LE DOMESTIQUE.

C'eſt, dit-il, pour une affaire importante.

BLOUME.

Qu'il entre. — Laiſſe-nous, mon Emilie : — & ſi jamais tu diſpoſes de ton cœur, donne-moi ta confiance.

EMILIE.

Mon Pere !...

BLOUME.

Tu n'es pas ſincere. — Emilie, — Emilie.

SCENE XII.

BLOUME, *enſuite* WILMAR.

BLOUME *ſeul.*

Tu aimes ! —

WILMAR *entre.*

Eſt-ce M. Bloume à qui j'ai l'honneur de parler ?

BLOUME.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

WILMAR.

Je desirerois vous entretenir un moment en secret.

BLOUME *ouvre la porte, & dit à ses Domestiques.*

Vous ne laisserez entrer personne.

WILMAR *à part.*

Ce n'est pas ainsi que l'on peint la cruauté; — son œil annonce un cœur sensible. — Ciel, prête en ce moment à mes discours le charme de l'éloquence. — Que je reste ensuite muet pour jamais.

BLOUME.

Nous sommes seuls, Monsieur. — Qu'avez-vous à me dire? (*Wilmar le regarde fixement.*) Asseyez-vous. (*Ils s'asseyent.*)

WILMAR.

Je suis le fils d'un Pere infortuné, qu'un créancier irrité a fait jetter dans les prisons, pour n'avoir pu lui rendre sur le champ une somme d'argent qu'il lui avoit prêtée.

BLOUME.

Cela est cruel.

WILMAR.

Je n'ai appris le malheur de mon Pere qu'hier, en revenant d'un voyage fait par ordre de mon Prince. Je ne ſaurois vous peindre la douleur dont ce triſte événement m'a tout-à-coup ſaiſi. — Mon Pere en priſon, ma Mere en pleurs, & nous tous, couverts d'ignominie.

BLOUME.

Cela déchire un cœur ſenſible.

WILMAR, *après une pauſe.*

J'ai couru chez tous ceux qui ſe diſoient nos amis. — Hélas, un malheureux n'a point d'amis; je les ai conjurés, j'ai imploré leurs ſecours, mais en vain. — Ces barbares ont tous oublié ce qu'ils doivent à mon Pere.

BLOUME.

Les barbares!

WILMAR.

Ils ſont tous reſtés ſourds à mes prieres. Un ſeul moyen me reſtoit, je l'ai tenté. Je ſuis allé demander des ſecours au créancier de mon Pere. Peut-être, me ſuis-je dit, trouverai-je en lui un cœur plus ſenſible que chez ces monſtres qui ſe

diſoient nos amis ? — Oui, j'ai oſé m'adreſſer au créancier qui a fait arrêter mon Pere. — Me voici à ſes pieds, & juſqu'à ce qu'il me rende mon Pere, j'embraſſerai ſes genoux.

BLOUME.

Que faites-vous ?

WILMAR.

Vous êtes ce créancier ; je ſuis le fils de Wilmar.

BLOUME.

Laiſſe-moi, jeune homme, laiſſe-moi. — (*à part*) Oſt, c'eſt encore toi qui as attaché ce ſerpent à mon cœur.

WILMAR.

Vous paroiſſez ému ! Mes prieres ont trouvé le chemin de votre cœur. — Vous me rendrez mon Pere, homme généreux.

BLOUME.

Levez-vous, Monſieur.

WILMAR *ſe leve.*

Vous détournez la vue, vous ne pouvez-vous réſoudre à me refuſer. — Je lis ſur votre front le combat qui ſe paſſe dans votre ame. Oh que

votre cœur noble décide en ma faveur. — Rendez-moi mon Pere, rendez un époux à une Mere désolée ! Dieu !

BLOUME.

Non Monsieur. — Je ne puis laisser sortir votre Pere de sa prison.

WILMAR.

Homme cruel !

BLOUME.

Que l'on me paie, que l'on me donne une caution sûre.

WILMAR.

J'ai une proposition à vous faire. Que l'on me garde en prison à la place de mon Pere. Je n'ai pas demandé que vous perdissiez votre argent, ce n'est que la liberté de mon Pere que j'implore. Vos propres intérêts vous engagent à la lui rendre. Comment voudriez-vous qu'il vous payât, si vous lui ôtez les moyens de regagner son crédit? Qu'il soit libre, & je resterai dans la prison pour ôtage. Mon Pere m'aime ; il s'empressera de me rendre ma liberté. Son commerce n'est pas si ruiné qu'il ne soit plus possible de le rétablir. — S'il ne trouve point d'amis qui le soutiennent,

le

le Ciel bénira ſes entrepriſes ; — il vous paiera, je ſerai libre, & vous jouirez du plus pur de tous les plaiſirs, du plaiſir d'avoir rendu heureuſe une famille que vous pouviez perdre à jamais.

BLOUME.

Jeune homme, je vous eſtime, j'admire votre piété filiale ; mais je me vois forcé de refuſer la grace que vous demandez.

WILMAR.

Dieu !

BLOUME *lui prend la main.*

Ecoutez moi. Dans ce ſein palpite un cœur, qui étoit tout ſentiment pour les malheureux. Voilà la main qui ſéchoit les larmes de l'infortune ; — mais des hommes ont endurci ce cœur trop tendre ; ils ont trahi ma bienfaiſance, & en peu d'années, j'ai perdu cinquante mille florins. Je ſuis Pere, & par conſéquent obligé de veiller au bonheur de ma fille. C'eſt mon devoir d'aſſiſter les malheureux ; mais ce ſeroit aliénation d'eſprit, que de chercher à donner mon bien à des fripons.

WILMAR.

Mais mon Pere....

BLOUME.

M'a trompé.

WILMAR *irrité.*

Monſieur !

BLOUME.

Il m'a trompé baſſement.

WILMAR.

Monſieur !

BLOUME.

Il ſavoit qu'il étoit ruiné, & cependant il vient m'emprunter une ſomme conſidérable. Avec mon argent, il a payé ſes autres créanciers, & il a agi envers moi en mal-honnête homme.

WILMAR.

Monſieur, vous lui faites injure. Je connois ſon cœur ; s'il ne peut vous ſatisfaire, c'eſt votre propre faute. Vous avez ruiné ſon commerce, ſon crédit, & vous voulez encore lui ravir ſon honneur.

BLOUME.

Monſieur !

WILMAR.

Vous n'êtes qu'un tyran.

BLOUME.

Insensé !

WILMAR.

Je croyois trouver en vous un cœur ! Votre physionomie promet une ame, elle ment. Vous êtes un barbare. Ils se ressemblent tous.

BLOUME.

Sortez de chez moi.

WILMAR.

Je sors honteux d'avoir pu tomber aux pieds d'un homme aussi intraitable, aussi injuste.

BLOUME.

Vous ne savez donc plus que le sort de votre Pere est entre mes mains ?

WILMAR.

Je sais que vous êtes capable d'une atrocité ; & vous ne suivrez en cela que les mouvemens de votre cœur. — Jouis de nos malheurs ! Laisse languir mon Pere dans les prisons, entraîne dans sa ruine sa femme & son fils, & assouvis ton cœur de tigre, des larmes que tu fais répandre !

(*Il sort furieux.*)

SCENE XIII.

BLOUME *ſeul.*

Cœur de femme, j'ai donc une fois triomphé de ta foibleſſe ! — Jeune homme, va répandre par toute la Ville mes réponſes. — L'on ne dira plus que Bloume eſt un efféminé. Il peut voir des larmes ſans être ému, & refuſer même un jeune homme qui l'implore à genoux pour ſon Pere. — Cette victoire m'a coûté. — Le fils a le cœur noble ; — je n'ai pu lui refuſer mon admiration, — il m'a plu juſques dans ſa colere. — Mais le Pere eſt un fripon. (*Levant les yeux vers le ciel avec attendriſſement.*) Pourquoi ne m'as-tu pas donné un fils ſemblable ? (*Il ſort par la porte du milieu.*)

SCENE XIV.

LISETTE *ſortant doucement de la porte du cabinet, enſuite* EMILIE.

LISETTE.

EST-il parti? Ha! j'en ſais déja plus que je n'en deſirois ſavoir! Allons vîte trouver Mademoiſelle Emilie, car tous ces ſecrets là me pesent, me ſuffoquent.

EMILIE, *ſans voir Liſette.*

C'étoit lui, — je l'ai vu. — Mais ſes regards étoient terribles! — Il ne marchoit pas, il voloit. Il a diſparu comme l'éclair.

LISETTE.

Mademoiſelle.

EMILIE.

Te voilà ici?

LISETTE.

J'allois chez vous. Vîte, Mademoiſelle, aſſeyez-vous; je ſais tout.

EMILIE.

Une autre fois, Liſette.

LISETTE.

Je meurs, ſi je garde mon ſecret une minute de plus. Il faut que vous l'entendiez.

EMILIE.

Laiſſe-moi donc, tu m'étourdis.

LISETTE.

Un certain Wilmar, un Négociant a trompé M. votre Pere de dix mille florins.

EMILIE.

Wilmar, dis-tu ?

LISETTE.

Ce nom vous effraye ?

EMILIE.

J'ai connu un Wilmar. Continue.

EMILIE.

Comme il ne pouvoit ni le payer, ni lui aſſurer le paiement de ces dix mille florins, votre Pere a obtenu contre lui une ſentence, & il le tiendra en priſon juſqu'à ce qu'il ſoit payé. M. Oſt a

voulu parler pour ce pauvre Wilmar, & voilà ce qui a causé la querelle de ce matin entre lui & M. votre Pere.

EMILIE.

Dieu! s'il étoit le Pere de mon Libérateur! Cet homme a-t-il des enfans?

LISETTE.

Oh oui, — il a un fils très-aimable.

EMILIE.

Et tu connois son fils?

LISETTE.

Il n'y a pas dix minutes que je l'ai vu parler ici à M. votre Pere. J'avois eu soin de laisser la porte entr'ouverte, d'où je pouvois tout voir, tout entendre. —C'est un si bel homme! qui parle en termes choisis; une belle taille, & de si beaux cheveux blonds!

EMILIE.

Ciel! c'étoit mon Wilmar! (*à Lisette*) Il a parlé à mon Pere? Et comment mon Pere l'a-t-il reçu?

LISETTE.

Ah Mademoiselle, vous auriez pleuré, si vous

aviez été témoin comme moi de cette ſcène attendriſſante. — Le jeune homme s'eſt jetté aux pieds de Monſieur, & l'a prié ſi inſtamment de lui accorder la liberté de ſon Pere, qu'il s'eſt offert d'aller en priſon à ſa place.

EMILIE.

Et mon Pere ?

LISETTE.

Il a le cœur bien dur M. votre Pere ! — Il lui a tout refuſé. — Il lui a dit que ſon Pere étoit un fripon qui l'avoit trompé.

EMILIE.

Dieu !

LISETTE.

C'eſt qu'à la fin, le jeune homme a perdu patience, & il a répondu à M. Bloume d'un ton ferme ; il l'a traité de tyran, d'homme injuſte, barbare. Il eſt ſorti en fureur.

EMILIE.

Je te remercie de ta confidence, Liſette, tu vois avec quel intérêt j'ai écouté ton ſecret. Laiſſe-moi ſeule à préſent quelques inſtans. Quand j'aurai beſoin de toi, je t'appellerai. Va-t-en, va.

SCENE XVI.

EMILIE *ſeule.*

Le Pere de mon Libérateur retenu en priſon par mon Pere! — Il ſera libre. — Ciel, tu le veux ainſi, pour m'acquitter de ma dette. — Comment faire à préſent? Me jetter aux pieds de mon Pere? Lui tout découvrir? — M'en croira-t-il? — Il faudroit que la lettre de ma Tante me juſtifiât. — Non, ce ſeroit n'être généreuſe qu'à moitié. — Wilmar! tu n'auras pas agi plus noblement qu'Emilie. — Ton Pere ſera libre par moi; — & tu ne ſauras jamais à qui tu dois ſa liberté. — Voyons. — Mon Ange tutélaire, un Dieu m'inſpire cette penſée. — Je réuſſirai. — Voici Oſt, il faut qu'il m'aide à exécuter mon projet.

SCENE XVII.

EMILIE, OFT.

EMILIE.

IL faut me rendre un ſervice, mon cher Oft.

OFT.

Ordonnez, Mademoiſelle.

EMILIE.

Je veux ſauver un malheureux, & vous pouvez y contribuer, ſi vous le voulez.

OFT.

De tout mon cœur.

EMILIE.

Bon Vieillard !

OFT.

Qui ne trouveroit du plaiſir à travailler de cœur pour Mademoiſelle Emilie ; c'eſt toujours pour faire du bien.

EMILIE.

Connoiſſez-vous Wilmar ?

OFT.

Je le connois.

EMILIE.

Que penſez-vous de lui?

OFT.

Je le crois honnête homme.

EMILIE.

Et s'il avoit ſa liberté, croyez-vous qu'il pût rétablir ſon commerce?

OFT.

Je le crois.

EMILIE.

Je veux le faire ſortir de priſon.

OFT.

Mademoiſelle.....

EMILIE.

Vous êtes ſurpris?

OFT.

Savez-vous, Mademoiſelle, qu'il doit dix mille florins à M. votre Pere?

EMILIE.

Je le ſais.

OFT.

Et vous voulez le faire élargir?

EMILIE.

Je veux le ſauver.

OFT.

Vous me parlez-là d'un projet, Mademoiſelle, que ma tête, un peu durcie par les années, ne ſauroit trop concevoir.

EMILIE.

Vous le concevrez bientôt. Je veux payer pour Wilmar. Mon Pere ma donné tous les bijoux de feue ma Mere; comme ils ne ſont guere de mode, & que d'ailleurs, ce n'eſt plus ma folie, je les garde enfermés dans mon armoire. Je vous les remettrai. Vous emprunterez ſur ces bijoux tout l'argent néceſſaire pour payer la dette de Wilmar. Je laiſſe l'exécution de ce projet à votre intelligence.

OFT.

J'admire votre ame généreuſe; mais ce projet a ſes difficultés. Si M. votre Pere s'appercevoit que vous n'avez plus ces bijoux?

EMILIE.

Il ne s'en s'appercevra pas; & d'ailleurs, je

pourrai les reprendre peu-à-peu avec l'argent de Wilmar. Ne me dites-vous pas qu'il rétabliroit ſon commerce, s'il avoit ſa liberté ?

OFT.

Mais enfin ſi vous ne pouviez point dégager ces bijoux, & que M. votre Pere s'en apperçût ?

EMILIE.

Alors, je prends tout ſur mon compte.

OFT.

J'admire votre généroſité.

EMILIE.

Ne dites pas généroſité. Ce que je fais pour Wilmar eſt devoir.

OFT.

Je vous comprends toujours de moins en moins.

EMILIE.

Un jour, vous ſaurez tout ; ſuivez-moi.

OFT.

Je ne ſais pas ; mais je crains.....

EMILIE.

Vous héſitez ? vous repentiriez-vous de faire une bonne action ?

OFT.

Allons. Peut-on vous rien refuſer? Je crois qu'en vérité, ſi vous l'aviez réſolu, vous me feriez commettre une friponnerie.

(Ils ſortent enſemble.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EMILIE *ſeule.*

OFT ne revient pas! S'il ſe repentoit de m'avoir donné ſa promeſſe? Mon pauvre cœur ne ſera tranquille qu'en ſachant Wilmar ſorti de ſa priſon. — Je délivrerai donc ton Pere, noble jeune homme! Je pourrai m'acquitter d'une partie de ma dette! — Pour le reſte, tu peux t'adreſſer à mon cœur.

SCENE II.

EMILIE, OFT *eſſouflé, eſſuyant la ſueur de ſon front.*

EMILIE *courant à ſa rencontre.*

AH que je ſuis contente de vous revoir. J'étois déja ſi inquïete, je commencois à craindre que vous ne me tinſſiez pas parole. — Avez-vous tout fini?

OFT.

Tout. Dans une demi-heure, au plus tard, M. Bloume aura ſon argent. L'on a de la peine au moins à trouver un homme riche, tout-à-la-fois honnête & diſcret.

EMILIE.

Ah, mon cher ami, je vous récompenſerai bien de vos peines!

OFT.

Récompenſer? Vous avez tort de m'humilier par cette promeſſe. Ce que j'ai fait, eſt par attachement pour vous; car pour des millions d'or, je n'aurois pas voulu tremper dans une action, qui, bonne au fond, reſſemble toujours à une petite friponnerie. Votre confiance m'a ſuffiſamment récompenſé. Un honnête homme n'a pas de plus ſenſible plaiſir que d'être jugé tel par une ame belle & honnête.

EMILIE.

Reſpectable Vieillard. — Ainſi dans une demi-heure Wilmar ſera dans les bras de ſon fils? Quelle joie pour ſon cœur & pour le mien! Ah que ne ſuis-je témoin de leurs doux embraſſemens!

OFT.

On vient. — Retirez-vous, Mademoiſelle. Il ne faut pas qu'on vous trouve ici.

EMILIE.

EMILIE.

Mon ſort eſt en vos mains.

OFT.

Comptez ſur mon zele.

EMILIE *rentrant dans ſon appartement.*

Ah que mon cœur palpite !

SCENE III.

OFT, DAVID, *entr'ouvrant la porte.*

DAVID.

MONSIEUR Oft.

OFT.

M. David.

DAVID.

Puis-je entrer ?

OFT.

Pour un homme qui apporte de l'argent, toutes les portes ſont ouvertes.

DAVID.

Ne ſuis-je pas homme de parole ?

OFT.

Vous n'avez point d'égal ſur la machine ronde.

DAVID.

M. Bloume eſt-il chez lui?

OFT.

Il a dîné en ville; mais il va rentrer. Vous avez l'argent ſur vous?

DAVID.

Oui, — en bons billets à vue, — & le reſte en or.

OFT.

Jouez bien votre rôle.

DAVID.

A qui parlez-vous donc? J'en ai joué bien d'autres! — Mais M. Oft, ſervice pour ſervice; il faut faire avoir les dix mille florins à cet ami qui en a grand beſoin.

OFT.

Comment, un Juif ne feroit jamais un pas ſans intérêt! — Eh bien, nous verrons, j'y ferai mon poſſible; mais on ne prête pas auſſi facilement ſur des maiſons que ſur des bijoux.

DAVID.

Dites un mot à M. Bloume, & nous aurons l'argent. Je connois ſa confiance en vous.

OFT.

Ne vous y trompez pas. M. Bloume a bien changé depuis un ou deux ans. — Des fripons ont aigri ſon heureux caractere ! (*bas*) Il aime bien encore à ſoulager les malheureux ; mais il aime auſſi ſon argent.

DAVID.

Mon Dieu ! qui n'aime pas l'argent ?

TAYLOR INST. OXFORD.

OFT.

Encore ſi en mourant nous pouvions l'emporter dans l'autre monde !

DAVID.

Si nous en avions ſeulement aſſez dans celui-ci !

OFT.

Oui, oui. (*regardant ſa montre*) Que je voie ſeulement ſi le Courrier de l'Empire ne ſeroit point arrivé. — Je m'en vais revenir. (*Il revient ſur ſes pas.*) Nous avons ici une Fille de Chambre très-curieuſe, gardez-vous de lui rien dire. (*Il ſort.*) Motus !

SCENE IV.

DAVID *ſeul.*

C'EST une brave Demoiſelle que la fille de M. Bloume. Vendre ſes bijoux pour retirer de priſon un pauvre Négociant qu'elle n'a jamais vu! — Il y a telle autre femme qui ne donneroit pas même un denier pour délivrer ſon mari. — Ce bon Vieillard aura bien de la joie, quand il apprendra qu'il eſt libre. — Il le ſait déja probablement ; car malgré toutes leurs défenſes, il m'étoit impoſſible de rien cacher à ſon fils : — Je lui ai dit tout, moi. — C'eſt un ſi bon fils ! —

SCENE V.

LISETTE, DAVID.

LISETTE.

MAIS que veut donc ici ce M. Juif, qui parle tout ſeul dans cette chambre? (*A David*) Que demandez-vous, Monſieur?

DAVID.

Je ne demande rien.

LISETTE.

Qui cherchez-vous?

DAVID

Mais je ne cherche rien: je ne ſache pas, du moins.

LISETTE.

Je demande ce que vous faites ici?

DAVID.

Vous voyez ce que je fais, Mademoiſelle.

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas. Je demande ce que vous voulez? qui vous cherchez?

DAVID.

Oui, oui, je veux quelque choſe ; j'attends quelqu'un.

LISETTE *à part.*

Ce Juif a des ſecrets que je dois ignorer : je les ſaurai cependant. (*avec amitié.*) Vous attendez certainement, Monſieur ?

DAVID.

Oui.

LISETTE.

Il n'a pas dîné aujourd'hui à la maiſon.

DAVID.

Je le ſais.

LISETTE.

Mais il va rentrer tout-à-l'heure.

DAVID.

Je le ſais.

LISETTE.

Il dîne chez le Baron de Ketz.

DAVID.

Je le ſais.

LISETTE *à part.*

Il ſait tout. (*avec douceur & amitié*) Je n'ai

jamais eu l'honneur de vous voir chez M. Bloume.

DAVID.

Ni moi non plus.

LISETTE.

Je demeure cependant ici depuis long-temps.

DAVID.

Je le ſais.

LISETTE.

J'enrage. (*toujours avec une douceur feinte*) Si peut-être vos affaires ne vous permettoient pas d'attendre Monſieur, confiez-moi ce qui vous amene, je lui en rendrai un compte fidele.

DAVID.

Vous êtes jeune encore, & vous pourriez oublier quelque chôſe.

LISETTE.

Oh ! j'ai bonne mémoire.

SCENE VI.

OFT, LISETTE, DAVID.

OFT.

VOILA M. Bloume ; j'ai entendu ſa voiture.

LISETTE.

Il eſt bien terrible qu'il revienne préciſément en ce moment-ci. (*Elle rentre chez Emilie.*)

OFT.

Je ne ſuis pas très-à mon aiſe dans cette affaire.

SCENE VII.

BLOUME, OFT, DAVID.

BLOUME, *après avoir donné à ſes Domeſtiques ſon chapeau & ſon épée.*

VOTRE ſerviteur, M. David. (*A Oft*) Mettez ces papiers ſur mon Bureau, s'il vous plaît.

(*Oft ſort.*)

SCENE VIII.

BLOUME, DAVID.

BLOUME.

Vous étiez déja venu ce matin?

DAVID.

Oui, Monſieur, pour voir ſi vous aviez de l'argent pour un brave homme.

BLOUME.

M. Oſt m'en a parlé; mais vous avez perdu vos pas. Mon parti eſt pris, je ne fais plus d'affaires avec les Particuliers. Je ſais mieux faire valoir mon argent; & d'ailleurs, on eſt toujours mal récompenſé de toutes les complaiſances que l'on a pour eux.

DAVID.

J'en ſuis fâché. Si cela ne ſe peut abſolument, il faut bien s'y réſoudre.

BLOUME.

Je vous refuſe malgré moi. Vous êtes un brave homme. En toute autre occaſion, ſi je puis vous être utile, avec plaiſir; mais pour cette fois,

vous m'excuſerez. Votre ſerviteur. (*Il va pour entrer dans ſon cabinet.*)

DAVID.

Mais j'ai encore autre choſe à vous dire.

BLOUME.

A quel ſujet ?

DAVID.

Au ſujet de M. Wilmar.

BLOUME.

Ce digne & honnête homme, que vous plaignez tant ? Que dois-je faire pour lui ? Venez-vous plaider ſa cauſe, eſſayer de m'attendrir ?

DAVID.

Non.

BLOUME.

Vous venez peut-être vous porter ſa caution ?

DAVID.

Je fais mieux, je viens payer.

BLOUME.

Je n'aime point à plaiſanter

DAVID.

Mais rien n'eſt plus ſérieux. J'ai votre argent ſur moi. (*Bloume paroît étonné.*) Il s'eſt trouvé un bon ami qui s'intéreſſe aux malheurs de cet honnête Vieillard. Il veut payer pour lui; & comme il veut reſter inconnu, il m'a prié de vous apporter ſon argent. Prenez, Monſieur, le voici en bons billets à vue, & le reſte en or. — Les fraix & intérêts, je vous les paierai auſſi, dès que j'en aurai la note. Le bon ami n'entend pas que vous perdiez un denier avec M. Wilmar.

BLOUME.

Je vous avoue que je croyois bien cet argent perdu.

DAVID.

Prenez donc.

BLOUME *prend les billets & la bourſe, & les met dans ſa poche, en s'efforçant de cacher ſon émotion.*

Vous demandez une quittance, ſans doute?

DAVID.

Envoyez-moi demain matin les lettres-de-change de Wilmar & le mémoire des fraix & des intérêts. Mais je vous demande en grace de faire

avertir ſur le champ vos Gens d'affaires, pour que ce bon Vieillard ſoit mis tout-à-l'heure en liberté.

BLOUME.

Dans la minute. (*Il appelle, en ouvrant la porte de ſon Bureau :*) M. Oft ! M. Oft !

SCENE IX.

OFT, BLOUME, DAVID.

OFT.

QUE voulez-vous, Monſieur ?

BLOUME, *d'un air très-empreſſé.*

Oh je vous en prie, hâtez-vous, courez. Je ſuis payé. Que l'on relâche tout de ſuite Wilmar, qu'on ne perde pas une minute.

SCENE X.

WILMAR, BLOUME, OFT, DAVID.

BLOUME *allant à ſa rencontre.*

VENEZ dans mes bras, bon jeune homme. Dès aujourd'hui votre Pere ſera libre. Pardonnez-moi de vous avoir traité ſi ſévérement.

WILMAR *refuſe ſes embraſſemens.*

Monſieur, mon Pere n'eſt pas libre; il ne veut pas être libre à ce prix.

BLOUME.

On a payé pour lui.

WILMAR.

On vous a trompé. Les dix mille florins que cet homme vous apporte, ſont vos propres deniers. (*Ils reſtent tous étonnés. Pauſe.*)

DAVID *à Wilmar.*

Qu'avez-vous fait? Vous nous rendez tous malheureux.

BLOUME.

Ces dix mille florins, mes propres deniers?

— Ha, je ſuis entouré de fourbes! (*à David*) Je veux être éclairci ſur le champ, ou.....

DAVID.

M. Oft, parlez.

OFT *à part.*

Je te briſerois les dents, maudit bavard.

BLOUME.

Ciel! Oft eſt auſſi dans ce complot contre moi? Un homme à qui j'ouvrois tout mon cœur, que je comblois de bienfaits, Oft s'unit à mes ennemis! Il aide à me tromper! Parle, miſérable; je veux ſavoir la vérité.

OFT.

Je ſuis coupable; — mais.....

BLOUME.

Qui a inventé cette fourberie?

OFT.

Mademoiſelle votre fille. — (*à part*) Il ne ſerviroit à rien de le lui cacher.

BLOUME.

Ma fille? Dieu, ma fille, ma chere enfant — mon ennemie? — Je n'ai plus de fille, — plus

d'ami, — plus de ſerviteur fidele. (*Se jettant dans les bras de Wilmar*) Jeune homme, ſauvez-moi de ces miſérables. Ne me cachez rien. — Faites-moi lire la vérité dans ta belle ame. Sois mon ami, mon fils; je n'ai plus de fille.

WILMAR.

Remettez-vous, Monſieur, je vais tout vous dire. Cet acte de bienfaiſance rend votre fille reſpectable. Elle a ſu que vous aviez fait enfermer mon Pere, que vous ne lui rendriez ſa liberté qu'en vous payant vos dix mille florins. Le malheur d'un bon Vieillard l'a touchée; & quand on lui a dit que mon Pere, une fois libre, auroit bientôt regagné ſon crédit, ſublime effort de ſa grande ame! elle a tout employé pour me rendre mon Pere. — Elle a mis en gage ſes bijoux les plus précieux. — Elle a confié à M. Oſt ſes généreux deſſeins; & cet homme-ci, (*montrant David*) a prêté ſon argent ſur les bijoux. — C'eſt de ſa bouche que j'ai tout appris.

BLOUME.

La choſe eſt-elle ainſi?

DAVID.

Oui, Monſieur. — M. Oſt m'a demandé ce

petit ſervice; & comme il n'y avoit point là de friponnerie, je m'y ſuis prêté avec grand plaiſir.

BLOUME.

Et vous, brave jeune homme, vous pouviez ſauver votre Pere, & ne l'avez pas fait?

WILMAR.

Il eſt vrai qu'il ne m'en a jamais tant coûté pour triompher de mon cœur. M. David m'a confié ce ſecret. Je vole à la priſon de mon Pere, le cœur ivre de joie, je lui porte la nouvelle de ſa liberté. — Il me preſſe contre ſon ſein, & les yeux baignés de larmes, il remercie le ciel de ce bienfait. Mais dès qu'il a ſu les moyens dont on s'étoit ſervi, il m'a repouſſé de ſon ſein, en me diſant avec une noble colere: « Tu es mon » fils, & d'un cœur tranſporté de joie, tu m'an- » nonces une pareille nouvelle? — Va, laiſſe- » moi, dis à mon Créancier qu'on l'a trompé. » J'aime mieux mourir dans la priſon, que » d'acheter ſi cher ma liberté: le ciel prendra » pitié de moi. » —

BLOUME *l'interrompant, & le ſerrant dans ſes bras.*

Ah ç'en eſt trop pour mon cœur. — Votre Pere

Pere eſt libre. (*Il eſſuie ſes larmes. A Oft & David.*) Je ne vous en veux pas.

OFT & DAVID.

Homme généreux !

WILMAR *à ſes genoux.*

Que ces larmes parlent pour moi.

BLOUME.

Je reconnois mes torts. Je veux tout réparer. (*s'approchant du cabinet d'Emilie*) Emilie, Emilie !

WILMAR *à part.*

C'eſt le nom de la jeune inconnue à qui j'ai ſauvé la vie ! — Quel preſſentiment !

SCENE XI & derniere.

EMILIE, LES PRÉCÉDENS.

EMILIE.

C'EST lui, c'eſt lui !

WILMAR.

C'eſt elle ! — (*à ſes genoux.*) Emilie !

EMILIE.

Wilmar, — cruel Wilmar, vous nous avez fui ! Mon libérateur.

BLOUME *qui eſt reſté dans la plus grande ſurpriſe.*

Vous vous connoiſſez, mes enfans ? Quel ſecret encore ?

EMILIE *lui donnant la lettre de ſa Tante.*

Liſez, mon Pere. — (*à Wilmar*) Mon libérateur !

WILMAR *avec tranſport.*

Voir mon Pere en liberté, trouver ſon libé-

rateur en Emilie, c'eſt trop de bonheur pour un jour, pour une éternité!

BLOUME *à Wilmar, après avoir lu la lettre.*

Mon ami, approche-toi de mon cœur. Tu as ſauvé la vie à ma fille? — Viens ma fille, embraſſe ton Pere: la joie me ſuffoque. Laiſſez-moi puiſer dans vos cœurs une vie nouvelle.

(*Wilmar & Emilie tombent à ſes genoux, & couvrent ſes mains de baiſers.*)

BLOUME *à Wilmar.*

Comment vous récompenſer de tout cela? (*Tour à tour il regarde Wilmar & Emilie, tous deux baiſſent les yeux.*) Voudriez-vous bien rendre agréable à ma fille une vie que vous lui avez conſervée?

WILMAR.

Si je le veux?

BLOUME.

J'ai vu vos cœurs dans vos regards. (*Il prend leurs mains, & les unit.*) Vivez heureux, ſoyez la conſolation de mes vieux jours. (*Ses larmes l'empêchent de parler.*)

WILMAR & EMILIE.

O le meilleur des Peres !

DAVID & OFT.

Homme généreux.

BLOUME.

Vos ames ont été formées l'une pour l'autre. Vous avez prévenu mes desirs, je voulois vous unir à jamais; mais je vois que l'amour & la reconnoissance l'ont déja fait.

EMILIE.

Mon libérateur !

WILMAR

Emilie !

BLOUME *à David.*

Avez-vous les bijoux ?

DAVID.

Les voici.

BLOUME.

Reprends tes bijoux, ma chere Emilie.

EMILIE.

Mais Wilmar ?

BLOUME.

Il n'a pas voulu acheter ſa liberté de tes bijoux. (*Emilie regarde M. Oſt.*)

OST.

Tout eſt découvert.

EMILIE.

Me pardonnez-vous, mon Pere?

BLOUME.

Ta faute eſt trop belle pour ne pas te la pardonner. (*A David*) Reprenez votre argent, Monſieur, & revenez demain pour l'emprunt que vous deſirez. — Et vous, mon cher bon ami, vous m'avez rendu un grand ſervice.

OST *à part.*

Grace au ciel, tout a mieux réuſſi que je ne l'avois eſpéré. — (*A David.*) Et toi, maudit indiſcret, je ne te confierai jamais rien.

DAVID.

Mes intentions étoient bonnes.

BLOUME.

Venez mes chers enfans, allons délivrer le

Pere de ce brave jeune homme. Il ſera dorénavant mon ami, mon frere, comme tu es mon fils. — Nous ne ferons plus qu'une famille.

(Il prend Wilmar & ſa fille dans ſes bras.)

FIN.

- 75762119